FABLES

NOUVELLES,

MISES EN VERS.

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

Par M. PICHER.

A PARIS,

Chez ETIENNE GANEAU, Libraire-Juré de l'Université, ruë S. Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

III. *Le Cheval, le Chien, le Bœuf & l'Elephant*, 136
IV. *L'Oiſon, la Lune & la Carpe*, 138
V. *La Pie & le Geai*, 139
VI. *Mercure & le Sculpteur*, 142
VII. *Le Bouc, le Mouton & le Renard*, 144
VIII. *Le Rat & la Taupe*, 145
IX. *L'Ane & le Lézard*, 147
X. *Le vieux Coq & la Poule*, 149
XI. *Les deux Enfans*, 150
XII. *L'Eſtampe & la Fable*, 152
XIII. *Le Hibou & la Cigale*, 153
XIV. *Le Loup & le Mouton*, 155
XV. *La Couleuvre & le Hériſſon*, 156
XVI. *La Chèvre, le Renard & l'Ours*, 158
XVII. *La Fauvette, les Grenoüilles & le Cygne*, 160
XVIII. *Les Dindons*, 162
XIX. *L'Eléphant & le Singe*, 163
XX. *La Chauve-ſouris*, 165

LIVRE CINQUIÉME.

FABLE I. *LE Roſſignol & le Sanſonnet. Au R. P. D. *** D. L. C. D. J.* 167
II. *La Colline, la Montagne & le Rat*, 170
III. *Le Coq-d'Inde & le Coq*, 172
IV. *Les deux Vermiſſeaux*, 173
V. *Le Fleuriſte & les Légumes*, 175
VI. *Le Renard & le Dragon*, 178
VII. *Le Hibou, l'Aloüette & le Paon*, 180
VIII. *Le Chien & le Chat*, 182
IX. *Le Rat & le Souriceau*, 185
X. *Le Sapin & le Myrte*, 186
XI. *Le Hibou & la Colombe.* 187

XII. *Les Singes Architectes*, 190
XIII. *L'Ane & le Chien*, 193
XIV. *La Belette & l'Homme*, 194
XV. *Le Lierre & le Chêne*, 196
XVI. *Momus Fabuliſte*, 197
XVII. *Le Singe & le Savetier*, 200
XVIII. *Le Papillon & l'Amarante*, 202
XIX. *Le Renard*, 204
XX. *La Truye & le Loup*, 205
XXI. *Le Héron & l'Ecreviſſe*, 207
XXII. *Le Hériſſon & le Lion*, 209
XXIII. *Le Charbonnier & le Foulon*, 211
XXIV. *Le Chat & les Belettes*, 212
XXV. *Le Lion & le Levraut*, 213
XXVI. *Le Laurier de Tempé*, 214
XXVII. *Conſeil tenu par les Animaux*, 216
XXVIII. *L'Ane & le Cochon*, 217
XXIX. *L'Aigle & le Hobreau*, 219
XXX. *Le Chien & le Crocodile*, 220
XXXI. *Le Sanglier & le Daim*, 221
XXXII. *Les Bergers*, 222
XXXIII. *L'Ours Prédicateur*, 223

Fin de la Table.

Ganeau a imprimé du même Auteur, les Epîtres choiſies des Héroïdes d'Ovide, en vers François, avec d'autres Pieces, *in-douze*.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Fables Nouvelles, miſes en vers par M. Richer.* Il y a d'autant plus lieu de croire que le Public les recevrá avec plaiſir, que l'Auteur s'eſt principalement attaché à répandre dans cet Ouvrage la naïveté & la douceur, qui en font le caractére eſſentiel. Fait à Paris, ce 1 de Juin 1729.

CAMUSAT.

L'AIGLON,

LA PIE ET LE CIGNE.

FABLE.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

JADIS l'Eſclave Phrigien,
Dans l'humble état où le ſort le fit naître,
Inventa l'Apologue, & par un tel moïen
Oſa donner des leçons à ſon Maître.
A ſes deſirs le ſuccès répondit.
Ce n'étoient pas Contes ineptes :
Les Brutes aux Humains y donnoient des préceptes :
Avec plaiſir ſon maître l'entendit.
Pareils ſermons ſans envelope
Auroient déplu dans la bouche d'Eſope.
Il prêchoit ſans autorité :

R 529 F

TABLE
DES FABLES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'Aiglon, la Pie & le Cygne. Fable. A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conty. Page 1
Préface, 6

LIVRE PREMIER.

Fable I. *Thétis, Achille & Chiron.* A Son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Conty. Sur l'Education de Monseigneur le Prince de Conty son fils. Page 19
II. *Le Corbeau & le Renard.* 22
III. *La Perdrix, la Caille & la Corneille,* 24
IV. *Le Roſeau & le Pinçon,* 26
V. *Le Rat, la Souris, le Chat & le Chien,* 27
VI. *Le Moucheron,* 28
VII. *La Colombe, l'Hirondelle & la Pie,* 29
VIII. *Les deux Chats,* 31
IX. *Le Liévre & le Moineau,* 33
X. *La Poule & la Pie,* 34
XI. *La Perdrix & l'Oiſeleur,* 36

TABLE DES FABLES.

XII. *Le Perroquet, le Geai & le Merle*, 38
XIII. *Le jeune Mâtin & le vieux*, 39
XIV. *L'Aigle & le Vautour*, 41
XV. *Le Singe & le Perroquet*, 43
XVI. *L'Avare*, 45
XVII. *Le Chien, le Mouton & le Renard*, 47
XVIII. *L'Oranger & le Chêne*, 49
XIX. *Le Milan malade*, 50
XX. *La Haze & la Lionne*, 52

LIVRE SECOND.

A Madame la Marquise de Lambert, 54
FABLE I. *Les délices de l'Arcadie*, 57
II. *Les deux Chiens*, 60
III. *Le Lion, le Renard & le Chasseur*, 62
IV. *Momus Juge*, 65
V. *Les deux Oisons*, 67
VI. *Le Papillon & la Fourmi*, 68
VII. *La Napée, le Fleuve & le Ruisseau*, 69
VIII. *Le Bœuf & le Moucheron*, 71
IX. *L'Astrologue*, 72
X. *Le Lion, l'Ane & le Renard*, 74
XI. *La Cigogne, les Milans & le Païsan*, 75
XII. *Le Serin & le Geai*, 77
XIII. *Le Belier & le Loup*, 78
XIV. *Le Miroir*, 80
XV. *Le Renard, le Loup & l'Ane*, 82
XVI. *Le Lion & le Chien*, 84
XVII. *La Pie & le Pinçon*, 87
XVIII. *Le Rossignol, le Corbeau & le Hibou*, 88
XIX. *Le Cheval & le Cochon*, 90
XX. *La Lunette*, 92

LIVRE TROISIÉME.

FABLE I. L'Abeille & la Fauvette, 94
II. Les Ecoliers & le Pédant, 97
III. Les deux Etourneaux, 99
IV. Les Eléphans & les Fourmis, 100
V. Le Chien & l'Araignée, 102
VI. La Femme & la Mort, 104
VII. La Tortuë, le Scorpion & le Canard, 105
VIII. Le Cygne, le Pinçon & le Héron, 108
IX. L'Araignée & les Freſlons, 109
X. Le Larron & l'Avare, 111
XI. Le Cochon, les Etourneaux & le Renard, 112
XII. Les Perroquets. A M. Du Ruiſſeau, Avocat au Parlement, 114
XIII. L'Ane, le Cerf & la Taupe, 116
XIV. Le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier & la Pie, 117
XV. Le Bœuf & le Cochon, 119
XVI. La Canne, l'Oiſon, & le Cormorant, 120
XVII. Jupiter & le Limaçon, 122
XVIII. Le Loup & l'Anon, 123
XIX. L'Ecole des Oiſeaux, 125
XX. L'Etourneau, le Cormorant & le Merle, 127
XXI. L'Oiſeau ſolitaire, 128

LIVRE QUATRIÉME.

FABLE I. LEs Troupeaux & la Prairie. A Monſieur Danchet, de l'Académie Françoiſe, 131
II. Le Hibou & le Coq, 135

Mais l'ingénieux badinage
Fit aimer la moralité ;
Et Xantus affranchit enfin ce nouveau Sage.
Eſope fit un noble uſage
Du préſent de Xantus.
Il corrigea les mœurs, & parcourant la Grece,
Fit de ſon art divin admirer la ſageſſe
Juſques dans la Cour de Creſus.
Ce Prince, qui regnoit ſur un puiſſant Empire,
Etoit environné de Courtiſans flateurs.
Aucun d'eux n'eût oſé blâmer ou contredire
Ses foibleſſes & ſes erreurs.
L'auſtere verité redoutoit ſa préſence.
Pour être trop ſincere, un jour
Solon fut banni de ſa Cour.
Tout ſage qu'il étoit il manqua de prudence.
La verité trop nuë offenſe.
Eſope s'y prit mieux, & graces à ſon art
On l'écouta. Compere le Renard,
Maître Corbeau, la Fourmi, la Cigale
Amuſerent le Prince : il goûta la morale.
Il voulut même que ſon nom
De cet Ouvrage utile augmentât le renom.
Le Phrigien lui dédia ſes Fables.

Phedre depuis & ſes ſemblables,
Sous un voile naïf cachant les veritez,
Ont vû des plus grands Rois leurs livres feüilletez.
PRINCE, cher nourriſſon des Filles de Mémoire,
Qui toutes à l'envi vous offrent leurs lauriers,
En attendant que le Dieu des Guerriers,
Dans les nobles hazards vous guidant à la gloire,
Des Héros vos ayeux vous montre les ſentiers,
Recevez ce tribut que vous offre ma veine.
Sur le Pinde François j'oſe après la Fontaine,
Faire parler les Animaux.
Dans cette carriere épineuſe
Je croirai mon audace heureuſe,
Si vous daignez oüir leurs entretiens nouveaux.

POUR la premiere fois un Aiglon prit l'eſſor.
Il rencontra Margot la pie.
Aprenez-moi, dit-il, ma mie,
La carte du Païs. Je ne connois encor
Que le rocher qui vit élever mon enfance :
Il m'eſt, je croi, de conſequence
De bien ſçavoir qui ſont les habitans de l'air.
Vous en verrez, Seigneur, de diférent plumage,
Lui répondit Margot ; mais tous doivent hommage

A l'Aigle du grand Jupiter.
Vous en ſortez : ainſi ſans vous contraindre
Vous pouvez leur donner à tous des coups de bec,
Et même les croquer ſans qu'ils puiſſent s'en plaindre.
Ils vous doivent trop de reſpect :
Car ils ſont nez pour votre uſage.
Ah, que ne ſuis-je auſſi Princeſſe des Oiſeaux !
J'en croquerois & des plus beaux.
Elle en auroit dit davantage ;
Quand un Cygne ſurvint, oiſeau de haut parage,
Qui ſortoit du ſacré valon.
Il connoiſſoit Margot, & dit à notre Aiglon :
Défiez-vous, Seigneur, de cette babillarde.
Vous ignorez encor ce qu'on hazarde
A l'écouter : mais ſon caquet flateur
Eſt un poiſon ſubtil & ſéducteur.
Iſſu du plus beau ſang de la gent emplumée,
Imitez-en la généroſité.
Votre pere en ces lieux fit chérir ſa bonté.
Demandez à la Renommée
Qui publia ſouvent ſes vertus, ſes bienfaits.
Il écoutoit nos airs, même les chanſonnettes
Des Roſſignols & des Fauvettes,
Et plein d'égards pour les moindres Sujets,

Tout ſentit ſes faveurs juſques aux Roitelets.
Helas ! il ne vit plus ; & les Parques cruelles
Nous l'ont ravi trop tôt : ô regrets ſuperflus !
Mais on voit dans ſon Fils briller les étincelles
De toutes ſes vertus.
Suivez l'heureux panchant qui vous mene à la gloire.
L'eſpoir ſeul nous conſole ; & nous nous flatons tous
De retrouver en vous
Cet Aigle génereux, cher à notre mémoire.
L'Aiglon, touché de ce diſcours,
Profita d'un conſeil prudent & ſalutaire.
Il bannit Margot pour toujours,
Et ſuivit conſtamment les traces de ſon pere.
PRINCE, Vous êtes cet Aiglon.
Vous aimez les avis que donne la raiſon,
Et mépriſant la flaterie,
Vous écoutez le Cigne, & banniſſez la Pie.

PREFACE.

UN Ancien a fort bien remarqué que les Poëtes veulent être utiles & agreables. C'eſt le but général qu'on doit ſe propoſer dans les beaux Arts : cependant le fruit qu'on retire de la lecture des Poëtes eſt different, ſelon les diverſes eſpeces de Poëſies. Pluſieurs Poëmes, comme l'Eglogue, l'Elegie, la Cantate, & la plûpart des Poëſies lyriques n'ont d'autre utilité que de procurer un honnête amuſement. L'eſprit de l'homme ne peut pas être toujours appliqué à des matieres graves & épineuſes, il a beſoin de ſe délaſſer quelquefois. Les images riantes, ſenſibles & naturelles de ces Poëmes ſont propres à produire cet effet : mais il faut convenir que ceux qui tendent à corriger les mœurs ſont d'une nature plus excellente que les autres, dont la ſeule utilité conſiſte dans l'amuſement qu'ils procurent ; & c'eſt de ces Poëmes agreables & inſtructifs tout à la fois dont Horace veut ſans doute parler.

La Fable eſt de ce dernier genre ; elle veut plaire & inſtruire ; & peut-être va-t-elle mieux à ſon but qu'aucune autre eſpece de Poëme ; plus diſcrete & plus modérée que la Satyre, elle épargne à ceux qu'elle cenſure le chagrin de s'entendre nommer, & ne donne point au Lecteur la joïe maligne que ces traits médiſans lui cauſent pour l'ordinaire : moins licentieuſe que beaucoup d'autres Poëmes,

elle n'admet aucun épiſode qui puiſſe donner ateinte à la fin principale qu'elle ſe propoſe. Non-ſeulement la Fable eſt plus propre à inſtruire que tout autre Poëme, on peut ajoûter encore qu'elle eſt mieux proportionnée à la nature de l'eſprit humain que la Philoſophie. Si l'homme par ſon origine celeſte, eſt capable de contempler la verité, l'empire que les ſens exercent ſur lui, ne lui permet pas d'en ſoûtenir la lumiere; & la corruption de ſon cœur fait ſouvent qu'il ne l'aime point: d'où vient que, pour s'accommoder à ſa foibleſſe, les Orateurs & les Poëtes ont eu recours aux figures & aux allegories, imitant en cela les Medecins *, qui, pour faire prendre aux enfans une potion amere, frotent les bords du vaſe de quelque liqueur agréable. Par ce moïen la verité, devenuë ſenſible, a été mieux entenduë & mieux goûtée de la multitude que les préceptes ſublimes & abſtraits des Philoſophes; & les voiles dont on l'a envelopée ont empêché les hommes les plus vains de s'en offenſer. Ainſi plus l'image eſt ſimple & familiere, plus elle eſt propre à réformer les mœurs. C'eſt en ce point principalement que les Fabuliſtes l'emportent ſur tous les donneurs de préceptes. Propoſez pour modele les actions des grands Hommes, excitez le monde à les imiter: la plûpart s'en défendront, & ne rougiront point d'avoüer leur impuiſſance & leur foibleſſe: mais ils ne trouveront point d'excuſe pour ne pas faire ce qu'ils voïent pratiquer par les Abeilles & les Fourmis: ils auroient honte d'être aſſujettis aux paſſions des animaux qu'ils mépriſent le plus. C'eſt pour cela que Platon conſeille d'apprendre les Fables aux enfans. On doit, dit-il, former leur eſprit

* *Lucr. Lib.* 1. & 4.

avec plus de ſoin que leur corps : car il eſt de la prudence de ceux qui ſont chargez de leur éducation de leur donner d'abord de bonnes impreſſions, pour prévenir les mauvaiſes habitudes qu'ils pourroient contracter, & qui ſe corrigent difficilement. La Fable eſt à leur portée. L'image ſenſible & familiere attire leur attention : mais ce qui d'abord paroît un badinage ſe change enſuite en précepte. C'étoit là le but d'Eſope & des anciens Fabuliſtes ; ils vouloient inſtruire les enfans, & n'être pas inutiles aux perſonnes d'un âge plus avancé. Ce deſſein leur a réüſſi, & tout le monde ſçait les éloges qu'ils en ont reçûs. Il eſt vrai qu'en ce ſiecle peu de gens conſiderent la Poëſie en general comme inſtructive. On va à la Comedie pour rire, & pour examiner ſi l'on n'y reconnoîtra pas le portrait de ſon voiſin : on cherche dans la Satyre le plaiſir d'y voir tourner les autres en ridicule : les Fables ont le même ſort : on ne les lit que pour s'amuſer. Ceux qui ont le moins d'eſprit s'arrêtent à l'image materielle, & au ſens propre de la narration : les autres s'attachant à l'allegorie en font de malignes applications : peu de gens s'y reconnoiſſent, & profitent de l'inſtruction. Ce qui contribuë à empêcher l'effet de la moralité, c'eſt que le Lecteur ſe perſuade aiſément que la vanité plûtôt que le deſſein d'inſtruire fait naître ces ſortes d'Ouvrages : conjecture qui n'eſt ſouvent que trop bien fondée, mais qui ne regarde pas moins ceux qui écrivent en proſe que les Poëtes. Quoiqu'il en ſoit, afin que la Fable puiſſe être utile, elle doit être agréable. C'eſt un moïen ſans quoi elle ne peut aller à ſa fin : tout Poëme, où l'on ſe propoſe d'inſtruire, doit pourtant commencer par plaire. Il n'en eſt pas de la

Poëſie comme des autres Sciences. On lira un Hiſtorien, un Philoſophe, quoique leurs livres ſoient d'un mauvais ſtyle, pourvû que l'Hiſtorien ſoit fidele, & que le ſyſtême du Philoſophe explique bien la Nature & ſes phénomènes : mais un Poëme mal écrit reſtera dans l'oubli. En vain il donnera les plus ſages inſtructions : elles ne compenſeront jamais le déſagrément que cauſe à l'oreille le défaut d'harmonie. On peut dire, que de méchans vers ne ſont ni vers, ni proſe. C'eſt une production monſtrueuſe ; & l'on ſçait toujours fort mauvais gré à l'Auteur de nous en avoir impoſé dans le titre de ſon Livre.

Il eſt ſur-tout très difficile de réüſſir dans cette ſorte de Poëſie dont il s'agit ici. C'eſt s'engager dans une carriere dangereuſe que d'écrire en un genre qui a été porté à ſon plus haut point de perfection. Le Chef-d'œuvre que le Public a dans les mains eſt une piece de comparaiſon redoutable à ceux qui courant la même carriere laiſſent échaper les moindres négligences. On ne doutera nullement que je parle des Fables du celebre La Fontaine : c'eſt un modele ſi parfait, qu'il n'a pû être encore imité : c'eſt l'écueil où tous nos Fabuliſtes ont fait naufrage.

La Fable eſt un petit Poëme qui contient un précepte caché ſous une image allegorique : ainſi plus l'allegorie eſt juſte & naturelle, plus la Fable eſt parfaite. L'allegorie eſt naturelle, quand l'image eſt vrai-ſemblable, & que rien n'y eſt contraire à l'inſtinct des animaux, qui ſont les perſonnages ordinaires de la Fable. L'allegorie eſt juſte, lorſque l'image eſt une, & qu'elle repreſente préciſément & ſans équivoque l'action & les caracteres que l'on

veut peindre; en ſorte que la moralité ſoit une conſequence évidente de cette action.

Les Anciens n'y ont pas regardé de ſi près. Commençons par la vraiſemblance. Dans Eſope un bâton flottant ſur l'onde paroît être de loin un puiſſant navire. Rien n'eſt moins naturel que cette ſuppoſition ; puiſqu'au contraire le plus grand navire regardé de loin ſemble être un bâton flottant. Dans Phédre, la Chévre, la Géniſſe & la Brebis veulent partager un Cerf avec le Lion, comme ſi le Cerf pouvoit être la pâture de tous ces animaux. Paſſons à ce qui regarde la juſteſſe de l'allegorie. Les Anciens ne ſont pas plus exacts en ce point. La fable du Satyre & du Paſſant en fournit une preuve. Sa morale n'eſt qu'une alluſion, & n'eſt fondée que ſur un jeu de mots équivoque. Un Satyre invite un Paſſant à manger. On lui preſente un potage trop chaud. Il ſouffle deſſus pour le refroidir : il ſouffle auſſi ſur ſes doigts pour les réchauffer : il n'avoit pas tort : cependant le Satyre chaſſe ce pauvre homme de ſon antre, en lui diſant : *Arriere ceux dont la bouche ſouffle le chaud & le froid.*

Il faut ſe prêter aux fictions des Fabuliſtes, & leur paſſer quelque choſe, tant à l'égard de la vraiſemblance que de la juſteſſe. Ils ſuppoſent qu'un Loup peut ſuſpendre ſon apétit en voïant un Agneau, & ne le devorer qu'après lui avoir fait querelle, qu'un Lion peut devenir amoureux d'une Fille, & un Homme de ſa Chatte. Le Renard ſert à manger à la Cigogne ſur une aſſiette, & celle-ci preſente au Renard de la viande dans une bouteille. Tout cela ſemble peu naturel, ainſi que les ſocietez d'animaux qui ſont ennemis, & dont l'un eſt la proie de l'autre. Cependant, lorſqu'on y fait réflexion,

on doit convenir que la Fable étant en poſſeſſion de prêter la parole & même la raiſon aux animaux, & de les mettre en quelque ſorte de niveau avec l'Homme, dont ils deviennent les Précepteurs, elle peut bien avec autant de vraiſemblance leur donner une batterie de cuiſine, & les ſuppoſer ſociables & capables de ſentimens; pourvû qu'elle leur conſerve leur caractere.

Enfin un uſage ſuivi de tous les Fabuliſtes, c'eſt de donner les actions des animaux, toujours neceſſaires, pour l'image des nôtres qui ſont libres. Ainſi l'action de l'Ecreviſſe qui marche à reculons ſignifie le mauvais exemple qu'une Mere donne à ſa Fille. Il faut ſe contenter de la reſſemblance, qui frappe les yeux, ſans approfondir l'action trop ſcrupuleuſement. En general, il eſt peu de fables dont l'image ſoit juſte & naturelle dans la derniere exactitude. On doit avoir quelque indulgence: autrement il faudroit raïer du nombre des Fables celles qui nous plaiſent le plus.

J'ai dit, que les animaux ſont les perſonnages ordinaires de la Fable; & l'on voit d'abord pourquoi ils meritent la préference. La plûpart ſont organiſez: ils ont des paſſions comme nous; & leurs actions étant une peinture naïve des nôtres, il ſemble qu'il ne leur manque que la parole. La fiction qui la leur prête eſt donc la plus naturelle de toutes. Cela n'empêche pas qu'on ne mette quelquefois ſur la ſcêne les Arbres, les Plantes, même les choſes inanimées. Un Fabuliſte a la liberté de choiſir dans la Nature les Êtres qui ſont les plus propres à faire ſon tableau. Mais afin que les Fables ſoient utiles à tout le monde, ſurtout aux enfans, les allegories doivent être priſes d'objets phyſiques &

palpables. Le but de l'Apologue eſt de rendre ſenſibles les maximes de morale : il ne faut donc pas cacher ces veritez abſtraites ſous un voile metaphyſique. C'eſt connoître peu le genie de la Poëſie en general, qui aime les images ſenſibles, & pécher en même tems contre les regles de la Fable, qui doit être à la portée des moins intelligens. Par la même raiſon on doit préferer les objets les plus connus; parce que l'image en étant plus familiere, elle aide à l'eſprit à concevoir les veritez cachées ſous l'allegorie. C'eſt auſſi pour le même ſujet qu'on met ſouvent des eſtampes audevant des Fables. Les diverſes ſenſations ſe prêtent un ſecours mutuel; & ce qui frappe tout à la fois les yeux & les oreilles, s'imprime plus aiſément & plus profondément dans la memoire que ce qui n'y entre que par un ſeul de ces ſens. Les Hommes & les Dieux du Paganiſme, qui leur reſſemblent, joüent auſſi leur rôle dans la Fable. C'eſt un ancien uſage de les y introduire : je croi pourtant qu'on feroit mieux de s'en ſervir rarement. Si la fiction paroît outrée de faire parler les Arbres & les Êtres inanimez, on peut dire au contraire qu'il y en a trop peu dans ces Apologues, où l'on ne fait parler que des Hommes. Ce ſont plûtôt des paraboles ou des comparaiſons, que des Fables.

Ce n'eſt pas aſſez de voiler un précepte utile ou une verité intereſſante ſous une allegorie juſte & naturelle, & de bien choiſir ſes Acteurs : il faut encore donner à ce Poëme ſon vrai caractere, & le ſtile qui lui eſt propre. Il eſt facile de juger des qualitez que ce ſtile doit avoir par les Interlocuteurs dont la Fable ſe ſert. Il doit ſans doute être ſimple & naïf, mais d'une naïveté élegante, aſſez difficile à attraper. Au reſte ce ſtile ſimple & naïf a tant d'at-

traits que les Fables les moins regulieres plaiſent chez notre grand Fabuliſte ; & par la raiſon contraire, on en trouve dans d'autres Auteurs, dont l'image s'unit très-bien avec la moralité, & qui cependant n'ont pas été ſi bien reçûës ; parce que leur ſtile n'a point ces qualitez eſſentielles. On a beau crier : Je ſuis inventeur : mon eſprit occupé de la recherche des ſujets avoit plus d'une affaire : Je ſçai toutes les fineſſes de l'Art : j'en donne des regles aux autres ; & ſelon ces regles mes Apologues ſont les plus parfaits qui aïent paru : le Public rit de ces raiſons, & ne veut rien rabatre de l'élegance, ni des graces que doit avoir le ſtile. La naïveté, qui eſt l'expreſſion naturelle du ſentiment, a plus d'attraits que la regularité d'un Ouvrage. Le cœur ſéduit d'ordinaire l'eſprit, & l'entraîne vers ce qui le charme. On ne peut donc pour le ſtile ſe propoſer un modele plus parfait que La Fontaine.

Après Pierre Corneille, Racine a fait des Tragedies qui diſputent le prix à celles de ſon devancier, quoiqu'elles ne leur reſſemblent point. Le ſtile doux & tendre du dernier & le ſublime de l'autre, ont eu un ſuccès pareil. Comme la tendreſſe & la valeur malheureuſes excitent également la pitié & la terreur, fin que ſe propoſe la Tragedie, de là nâît ce caractere & ce ſtile differens dans les Pieces dramatiques de ces deux illuſtres Poëtes, dont l'un s'eſt particulierement appliqué à peindre la grandeur de courage, l'autre à exprimer les tendres ſentimens. Tous deux ont atteint le but de leur Art par des routes diverſes. A l'égard de l'Apologue, ſon caractere étant unique, ſon ſtile l'eſt auſſi. Il n'eſt point deux manieres de bien faire parler les animaux. La douceur, la naïveté & la noble ſim-

plicité ſont eſſentielles à ce Poëme. Eſope, Phédre, La Fontaine, voilà nos Maîtres. Les Fabuliſtes, qui ont voulu montrer plus d'eſprit qu'eux, ſe ſont égarez. Ils ont changé les vrais ornemens en de faux brillans. Leur rafinement, leurs mots nouveaux, & leurs phraſes extraordinaires les ont rendus inintelligibles & ridicules. Prenons donc pour guides ces grands Maîtres. S'il faut du neuf, c'eſt dans les ſujets & dans les images, non dans l'expreſſion & dans le caractere. Quand Horace * ſe raille des imitateurs, il ne parle que des imitateurs ignorans, qui copient les défauts des autres, au lieu d'imiter leurs graces. Marcher ſur les pas de Phédre & de La Fontaine, c'eſt moins les copier, qu'imiter la Nature, & ſuivre le bon goût & la raiſon. La Fontaine lui-même n'a ſi bien réüſſi que parce qu'il a ſuivi les bons modeles. Sage imitateur des Anciens, il a joint à la ſimplicité & à la naïveté d'Eſope la délicateſſe & l'élegance de Phédre. C'eſt cette naïveté & cette délicateſſe de penſées & d'expreſſion qu'on peut appeller l'ame du ſtile de la Fable. Ceux qui ne voyent point ces beautez dans ces anciens Auteurs, & qui n'y ſont pas ſenſibles, ne peuvent jamais réüſſir en ce genre d'écrire, dont même ils ne connoiſſent pas le caractere.

C'eſt le ſentiment vif & délicat des qualitez eſſentielles & particulieres à chaque eſpece de Poëſie qui fait prendre au Poëte le veritable ton, & ſaiſir d'abord le caractere du ſtile dans lequel il veut écrire. L'imagination & le raiſonnement ne ſuffiſent pas. C'eſt le ſentiment qui anime l'expreſſion; & qui lui donne des graces. Lui ſeul enfin peut revêtir de couleurs naturelles les images que le Poëte

* *Lib. 1. Epiſt. 19.*

doit mettre continuellement ſous les yeux du Lecteur.

La Fontaine ne s'eſt pas contenté de copier les graces des Anciens : il s'eſt rendu maître des ſujets : il les a ornez de traits enjoüez & de réflexions naïves. Ce badinage élégant cauſe tant de plaiſir que bien des gens s'imaginent qu'il eſt eſſentiel au ſtile de la Fable, d'être enjoüé. Ils ne s'apperçoivent pas que c'eſt condamner Eſope & Phédre, qui ont ſervi de modele à notre Fabuliſte, chez qui même on trouve des fables tout-à-fait ſérieuſes, & cependant fort belles, parce qu'elles ſont naïves & délicates. On doit donc convenir que ces deux dernieres qualitez ſont les ſeules eſſentielles à ce ſtile, & que l'enjoüement n'eſt qu'acceſſoire & une broderie, pour ainſi dire, dont on peut orner les ſujets qui en ſont ſuſceptibles. C'eſt en ce point que la Fontaine me paroît inimitable. Il badine avec tant d'élégance qu'il eſt dangereux de le ſuivre. Je n'ai pas laiſſé de le tenter quelquefois : mais j'aurai fait ſans doute de vains efforts, ſi mon aſtre en naiſſant ne m'en a donné le génie. Il faut avoir du moins quelque choſe du caractere de l'Auteur qu'on ſe propoſe pour modele : ſans cela on reſſemble à l'Ane de la Fable, qui veut imiter le petit Chien : au lieu de copier le naïf & l'enjoué, on tombe dans le bas & le ridicule. Pour ce qui concerne l'étenduë de ce Poëme, elle n'eſt pas bien déterminée. On dit communément que la Fable doit être courte : mais il ne faut pas prendre cette maxime à la lettre; & cela mérite quelque explication. On ne meſure pas les Fables au cordeau. Il y a des ſujets plus étendus les uns que les autres. La fable de l'Aloüette & ſes petits avec le Maître du champ n'eſt pas moins belle que celle de

la Cigale & la Fourmi, quoique deux fois plus longue que cette derniere. Toute fable eſt courte, lorſqu'elle a de la préciſion, & qu'il n'y a rien qui ne tende à la fin, en un mot quand elle eſt bien contée.

Si l'on demande enfin en quel endroit de la Fable on doit placer la morale; la queſtion, ſelon moi, n'eſt pas difficile à réſoudre. Il eſt vrai que les Fabuliſtes en ont uſé diverſement. Eſope & Faërne la mettent toujours à la fin : Phedre & la Fontaine la placent tantôt à la fin, tantôt au commencement : je croi que la bonne méthode eſt celle des premiers. La morale miſe en tête d'une fable ôte au Lecteur l'agrément qu'il auroit à développer l'emblême. C'eſt une ſatisfaction dont il ne faut pas le priver : la verité qu'on trouve ſoimême en paroît plus aimable. J'ai donc ſuivi en ce point Eſope & Faërne; & ſi j'ai mis des Prologues à quelques-unes de mes Fables, ils ne préviennent point la moralité, & laiſſent pour l'ordinaire au Lecteur le plaiſir de la chercher. Quelquefois même je n'y ai pas mis de morale expreſſe, lorſqu'elle ſe préſente d'elle-même à l'eſprit, & que la clarté de l'image rend cette expreſſion ſuperfluë, ou lorſque la moralité eſt en action & fait partie de l'allegorie. Ces deux dernieres eſpeces ne ſont pas à mon avis les moins parfaites. Dans la premiere le Lecteur ſçait bon gré au Fabuliſte de l'avoir crû capable de faire lui-même les réflexions néceſſaires : dans la ſeconde, les préceptes dictez par les Animaux mêmes font plus d'impreſſion que les ſentences & les réflexions de l'Auteur.

J'ai inventé les deux tiers de mes ſujets; j'ai pris les autres dans Eſope, Loxman, Gabrias, Phedre, Abſtemius, Faërne, Pilpaï, &c. ſources où La Fontaine a laiſſé veritablement peu de choſes à puiſer.

J'ai

J'ai crû cependant, quoiqu'en ait dit un Fabuliſte moderne, que ce reſte étoit encore précieux & ſuſceptible des graces de nôtre poëſie. J'ai fait divers changemens dans ces Fables : j'en ai égaïé la narration : j'ai changé ſouvent les acteurs ou la morale : quelquefois j'y ai ajoûté un Prologue, libertez que j'ai priſes à l'exemple de La Fontaine. Si l'on voit dans mes Fables quelques véritez déja traitées par d'autres, on les verra du moins ſous une nouvelle image ; & ſi cette image eſt fidèle, j'oſe me flatter qu'elle fera plaiſir. Ne trouve-t'on pas dans nôtre Fabuliſte pluſieurs Apologues qui renferment le même précepte, ſans que le prémier rabate rien de l'eſtime qui eſt dûë au ſecond ? Il eſt des véritez ſi utiles qu'elles ne ſçauroient être trop répetées. Je n'ignore pas qu'on peut me repliquer : Ecrivez auſſi bien que La Fontaine ; & l'on aura pour vous les mêmes égards. A cela je n'ai rien à répondre, ſinon que j'ai tâché de m'en rendre digne. Je ſerois trop vain de préſumer d'avoir égalé un ſi grand modèle : je me tiendrai fort honoré, ſi les loüanges qu'il a meritées ne préviennent point le Lecteur contre moi, & n'empêchent pas qu'il ne faſſe un acuëil favorable à mon Ouvrage.

Je ſçai que le Lecteur ſage & éclairé n'eſt point ſuſceptible de prévention : mais je n'ignore pas auſſi que pluſieurs penſent qu'après La Fontaine on ne doit plus faire de Fables. Je ne puis eſpérer que ces gens prévenus me rendent juſtice : ils m'ont condamné avant que de m'entendre. Sans approfondir quel eſprit les fait ainſi parler, j'oſe dire qu'il y a peu d'équité dans ce jugement : il tend à faire languir les Sciences & les beaux Arts. Si l'on ne doit plus écrire en un genre où d'autres ont excellé, il

ne reſte plus à nôtre ſiecle qu'à admirer, puiſque dans le précédent il a paru des Ouvrages de toute eſpèce qui ne peuvent être ſurpaſſez : cependant on y auroit perdu, & nous ſerions privez de pluſieurs productions littéraires également utiles & agréables. On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs *; & s'il n'eſt pas permis aux Poëtes d'être médiocres, il faut pourtant convenir qu'il y a dans les Ouvrages d'eſprit diférens degrez de beauté, & que tous les rangs ne ſont pas égaux, même ſur le ſommet du Parnaſſe. Moquons-nous donc de cet aveugle préjugé, ennemi de la noble émulation. La plûpart de ceux qu'il obſède ſont de petits Critiques de ſœuvrez qui ſe tiennent au pié du Parnaſſe. Fiers, pour ainſi dire, de leur obſcurité, & s'aplaudiſſant de leur faineantiſe, ils croient pouvoir ſe railler impunément du travail des autres : mais on les avertit qu'on peut aquérir un auſſi haut degré de ridicule en cenſurant à tort & à travers, qu'en faiſant un mauvais Ouvrage ; & ils devroient faire réfléxion que Midas, qui n'a jamais rien écrit, eſt pour le moins auſſi décrié que Bavius & Mévius.

* *Nec mihi multos preferas Poëtas :*
Vna ſed tibi ſim minor Catullo. MART.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

THE'TIS, ACHILLE, ET CHIRON.

FABLE I.

A Son Altesse Sérénissime

MADAME LA PRINCESSE DE CONTY.

Sur l'Education de Monſeigneur LE PRINCE DE CONTY *ſon fils.*

JAMAIS on ne vit rien au terreſtre ſéjour
De ſi beau que Thétis. Tous les Dieux de Cithére
Abandonnoient leur Mére
Pour lui faire la cour.
Les Ris badinoient avec elle.

Les Graces, les Vertus par un charmant concours
L'acompagnoient toujours.
Tant d'atraits n'ornent point une ſimple mortelle.
De ſon hymen auguſte & glorieux
Avec un Prince iſſu du Sang des Dieux
Elle eut un Fils aimable,
Dont la beauté n'avoit point de ſemblable.
On l'eût pris pour l'Amour : mais à ſes traits heureux
On vit qu'il devoit être & grand & courageux.
C'étoit la vive image & le portrait fidèle
Des Héros de ſon Sang. Qui pourroit de Thétis
Exprimer la tendreſſe & ſes ſoins pour ce Fils !
Cette Déeſſe auſſi ſage que belle
Pour l'inſtruire ſouvent joignoit à ſa leçon
Des éxemples fameux, puiſez dans ſa Maiſon.
Déja le jeune Achille en ſçavoit faire uſage ;
Et de quelque côté qu'il arrêtât ſes yeux,
Son Pére illuſtre & les Dieux ſes Ayeux
Aux nobles actions excitoient ſon courage.
Thétis avec tranſport voïoit tant de progrès :
Mais la Déeſſe
Voulut encore que du Dieu du Permeſſe
Son Fils aprît tous les ſecrets.
Chiron de cet emploi fut ſeul trouvé capable.

C'étoit un Sçavant vénérable,
Qui vivoit, dit-on, retiré
Dans un lieu de tout temps aux Muſes conſacré.
Ce lieu devint plus cher aux Filles de Mémoire,
Quand Achille l'eut habité.
Le double Mont fut preſque déſerté.
Toutes ſe diſputoient la gloire
D'inſtruire un ſi cher Nourriſſon,
Jalouſes de l'emploi qu'on donnoit à Chiron.

Ainſi Thétis jugeoit avec prudence
Qu'il faut que la ſcience
S'uniſſe à la valeur
Pour former d'un Héros & l'eſprit & le cœur.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

FABLE II.

C'Eſt toi ſeul que j'invoque, illuſtre LA FONTAINE,
Quand je remets après toi ſur la ſcêne
Compére le Renard avec maître Corbeau.
Sans le ſecours de ton génie
Comment pourroient-ils plaire ? En vain dans mon cerveau
Je chercherois un tour nouveau.
C'eſt par la divine harmonie,
L'enjoûment de ton ſtile & ſa naïveté
Qu'un Lecteur peut être enchanté.
Voilà le charme de la fable ;
C'eſt par-là que ton livre aimable,
Egaïant la moralité,
Sera toujours chéri de la poſtérité.
Mais comment marcher ſur tes traces,
Me dira-t-on, ſi ce n'eſt de bien loin ?
Auſſi j'ai ſeulement beſoin

De quelques-unes de tes graces.
C'en eſt aſſez pour orner mes écrits.
Inſpire-moi dans cet Ouvrage :
Mes vers plairont. C'eſt à ce prix
Que les neuf Sœurs m'ont promis leur ſufrage.
MAÎTRE Corbeau voïant maître Renard,
Qui portoit un morceau de lard,
Lui dit : Que tiens-tu là, compére ?
A mon avis c'eſt un très-mauvais plat.
Je te croïois le goût plus délicat.
Quand tu peux faire bonne chére,
T'en tenir à du lard ! Tu n'es qu'un pauvre haire.
Regarde près d'ici ces poules, ces canards.
Voilà le vrai gibier de Meſſieurs les Renards.
As-tu donc oublié ton antique proüeſſe ?
Je t'ai vû cependant jadis un maître eſcroc.
Croi-moi, laiſſe ton lard : ces poules te ſont hoc,
Si tu veux emploïer le quart de ton adreſſe.
Maître Renard ainſi flaté,
Comme un autre animal ſenſible à la loüange,
Met bas ſa proïe, & prend le change :
Mais ſa fineſſe & ſon agilité
Ne ſervirent de rien : car la gent volatile
Gagna le Poulailler, ſon ordinaire azile.

Nôtre Renard retourne à ſon prémier morceau :
Mais il fut bien honteux de voir maître Corbeau
Qui le mangeoit, perché ſur le branchage
D'un arbre ſec, & qui lui dit : Ami,
A trompeur trompeur & demi.
Te ſouvient-il de ce fromage
Que tu m'eſcroquas l'autre jour ?
Je fus un ſot alors ; & tu l'es à ton tour.

LA PERDRIX, LA CAILLE ET LA CORNEILLE.

FABLE III.

CErtaine Perdrix ingénuë
Dit à la Caille au Printemps revenuë :
Pourquoi quiter vôtre lointain ſéjour ?
Vous n'y penſez pas, ma commére.
Ne vous ſouvient-il plus de l'extrême miſére
Où nous réduit ici l'Autour ?
Inquiétudes éternelles !
Rien ne peut nous ſauver de ſes ſerres cruelles.
L'Homme nous fait la chaſſe ; & pour comble de maux,

La nuit il nous tend des réſeaux.
Que ne puis-je quitter cette maudite terre,
Et paſſer les mers comme vous!
La Caille répondit : Tout doux.
Vous auriez tort ; & l'on nous fait la guerre
Aux climats d'où je viens du moins autant qu'ici.
On n'y voit qu'Eperviers. L'air en eſt obſcurci.
Ils règnent en tous lieux. C'eſt ce qui me déſole.
Le tems heureux n'eſt plus. Ma mére m'a conté
Que ces cruels oiſeaux n'ont pas toujours été.
Abus, & vôtre mére eſt fole,
Reprit une Corneille écoutant ce diſcours.
J'ai vêcu trois cens ans ; & j'en ai vû toujours.
Rien ne change dans la Nature.
De tout temps la Brebis du Loup fut la pâture.
Dès qu'il fut des Perdrix, on a vû des Autours.

LE ROSEAU ET LE PINÇON.

FABLE IV.

AU Printems, quand Phœbus ramène les beaux jours,
Saiſon aimable où les Amours
Ont à leurs Loix aſſervi la Nature,
Quand les prez ſont couverts de fleurs & de verdure,
Le Roſeau diſoit au Pinçon :
Où placez-vous vôtre nid, mon mignon ?
Croïez vous être bien tranquile
Sur la branche de ce pommier ?
Vous aurez des petits : mais c'eſt pour l'Epervier.
Je vous ofre un meilleur aſile.
Repoſez-vous ſur moi. Vous vivrez ſans ſouci.
Aucun Epervier, Dieu merci,
Ne vient troubler la paix de ce rivage.
Ami, dit le Pinçon, me croiroit-on bien ſage
De fonder ma maiſon ſur toi,
Lorſque tous les jours je te voi
Joüet des vents & de l'orage ?
Je te ſuis obligé : mais je n'en ferai rien.

Ta vanité me ſemble extrême.
Tu veux me ſervir de ſoutien,
Et tu ne peux te ſoutenir toi-même.

L'Homme inconſtant & vain eſt un mauvais aptui :
C'eſt mon Roſeau. Ne fondons rien ſur lui.

LE RAT, LA SOURIS, LE CHAT ET LE CHIEN.

FABLE V.

LE Rat un jour rencontrant la Souris
Dans un fromage de Holande,
Lui dit : Je vous y prens, friande,
Sortez vite de mon logis.
Ignorez-vous que ce fromage
Eſt mon bien & mon héritage?
Nous le rongeons de pére en fils.
Je l'ignorois, répondit-elle.
Je le croïois à Rominagrobis.
Il eſt vrai, dit le Chat écoutant leur querelle,
Et vous me le paîrez. Il les croque tous deux,
Enſuite le fromage. Alors un Chien fidèle

Fait fuir le Chat, & lui dit : Malheureux !
Eſt-ce donc pour cela que tu fais ſentinelle ?
Tu punis les larrons, & tu voles comme eux !

LE MOUCHERON.

FABLE VI.

CEtte impitoïable Hirondelle
Nous fait ſans ceſſe une guerre cruelle,
Diſoit un Moucheron. Je penſe que l'Enfer
Pour nous perſécuter tout exprès l'a fait naître.
Point de trève avec elle, & nous n'oſons paroître.
Il nous faut abandonner l'air.
Alors l'Inſecte miſérable,
Fuïant la fureur de Progné,
Va ſe loger dans une étable.
Nouveau péril. Sous ce toit Arachné
Tendoit aux moucherons un filet redoutable.
Me voici pis encor, dit-il. Cet animal
En veut à mes pareils; & ce tiſſu fatal
Eſt fait pour m'atraper. Cherchons un autre aſile.
Que l'on eſt malheureux d'être né moucheron !
Auſſi-tôt dit, d'un vol agile

Il entre dans une maiſon.
Cette retraite étoit ſûre & tranquile.
Point d'Araignée en ce logis.
Il n'y craignoit point l'Hirondelle :
Mais nous ſommes ſouvent nos plus grands ennemis.
La nuit vient. L'étourdi ſe brûle à la chandelle.

LA COLOMBE, L'HIRONDELLE ET LA PIE.

FABLE VII.

UNe Colombe blanche eut autrefois querelle
Avec une jeune Hirondelle.
Chacune vantoit ſa couleur,
Et croïoit n'avoir point d'égale.
Vous êtes noire à faire peur,
Dit la Colombe à ſa rivale.
Oſez-vous avec moi faire comparaiſon ?
Vous n'êtes tout au plus qu'une beauté d'Afrique,
Où l'on dit que main Nègre auſſi noir qu'un Démon
Paſſe pour Adonis. L'Hirondelle replique :
Vous avez trop de vanité,
Et vous chantez trop tôt victoire.

La couleur blanche eſt fade, & vaut moins que la noire.
De mon plumage enfin chacun eſt enchanté.
La brune au goût de tout le monde
Eſt plus piquante que la blonde.
Mais pour terminer nos débats
Prenons pour arbitre la Pie,
Noire & blanche à la fois, nôtre commune amie.
Elle me paroît propre à décider le cas.
La Colombe y conſent. On va trouver l'Agace,
Qui leur dit : Ah vraiment vous avez bonne grace
De diſputer de la beauté!
Vôtre couleur eſt ſans varieté.
J'admire ici vôtre inſolence
De vanter vos attraits, ſur tout en ma préſence.
Pour plaire il faut me reſſembler.

C'eſt à peu près ainſi que raiſonnent nos Belles:
Mais chut, il n'en faut point parler,
Je ne veux pas me broüiller avec elles.

LES DEUX CHATS.

FABLE VIII.

HEureux celui qu'un Aſtre favorable
A pris ſoin de rendre agréable.
Certain je ne ſçai quoi prévient en ſa faveur.
Avant que de parler il a gagné le cœur.
Quoiqu'il faſſe, il aura la fortune proſpére.
Il en eſt d'autres au contraire
Que l'on hait ſans ſçavoir pourquoi.
Ils ſont nez malheureux, & la ſuprême Loi
De l'Être par qui tout reſpire
L'ordonne ainſi. Cela nous doit ſufire.

DEUX Chats, l'un blanc & l'autre noir,
Logeoient ſous même toit. Le blanc aimé du Maître
S'apeloit Rodilard. Son nom le fait connoître.
Il croquoit maint lardon, & du matin au ſoir
Ne bougeoit du foïer. Le noir n'oſoit paroître;
Et s'il entroit dans la maiſon,
On crioit après au Larron.
L'infortuné Raton, piqué de l'injuſtice
Qu'on lui faiſoit, dit: Eh quelle raiſon
Fait donc chérir ce beau Mignon?
Seroit-ce ſa couleur? A-t-il moins de malice

Pour être blanc ? Je le voi careſſé.
Monſieur lui ſoufre tout, & moi je ſuis chaſſé.
Monſieur aſſurément ne ſuit que ſon caprice ;
Et Rodilard dans le logis
N'a jamais pris un rat, pas même une ſouris.
Ce n'eſt qu'un fainéant. La choſe eſt bien notoire.
Je les prens. Il en a la gloire ;
Et s'il fait un larcin, on le met ſur mon dos.
Par le Maître des chats j'en tirerai vengeance.
J'y ſçais un fort bon tour. Tenons-nous en repos.
Laiſſons des rats multiplier l'engeance.
Cela pourra du Maître exciter le couroux.
Que Rodilard ait part à ma diſgrace,
Et porte la moitié des coups,
Je ſuis content. Raton ne va plus à la chaſſe.
Rats de troter. C'eſt une race
Qui pulule fort promptement.
Ils rongeoient tout impunément.
Monſieur ſe mit à la fin en colére.
Raton l'avoit prévû : mais ce reſſentiment
Sur quel Chat tomba-t-il ? Sur Raton ſeulement.
Il fut puni. L'éxemple eſt ſalutaire.

«36»

La vengeance nous perd. Il faut toujours bien faire.

LE

LE LIE'VRE ET LE MOINEAU.

FABLE IX.

DAns la saison où des dons de Cérès
On a dépoüillé les guérets,
Saison où le gibier n'y trouve plus d'asile,
Un Liévre s'étoit endormi.
Un Passereau l'éveille, & lui dit : Mon ami,
Je suis surpris que tu sois si tranquille.
Un Liévre doit veiller toujours.
J'aperçoi des Chasseurs que pour toi je redoute ;
Et c'est toi qu'ils cherchent sans doute.
Croi moi : de ta viteſſe emprunte le secours,
Gagne les bois & les montagnes.
Ne parois plus dans nos campagnes
Jusqu'au tems où les blez couvriront les sillons.
Pareils avis étoient fort bons.
Tel donne à son voisin des conseils salutaires,
Qui fort souvent néglige ses afaires.
Nôtre Moineau ne voïoit pas
Certain jeune Ecolier, venant au petit pas,
Qui le long des buissons dans un temps de vacance

Pourſuivoit les petits oiſeaux,
Et tiroit ſa poudre aux moineaux.
L'Enfant voit celui-ci, par derriére il s'avance
Avec adreſſe, & l'ajuſtant,
Le coup part. L'Oiſillon tombe mort à l'inſtant.

LA POULE ET LA PIE.

FABLE X.

LA Poule caquetoit un jour avec la Pie,
Sa voiſine & ſa bonne amie.
Après maints frivoles diſcours
Celle-ci dit : Je vous ſuplie,
Racontez-moi comment vont vos amours.
Les Coqs ſont-ils toujours galants à l'ordinaire?
En faut-il douter, ma commére?
Faite comme je ſuis, vous pouvez bien penſer
Qu'à me faire la cour ils doivent s'empreſſer.
Je ne borne pas ma conquête
A ces oiſeaux. Quantité de Faiſans
Viennent autour de moi faire les ſoupirans.
Tout juſqu'au Dindon me fait fête:
Mais, à vous dire vrai, tous y perdent leur temps;
Et ſi je ſoufre ces galans,

C'eſt ſeulement pour rire à leurs dépens.
Je prens plaiſir à voir leurs diverſes grimaces,
Mais ſur-tout celles du Dindon.
A ſoupirer qu'il a de graces
Avec ſon nez pendant ! C'eſt un joli mignon.
Mais je voudrois auſſi ſçavoir vos avantures :
Racontez-les à vôtre tour.
J'ai des amans de toutes les figures,
Dit la Pie, & j'inſpire auſſi beaucoup d'amour.
Mais, afin que je les écoute,
Il eſt juſte qu'il leur en coute.
Il vient des Etourneaux fort ſecs : Je les bannis.
Il vient des Eperviers : & c'eſt encore pis :
Ce ſont eſcrocs que je redoute.
Il vient des Ortolans enfin, dont je fais cas.
Voilà ceux que je cherche : ils ſont refais & gras :
Il faut voir comme je les plume.
L'amour pour les duper m'eſt un puiſſant ſecours.

Que de Cloris ſuivent cette coutume !
Que d'Ortolans ſont plumez tous les jours !

LA PERDRIX, ET L'OISELEUR.

FABLE XI.

UNe Perdrix ſans compagnie
Dans des rets tomba par malheur.
Hélas ! ne m'ôtez pas la vie,
Dit-elle à l'avide Oiſeleur.

J'ai ſoufert la faim, la froidure,
Qui m'ont miſe en chétif état;
Et je ne ſuis, je vous le jure,
Un mets friand ni délicat.

Déja depuis pluſieurs années
Je me remarie au Printemps.
Toujours mes heureux hyménées
De Perdreaux ont peuplé les champs.

J'ai quinze petits dans mon aire,
Qui ne ſçauroient voler encor.
Si vous faites périr leur mére,
Vous leur donnez auſſi la mort.

Par pitié donc laiſſez-moi vivre,
Et retourner vers mes enfans.
Foi de Perdrix, je vous les livre;
Quand ils ſeront devenus grands.

Entendez mieux vôtre fortune:
Je ſuis un trop maigre butin.
Vous en aurez quinze pour une:
Voilà de quoi faire un feſtin.

L'Oiſeleur, qui voit l'artifice,
De ſa priére n'a ſouci.
Vous me prenez pour un novice:
On ne m'amuſe pas ainſi.

Vous ne méritez point de grace.
Ne prétendez point m'échaper:
Et qui peut bien trahir ſa race,
Pourroit bien auſſi me tromper.

LE PERROQUET, LE GEAI ET LE MERLE.

FABLE XII.

CErtain Geai ſe trouva commenſal d'un logis
Avec un Perroquet, oiſeaux bien aſſortis,
Tous deux grands babillards, têtes des plus mal-faites,
Diſeurs de quolibets & conteurs de ſornettes.
Les voiſins étoient étourdis
De leur babil. Ce couple ſans cervelle
Répétoit tous les jours la même xirielle.
L'un imitoit le chien, l'autre faiſoit le chat,
Tous deux en même tems, eſpèce de combat
A qui crieroit plus fort. Ils y mettoient leur gloire.
Mais quoiqu'ils n'euſſent pas une once de bon ſens,
Ils tranchoient des habiles gens.
Cela n'eſt pas fort dificile à croire.
Tel ainſi qu'eux n'a que de la mémoire,
Qui ſe figure être un Docteur.
Près d'eux priſonnier dans ſa cage,
Un Merle étoit leur auditeur,
Ecoutant malgré lui tout leur long verbiage.

Il ne leur disoit pas un mot.
Nos deux bavards, le prenant pour un sot,
Se moquérent de son silence.
Messieurs, repliqua-t-il, vous raillez sans sujet.
Remerciez plutôt ma complaisance
D'oüir tranquilement vôtre maudit caquet.

LE JEUNE MASTIN ET LE VIEUX.

FABLE XIII.

A Boïard, chien hargneux, agaçoit tout le monde,
Et mettoit souvent en lambeaux
Les juste-au-corps & les manteaux.
Il étoit craint demi lieuë à la ronde.
Son Maître lui pendit un gros bâton au cou,
Pour modérer sa violence.
Cela ne fit qu'augmenter l'insolence
De l'Animal: Il en devint plus fou.
Croïant que ce bâton étoit la récompense
De son mérite, il ne regarda plus
Les autres Chiens du voisinage:
Mais certain vieux Mâtin, que les ans rendoient sage,
Eut pitié de le voir dans un pareil abus.

Ami, dit-il, juſqu'où va ta folie
De prendre pour un ornement
La marque de ton infamie?
Tu devrois te cacher. A ton acoutrement,
Chacun dit : C'eſt un garnement :
Mais ta cervelle eſt ſi légére
Que tu ne ſens pas ta miſére.

Aboïard n'eſt pas ſeul dans cet égarement.
Bien d'autres Animaux encore
Vantent ſouvent ce qui les deshonore.

L'AIGLE, ET LE VAUTOUR.

FABLE XIV.

UN jour l'Oiſeau de Jupiter,
Cotoïant les bords de la mer,
Fit rencontre d'une huitre. Il l'auroit dévorée
Très-volontiers : mais l'huitre tenoit bon
Contre les coups de bec, & ſe tenoit ſerrée
Sans vouloir ouvrir ſa maiſon.
Toute huitre qu'elle étoit, elle avoit bien raiſon.
Il ne faut point chez nous donner entrée
A gens pareils. L'Aigle ne ſçavoit plus
Comment s'y prendre. Après maints efforts ſuperflus,
Il conſulta ſur cette afaire
Un Docteur du canton : c'étoit un vieux Vautour,
Maître gonin, qui ſçavoit plus d'un tour.
Ouvrir l'huitre, Seigneur, eſt choſe aiſée à faire,
Répondit le ſubtil eſcroc.
Faites-la tomber ſur un roc,
Mais de bien haut : voilà tout le miſtére.
L'Aigle le croit. Il vole au haut des cieux

Sans ſe douter de la ſurpriſe,
Laiſſe tomber l'écaille, qui ſe briſe,
Et fait voir en s'ouvrant un mets délicieux.
Mais d'en tâter qui des deux eut la joïe?
Ce fut nôtre Larron. Il fondit ſur la proïe
Dans le moment; & l'Aigle de retour
Vit qu'il avoit ouvert l'huitre pour le Vautour.

L'eſcroc à nos dépens cherche à faire ripaille.
Défions-nous de ſes avis:
Car ſi ſes conſeils ſont ſuivis,
Pour lui nous ouvrirons l'écaille.

LE SINGE, ET LE PERROQUET.

FABLE XV.

UN Singe étoit jaloux de certain Perroquet,
L'objet de la tendreſſe
De ſon Maître & de ſa Maîtreſſe.
Je ne voi pas, dit Bertrand, le ſujet
Pourquoi l'on te careſſe.
Nourri de mets friands, tu n'as point d'autre nom
Que Petit fils, ou Perroquet mignon.
Moi, joüet des Laquais, j'ai des coups d'étriviéres.
Avec moi ces Meſſieurs ont d'étranges maniéres.
Amuſez-les, ſervez-leur de boufon:
On vous païe à coups de bâton.
Les Animaux, qu'on nomme raiſonnables,
Devroient du moins reſpecter leurs ſemblables.
J'ai de leur air aſſurément.
Qui pourroit le nier? Malheureux garnement!
Répond le Perroquet, ta plainte eſt ridicule.
L'homme peut à coup ſûr t'étriller ſans ſcrupule.
Tu l'as toujours trop mérité.

Croire lui ressembler est une extravagance.
Tu n'as que la malice & la diformité
De quelques-uns d'entr'eux : la belle ressemblance !
C'est moi qui lui ressemble & par le beau côté.
Je parle comme lui. La voix est l'interpréte
De sa raison, son plus bel ornement.
Ne t'étonne donc plus, ami, si l'on me traite
Avec tant de ménagement.
Le Singe ne fut pas content du compliment.
Maudit causeur ! dit-il, dont le babil assomme,
Tu parles, il est vrai, mais non pas comme l'homme.
Pensés-tu que l'on fasse cas
De ces vaines sornettes,
Que sans cesse tu nous répètes,
Et que toi-même n'entens pas ?

Sur ses défauts chacun se flate.
On ne voit bien que ceux d'autrui.
Tel se croit un second Socrate,
Pour être chauve comme lui.

L'AVARE.

FABLE XVI.

L'Or eſt ſans couleur pour l'Avare ;
Et ſon plaiſir eſt ſans doute bizarre
D'entaſſer écus ſur écus,
Qui lui ſont aſſez ſuperflus.
Ce métal n'eſt un avantage
Que pour celui qui ſçait en faire uſage.

UN Homme avoit au fond de ſon apartement
Un cofre rempli d'or, meuble fort inutile :
Il n'oſoit y toucher, & l'ouvroit rarement.
Quoiqu'il fût ſoupçonneux, cependant cet aſile,
De plus le cofre bien ferré
Le raſſuroient : mais certain fils madré
Lui joüa d'un tour d'homme habile.
Mon pére, diſoit-il, eſt eſclave de l'or.
Au lieu de s'en ſervir, le bonhomme l'enterre.
Emparons-nous de ſon tréſor.
Ce fils étoit homme de guerre,
Aimant le faſte, & n'aïant pas un ſou :

Car ſon pére, vrai Loup-garou,
Etoit, comme j'ai dit, très-dur à la deſſerre.
L'Avare un jour étant aux champs,
Nôtre cadet fit ſon afaire,
Subſtituant un cofre à celui de ſon pére,
Pareil en tout, excepté le dedans,
Qu'il remplit de cailloux. Il ſe paſſa deux ans:
Nôtre Avare croïoit avoir toujours ſa ſomme.
L'opinion ſufit pour rendre heureux un homme.
Celui-ci donc l'étoit, ſi ces ſortes de gens
Le ſont jamais. Un jour changeant de place
Le cofre fort, il entendit un ſon,
Qui lui donna quelque ſoupçon.
Il connoiſſoit le timbre: Il ouvrit. O diſgrace!
A l'aſpect des cailloux il tombe en pamoiſon.
On court au Médecin, qui vient vite à ſon aide.
Je ſçais à ce mal un remède,
Dont Galien n'a point traité,
Dit-il aux aſſiſtans. Meſſieurs, je vous conſeille
De compter des écus auprès de ſon oreille.
On le fait; & d'abord par le ſon excité
L'Avare ſe réveille.

LE CHIEN, LE MOUTON, ET LE RENARD.

FABLE XVII.

DE coucher sur la dure un vieux Dogue étoit las :
Il rencontre un Mouton, dont la toison nouvelle
Lui parut propre à faire un matelas :
Au paisible animal Moufflar cherche querelle.
Tu me dois, lui dit ce fripon,
Une livre de laine : Il faut en diligence
Me la païer. Ami, dit le Mouton,
Je n'ai de cette dette aucune connoissance.
Tu me la dois, repliqua le Mâtin.
Pendant de tels débats passe dans le chemin
Maître Renard, animal patelin,
Respectant les Mâtins, & craignant leur colére.
Nôtre Dogue lui dit : Compére,
Nous avons un procès Maître Robin & moi.
Je ne veux point d'autre arbitre que toi.
Décide entre nous cette afaire.
Tout autre qu'un Mouton eût d'abord récusé
Maître Renard sur sa figure :

Mais nôtre Champenois, animal peu ruſé,
Ne ſçavoit pas la procédure.
Il le laiſſa juger ; & ſans être entendu
Le pauvre Robin fut tondu.
Maraud, on te demande une livre de laine,
Lui dit ce Juge à la douzaine.
On te fait trop de grace ; & vous n'y penſez pas,
Seigneur Mouflar, je ſuis témoin du cas.
Au lieu d'une il vous en doit quatre.
J'ordonne qu'il les païe. Il n'en faut rien rabatre.

Le Juge patelin fait ſa cour au plus fort.
Chez lui le foible a toujours tort.

L'ORANGER, ET LE CHESNE.

FABLE XVIII.

UN petit Oranger content de ſa figure,
Se trouvant planté d'avanture
Près d'un grand Chêne, il lui dit : Mon voiſin,
Plus je te voi, plus je m'étonne
Que l'on ait reſpecté tes ayeux à Dodone.
Je ne remarque rien en toi qui ſoit divin.
Ta fleur eſt ſans éclat, & n'a rien d'agréable;
Et pour ton fruit Cérès l'a rendu mépriſable.
Pourquoi te conſacrer au Souverain des Dieux?
Cet honneur m'étoit dû. Mes fruits délicieux,
Beaux à charmer, ſont dignes de ſa table.
Mes rameaux toujours verds font voir en même temps
L'Autonne & le Printemps.
L'Homme s'eſt donc mépris : je te ſuis préférable.
Mon mignon, vous êtes bien fier,
Reprit l'Arbre de Jupiter.
Il vous ſied mal de tenir ce langage.

Je vous mets tous les jours à l'abri de l'orage.
Sans moi, batu de l'Aquilon,
Vous n'auriez pas ces fruits, ces fleurs, ce verd feüillage.
Vous êtes un ingrat, un petit fanfaron.

La puiſſance des Grands aux beaux Arts eſt utile.
Fleuriroient-ils ſans cet aſile ?

LE MILAN MALADE.

FABLE XIX.

UN Milan, voleur redouté,
Et qui des Dieux mépriſoit la puiſſance,
Tomba malade. En cette extrémité
Il oſe implorer leur clémence.
La crainte le rendoit contrit.
Ce dévot Perſonnage,
Vers le ſéjour céleſte élevant ſon eſprit,
Apelle une Cigogne, & lui tient ce langage.
Hélas je meurs, ſi les Dieux immortels
Ne ſont touchez de ma miſére.
Encenſez pour moi leurs Autels:

Obtenez-moi leur ſecours ſalutaire.
Cela n'eſt pas aiſé, Compére,
Répondit la Cigogne ; & j'apréhende fort
Qu'ils ne ſoient ſourds à ma priére.
Pour parler franchement, ils n'auroient pas grand tort.
Tu n'aimes pas les Dieux : mais tu crains leur colére.
Comment peux-tu compter ſur eux,
Toi qui noirci de mille crimes
Juſque ſur leurs Autels dévoras les victimes?
En vain pour ta ſanté je leur ferai des vœux.

En reſpectant les Dieux montrons nôtre ſageſſe:
De bonne heure tâchons de nous les rendre amis.
Il eſt bien tard de leur être ſoumis,
Quand la Parque nous preſſe.

LA HAZE ET LA LIONNE.

FABLE XX.

DE Jean Lapin la femelle étoit fiére,
Se voïant une fourmilliére
De Lapereaux : La ſotte vanité
Enfle les plus petits : C'eſt un fait ateſté :
Chaque cervelle a ſa chimére.
Un beau matin nôtre Commére
Rencontre au ſortir du logis
L'épouſe d'un Lion, roi de tout le païs.
Madame, lui dit la Pécore,
Qu'avez-vous fait aux Dieux, que votre majeſté
A ſi peu de fécondité ?
Depuis pluſieurs Printemps on ne vous voit encore
Qu'un Lionceau ; tandis que chaque mois
Je peuple les champs & les bois
De citoïens. La Lionne replique :
Tu dis vrai : mon fils eſt unique,
Seul fruit de mes nobles amours :
Mais ce fils courageux, plein d'une belle audace,

Vaut mieux lui ſeul que ta nombreuſe race;
Quand il naîtroit de toi cent Lapins tous les jours.

Des enfans ſans vertu ſont la honte d'un pére.
Plus il en met au jour, plus il eſt avili.
S'ils ſont généreux au contraire,
Un ſufit pour tirer tous les ſiens de l'oubli.

LIVRE SECOND.

A MADAME
LA MARQUISE
DE LAMBERT.

LE Dieu, dont tant de fois à l'ombre des ormeaux
Je chantai jadis la puiſſance,
Se plaint de mon ſilence :
J'ai négligé mes chalumeaux.
Berger, dit l'Amour, quel délire
Te fait mépriſer mon Empire?
Ne coulois-tu pas d'heureux jours?
Pouvois-je te lier d'une plus douce chaine?
Quoi tu quites Philis, Amarille, Climène
Pour converſer avec les ours!
Des Animaux ridicule Interprète,
Comme un Docteur tu donnes des Leçons!

Quite un emploi si vain, & repren ta musette.
La morale, croi-moi, ne vaut pas tes chansons.
Je te les inspirai; lorsque sous ma puissance
Ton cœur se laissoit enflamer.
Toute sagesse est indolence.
Peut-on mieux faire que d'aimer?
J'étois déja prêt à me rendre:
Minerve vint à mon secours.
Ecoutez-vous, dit-elle, un perfide discours?
L'Amour pourroit-il vous surprendre?
Vous le connoissez trop cet Enfant redouté.
Ne vous souvient-il plus de sa malignité?
Au repos des Mortels sa puissance est fatale.
Je donne la tranquilité.
Est-il quelque bien qui l'égale?
Oubliez vos chansons avec vos chalumeaux,
Amusemens de la jeunesse:
Faites moraliser les divers Animaux:
Puissent-ils aux Humains inspirer la sagesse!
A vos Apologues nouveaux
LAMBERT a donné son suffrage.
Pour vous déterminer en faut-il davantage?
Je ne puis rien dire de plus.
Tout respecte icy bas son sçavoir, ses vertus.

J'ai ſouvent le plaiſir extrême
De voir que les Mortels la prennent pour moi-même.
Ton ſufrage brillant, LAMBERT, me fait la loi.
De Fabuliſte encor j'oſe accepter l'emploi.
Du double Mont la plus belle couronne
Par tes mains Apollon la donne.
Par un apas ſi noble à rimer excité,
Reçoi ce que Minerve & Phœbus m'ont dicté.

LES DE'LICES DE L'ARCADIE.

FABLE I.

DAmon paſſant par la contrée,
Où le Dieu des bois tient ſa Cour,
Ce Berger eut l'ame enyvrée,
Et crut voir l'immortel ſéjour.

Bacchus ſe plaît ſur ces montagnes:
Diane embélit ces forêts,
Dit-il; & les dons de Cérès
Couvrent ces fertiles campagnes.

Ces valons ſi délicieux
Sont chéris de la jeune Flore.
Son Amant règne dans ces lieux.
Elle en eſt plus brillante encore.

Tous les jours ſont clairs & ſereins:
Mais les nuits ne ſont pas moins belles;
Et l'Aurore tous les matins
A des graces toutes nouvelles.

Au milieu des prez toujours verds
Coulent des ondes argentines.
Les Naïades font des concerts
Que redit l'écho des colines.

Les Troupeaux ſans craindre les Loups
Sont vagabonds dans la prairie.
Les Bergers ſur l'herbe fleurie
Profitent d'un calme ſi doux.

Tranquile ſous un bel ombrage,
Séjour des oiſeaux amoureux,
Le beau Tircis chante avec eux
Son Iris, qui n'eſt point volage.

Une eſpèce d'enchantement
Du Voïageur charmoit la vuë;
Lorſque Damon en ce moment
Fit une rencontre imprévuë.

Dans un boſquet peu fréquenté
Il voit le tombeau de Carite,
Bergére de qui la beauté
Des Beautez jadis fut l'élite.

Ce tombeau couvert de pavots
Portoit une triſte effigie.
Alentour Damon lut ces mots:
Je ſuis morte & dans l'Arcadie!

Ce lugubre objet le troubla.
Il verſa deſſus quelques larmes.
Ces beaux lieux depuis ce jour-là
N'eurent plus pour lui tant de charmes.

Quels étoient mes égaremens!
Tous paſſent la fatale barque,
Dit-il. Plus ces lieux ſont charmans,
Plus on y doit craindre la Parque.

LES DEUX CHIENS.

FABLE II.

BRifaut, chien d'un logis où régnoit la famine,
N'avoit que les os & la peau.
Son voisin Barillaut étoit refait & beau:
Il étoit en bonne cuisine.
Celui-là, que la pauvreté
Rendoit frugal & d'une humeur austére,
Toutes les fois qu'il trouvoit son Confrére
Lui prêchoit la sobriété.
A quoi bon s'empifrer? & de quoi sert la graisse?
C'est un inutile fardeau.
On vous prendroit pour un pourceau:
N'êtes-vous point honteux de vous farcir sans cesse?
Sire Loup compte bien d'en faire son profit.
Vous lui semblez un morceau d'apétit.
Il vous attrapera: C'est un coup qu'il médite;
Et le galant vous croit déja dans sa marmite.
Trop d'embonpoint nuit au repos.
La peur du Loup ne trouble point ma vie.
Je ne lui cause aucune envie;
Et je me sçai bon gré de n'avoir que les os.

D'un ſemblable ſermon Barillaut n'avoit cure,
Continuant toujours ſon train;
Quand il arriva d'avanture
Que les Maîtres des Chiens changérent de deſtin.
Le pauvre s'enrichit : L'homme riche au contraire
Eſt à ſon tour dans la miſére.
La Fortune ſe plaît à de ſemblables jeux.
Brifaut, trouvant un meilleur ordinaire,
Ne fut plus, dit-on, ſi hargneux.
Tous les jours en feſtin, plus de philoſophie.
C'eſt un chagrin bouru que bien-tôt il oublie.
Il s'abandonne à ſon tempérament,
Pente que l'on ſuit aiſément.
Pour en achever la peinture,
Nôtre Caton devint un pourceau d'Epicure.
Voilà donc Brifaut gros & gras.
D'autres temps, d'autres mœurs, dit le commun Proverbe.
Cet Animal devint ſuperbe,
Et regarda de haut en bas
Le pauvre Barillaut, que le ſort de ſon Maître
Rendoit chétif à ne le plus connoître.
L'Infortuné lui dit : Tu n'es pas, entre nous,
Le prémier chien engraiſſé, qui s'oublie:

Mais ſi je me ſouviens de ta philoſophie,
C'eſt ton tour de craindre les loups.

LE LION, LE RENARD ET LE CHASSEUR.

FABLE III.

MOntre-moi ce prétendu Maître
Des Animaux, dit un jour le Lion
A l'Hôte des terriers: Je voudrois le connoître,
Et châtier ſa fole ambition :
Montre-le moi, ſi tu le vois paroître.
On ne le voit que trop, dit le Renard malin.
De telles gens le Monde eſt plein.
Les voilà tous deux en campagne.
Le Lion, au panchant d'une verte montagne,
Aperçoit un Berger, qui gardoit ſon troupeau.
Cet Animal, dit-il, eſt pour moi tout nouveau.
Seroit-ce bien celui que je cherche, Compére?
Non pas, repliqua le Renard,
Qui de ſon Compagnon eût voulu ſe défaire.
Quelque moment après ils virent par hazard
Un Chaſſeur bien armé, dont l'adreſſe fatale

Aux Citoïens des bois
Le faiſoit redouter comme un autre Céphale.
Nôtre Renard, pour cette fois,
Déploïa tout ſon artifice
Pour mettre aux priſes le Lion
Avec un pareil Champion.
Il ne me chaut, dit-il, lequel des deux périſſe.
C'eſt moins d'un ennemi. Tout n'en iroit que mieux,
Si tous deux ſuccomboient: J'en rendrois grace aux Dieux:
Je n'aurai jamais telle chance.
Celui que vous cherchez, Seigneur, s'ofre à vos yeux,
Cria-t-il au Lion. Alez en diligence
Vous venger de ſon inſolence.
Vous n'aurez pas beſoin, je croi, de mon ſecours.
Cela flétriroit vôtre gloire;
Et je ſerai d'icy témoin de la victoire,
Qui vous eſt hoc. A ce diſcours,
Le Lion s'avança, hériſſant ſa criniére:
Mais l'adreſſe fait tout, & rend l'Homme vainqueur
Des Lions & de leur fureur.
Celui-ci, décochant ſa fléche meurtriére,
Fit tomber l'Animal ſanglant ſur la pouſſiére.
Au même inſtant nôtre Chaſſeur

Le croit ſans vie, aproche de ſa proïe
Imprudemment & tranſporté de joïe :
Le Lion cependant fit un dernier effort,
Et ſur l'Homme vengea ſa mort.
Maître Renard, le bon apôtre,
Qui craignoit autant l'un que l'autre,
De tous deux à la fois ſe voïant délivré,
Fut content de ſon ſtratagème.

Plus d'un Renard politique & madré
En a ſouvent uſé de même.

MOMUS JUGE.

FABLE IV.

QUand l'Univers fut ſorti du cahos,
Jupiter & Minerve avec le Dieu des flots
A l'envi, de leurs dons embélirent la terre.
Ce fut à qui feroit l'ouvrage le plus beau.
Jupiter créa l'Homme & Neptune un Taureau,
Minerve une Maiſon. Le Maître du tonnerre
Dit à Momus de juger leur débat.
Un bouffon eſt peu propre à faire un Magiſtrat.
Ce petit Dieu cauſtique & fourré de malice,
Au lieu d'admirer l'artifice
De ces chef-d'œuvres prétieux,
Oſa bien s'en railler à la barbe des Dieux.
Momus ne fit jamais aucun panégirique.
S'il faut, dit-il, que je m'explique,
Vous avez tous les trois aſſez mal réüſſi.
Les cornes du Bœuf que voici,
Seigneur Neptune, avec vôtre licence,
Miſes plus bas que l'œil, ſeroient mieux de beaucoup.
Le Bœuf s'en ſerviroit avec plus de prudence,

Et ſeroit plus ſûr de ſon coup.
Pour faire l'Homme, mon cher Maître,
Dit-il à Jupiter, vous avez bien rêvé :
L'ouvrage n'en eſt pas pourtant plus achevé.
A ſa poitrine il manque une fenêtre,
Par où l'on verroit aiſément
Son véritable ſentiment.
Son cœur eſt ſi caché, qu'on ne le peut connoître.
Je viens à vous, Dame Pallas.
De vôtre bâtiment je ne fais pas grand cas.
C'eſt une œuvre fort imparfaite;
Et je voudrois deſſous une roulette,
Pour qu'on le tranſportât avec facilité.
Lorſque l'Homme iroit en voïage,
Il trouveroit toujours un lieu de ſûreté
Contre les périls & l'orage.

Momus blâmoit ainſi les ouvrages divins.
Jupiter, tous les Dieux éclatérent de rire.
Imitons-les : Rions de pareils Trivelins.
C'eſt ainſi que l'on doit répondre à leur ſatire.

LES DEUX OISONS.

FABLE V.

DEux Oiſons, qui faiſoient voïage,
S'entretenoient un ſoir au bord de l'eau.
As-tu vû, diſoit l'un, cet admirable oiſeau
Perché ſur la maiſon du Seigneur du vilage?
As-tu remarqué ſon plumage?
De l'Aurore au Couchant il n'eſt rien de ſi beau.
C'eſt un merveilleux aſſemblage
Des plus vives couleurs.
Nature en le formant, l'a comblé de faveurs.
Oui des oiſeaux c'eſt le Monarque:
Car ſur ſa tête il en porte la marque.
Je n'ai point vû, repliqua l'autre Oiſon,
Ce beau Phœnix dont tu fais la peinture:
Mais une eſpèce de Dindon,
Qui ne doit pas, je te le jure,
Etre content de ſa figure.
Sa tête eſt fort menuë, & vraiſemblablement
Il a très-peu de jugement.
Dieux, quelle étrange mélodie!
Il remplit l'air de cris affreux.

J'en ai l'oreille encor toute étourdie.
Ajoûtez à cela qu'il a des piez hideux.
C'étoit un Paon qu'ils dépeignoient tous deux.
De l'oiſeau de Junon l'un avoit vû les graces,
Et l'autre les defauts. Ainſi dans l'Univers
Les jugemens des hommes ſont divers.
Nous voïons les objets par diférentes faces.

LE PAPILLON ET LA FOURMI.

FABLE VI.

UN Papillon qui ne faiſoit qu'éclorre,
Fier de ſes brillantes couleurs,
Fier de fendre les airs, fier auſſi des faveurs
Qu'il déroboit dans les jardins de Flore,
Oſa mépriſer la Fourmi.
Celle-cy lui dit : Mon ami,
Tes hauteurs font pitié. Si l'on te voit des ailes,
Sur qui brillent l'azur & l'or,
Il n'en eſt point de plus nouvelles.
Ce matin tu rampois encor,
Inſecte obſcur & ſans figure,

Vil excrément de la nature.
Qui voudroit, à ce prix honteux,
Aquérir cet éclat qui te rend orgueilleux?

Ce Papillon, jadis chenille,
Reſſemble à bien des gens. Je ne les nomme pas:
Mais on ne ſçauroit faire un pas
Sans en voir. La Terre en fourmille.

LA NAPE'E,
LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.
FABLE VII.

UNe Nymphe étoit ocupée
A ramaſſer des fleurs ſur les gazons nouveaux:
Un Fleuve en fut épris. Venez, belle Napée,
Lui dit-il, régnez ſur mes Eaux.
Vos atraits tout divins méritent cet hommage.
Laiſſez-là vôtre ſource: Agréez que l'Amour
Vous ofre un plus brillant ſéjour.
Mille fleurs bordent mon rivage.
Mon ſable eſt d'or comme celui du Tage.
Je bois à pleine coupe un nectar pur & doux;

Et du Gange juſques à l'Ebre
Aucun Fleuve n'eſt plus célèbre.
Rien ne manque à mes vœux, que d'être aimé de vous.
Richeſſe, éclat, grandeur ſont une forte amorce.
Pour réſiſter à tant d'apas,
Peut-être que la Belle auroit manqué de force;
Quand un Ruiſſeau lui dit tout bas:
Nymphe, ne vous y fiez pas.
Rien n'eſt plus inconſtant que ces ſuperbes Fleuves.
Ecoutez celui-cy: vous en aurez des preuves.
Dans ſon lit il reçoit des Nymphes tous les jours.
Pour les ſurprendre il cherche maints détours.
A bien d'autres que vous ſes ondes ſont fatales.
Vous y trouverez cent Rivales.
Daignez plutôt favoriſer mes feux.
Je n'ai pas tant de renommée:
Mais je ſuis plus fidèle; & vous ſerez aimée:
Seule, vous recevrez mes vœux.
Mon onde eſt ſans détours: elle eſt douce, elle eſt pure,
Elle eſt l'image de mon cœur;
Et tariſſent mes eaux, ſi je deviens parjure!
Car je ſuis un Ruiſſeau d'honneur.

La jeune Nymphe alors parut un peu réveuſe;
Et du petit Ruiſſeau devenuë amoureuſe,
Elle n'écouta plus ſon ſuperbe Rival.

Elle eut raiſon. Pour vivre heureuſe,
Il n'eſt que d'aimer ſon égal.

LE BOEUF ET LE MOUCHERON.

FABLE VIII.

SUr la corne d'un Bœuf, qui paiſſoit dans les champs,
Un Moucheron, joüet des vents,
Ala s'aſſeoir, atôme imperceptible:
Sans microſcope il n'étoit pas viſible.
Cependant l'Avorton étoit dans l'embaras
Comment le Bœuf avoit pû faire un pas
Sous un fardeau ſi grand. Avoüez-le, beau Sire,
Lui diſoit-il, n'êtes-vous pas bien las
De me porter? Le Bœuf ſe prit à rire.
Je ne t'ai, dit-il, pas ſenti.
Ta vanité ſeule te fait connoître.

Si tu ne m'avois averti,
J'ignorerois encor ta préſence & ton être.

L'Homme n'eſt pas moins fanfaron.
Tel ſe croit d'un grand poids, qui n'eſt qu'un moucheron.

L'ASTROLOGUE.

FABLE IX.

En vaſtes déſirs l'Homme abonde.
Peu content du préſent, il veut voir l'avenir;
Et quiconque viendra nous en entretenir
Eſt bien ſûr de piper le monde.
Auſſi pour amuſer nôtre eſprit curieux,
Il eſt des impoſteurs, dont la vaine ſcience
Prétend nous dévoiler des ſecrets que les Dieux
Nous ont cachez avec prudence.

Un Aſtrologue, en plein Marché,
Prédiſoit les choſes futures.
Le peuple à l'écouter étoit fort ataché.
Chacun vouloit ſçavoir ſes avantures.

Enfans, vieillards conſultoient le Devin.
Ce n'étoit point gratis. Ce peuple étoit ſi bête,
Qu'il donnoit ſes écus à ce nouveau Prophète.
Cet Eſcroc faiſoit donc ſa main.
C'étoit ce qu'il avoit en tête.
Mais tandis qu'il étoit en train,
Un Valet imprudent lui dit tout haut: Mon Maître,
J'apprens que des Larrons ont pris la liberté
D'entrer chez nous par la fenêtre.
La place eſt nette. Ils ont tout emporté.
A ce diſcours, le Faiſeur d'horoſcope
Reſte interdit, tombe en ſincope.
Un rieur dit alors: Je ne comprens pas bien
Que qui ſçait nôtre ſort n'ait point prévû le ſien.

LE LION, L'ASNE ET LE RENARD.

FABLE X.

UN Lion aïant pris quelques bêtes ſauvages,
Aidé de l'Ane & du Renard,
Dit au Baudet d'en faire les partages.
Cet animal ſimple & ſans art
En fit trois parts avec tant de juſteſſe
Qu'on n'eût ſçû laquelle choiſir.
Scrupuleuſe délicateſſe,
Qui ne fit pas, dit-on, plaiſir
A Meſſire Lion, Prince fort colérique.
De ſon éxactitude il punit la Bourique.
C'eſt-à dire, il l'étrangla net.
Malheur à tout Sujet,
Qui reſſemble à cet Ane, & n'eſt pas politique.
Sire Lion, après ce châtiment,
Fit au Renard pareil commandement:
Mais le compére,
Courtiſan plus adroit, ſçut ſe tirer d'afaire.
Il laiſſa preſque tout à Meſſire Lion,

Se réſervant très-mince portion.
Qui t'a donné tant de prudence,
Dit le Monarque à l'Hôte des terriers?
Sire, dit-il, c'eſt l'ignorance
De ce Baudet plein d'inſolence,
Avec tant d'équité par vous mis en quartiers.

Prétendez-vous des Rois gagner la bienveillance?
Flatez-les, acordez-leur tout:
C'eſt le moïen d'être à leur goût.

LA CIGOGNE, LES MILANS ET LE PAISAN.

FABLE XI.

UN Manant tendoit des filets
A des Milans, qui mangeoient ſes poulets.
Il en prit deux; & d'avanture
Une Cigogne auſſi ſe trouva ſous les rets
Priſe avec eux. La bonne Créature
Avoit imprudemment ſuivi de tels Oiſeaux.
L'Homme y court, lève les rézeaux.
Le couple de Voleurs s'échape.

Les Milans ſont ſubtils : bien fin qui les atrape :
Mais la Cigogne eut moins d'agilité.
Le Manant la ſaiſit ; & contre elle irrité,
A lui couper le cou le voilà qui s'aprête.
L'Infortunée alors lui fit cette requête :
Aïez pour moi quelques égards.
A vôtre baſſe-cour je ne fais point la guerre.
Je ne mange aucun grain ; & je purge la terre
De reptiles & de lézards.
Je nourris auſſi mon vieux pére,
Qui ne peut plus ſortir, acablé par les ans.
Il va mourir de faim & de miſére.
Laiſſez-moi donc aler. Il n'a que moi d'enfans.
Le Ruſtre fut impitoïable.
Tu hantes, répond-il, des Oiſeaux malfaiſans.
Ils prennent mes poulets ; & je te croi coupable
Du même crime. Enfin pour ces Brigans
La pauvre Cigogne eſt punie.

Il faut éxaminer à qui l'on s'aſſocie ;
Et les bons fort ſouvent païent pour les méchans.

LE SERIN ET LE GEAI.

FABLE XII.

CHériſſons la docte critique.
Qu'elle ait ſur nos écrits un pouvoir deſpotique.
De ce flambeau maint Poëte éclairé
Eſt enfin parvenu juſqu'au ſommet ſacré,
Où d'ateindre il eſt dificile.
Mais ſi la critique eſt utile,
Du ſolide Cenſeur diſtinguons le Pédant.
Cet Animal chagrin, plein d'un orgueil extrême,
N'aprouve rien que ce qu'il fait lui-même.
Sur tout il imprime ſa dent.

UN Serin depuis peu venu de Canarie,
Et qui de ſes acords connoiſſoit peu le prix,
Conſultoit un oiſeau digne de ſon mépris.
C'étoit un Geai. Dites-moi, je vous prie,
Que penſez-vous de mes chanſons?
Dois-je eſpérer qu'on les écoute
Avec plaiſir? Le Geai lui dit: J'en doute;
Et vous auriez encor beſoin de mes leçons.

Les Oiſeaux de ces lieux, mais ſur-tout nôtre eſpèce,
Ont beaucoup de délicateſſe.
Vous avez de faux tons, un accent étranger,
Dont il faudroit vous corriger.
Ecoutez-moi : car je ſuis un modèle.
Ce vieux Racleur croïoit ſurpaſſer Philomèle.
Il donne au même inſtant un plat de ſon métier.

La vanité de ce Geai fait connoître
Que celui qui fait l'Ecolier
Eſt bien ſûr de trouver un Maître.

LE BELIER ET LE LOUP.

FABLE XIII.

LEs Animaux devoient tous comparoître
A la Cour du Lion.
Un Bélier fit cette réfléxion :
Je riſque tout, ſi je me fais connoître :
Car nôtre Monarque, dit-on,
Mange tous les jours un mouton.
Ses Courtiſans encor ſont gens que je redoute.
Habillons-nous en Loup. J'en trouve ici la peau

Par un heureux hazard. L'éxpédient eſt beau.
Cela fait, il ſe met en route.
Il rencontre un vrai Loup, en Mouton traveſti,
Déguiſement à la Cour ordinaire.
Du Monarque ce Loup redoutoit la colére.
Il chaſſoit ſur ſa Terre. On l'avoit averti
Qu'on pourroit bien lui faire un très-mauvais parti.
Sous un ſur-tout pareil, il étoit dificile
De ne s'y pas tromper. Le Bélier s'y méprit.
Courtiſan neuf & malhabile,
De croire que lui-ſeul avoit changé d'habit.
Ami, dit-il au Loup, quelle eſt ton imprudence!
Quoi tu vas te montrer ainſi devant le Roi!
Sçais-tu qu'il eſt friand de gens faits comme toi?
Je te fais une confidence:
Je ſuis Mouton auſſi. Mon ſurnom eſt Robin:
Mais pour me reconnoître il faut être bien fin.
Tu l'avoûras, je ſuis grand Maître en l'art de feindre.
Il eſt vrai, dit le Loup; & tu n'as rien à craindre
De Meſſire Lion: n'en prens point de ſouci.
Tu ne le verras point: car je te croque ici.

Si le déguiſement peut être ſalutaire,
Il faut encor ſçavoir ſe taire.

LE MIROIR.

FABLE XIV.

JAdis un Pére de famille
Avoit un jeune Fils auſſi beau que le jour.
Il avoit encor une Fille,
Vrai remède contre l'amour,
Quiproquo de Damè Nature.
Quelquefois au beau Sèxe elle fait cette injure.
C'eſt lui joüer un aſſez mauvais tour.
Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; & trouvant un Miroir
Sur la toilette de leur mére,
Le Narciſſe nouveau prit plaiſir à s'y voir.
Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
Il vanta ſes atraits, vanité dont ſa Sœur
Reſſentit un dépit extrème,
Croïant à chaque mot qu'il taxoit ſa laideur.
Elle n'entendoit pas là-deſſus raillerie.
Quoique fort jeune encor, l'amour propre & l'envie
S'en étoient emparez. Elle va promptement
Trouver ſon Pére à ſon apartement.

Mon

Mon petit Frére a la manie
De ſe mirer, dit-elle. Il ſe croit un ſoleil;
Et ſon orgueil eſt ſans pareil.
Défendez-lui, mon Pére, je vous prie,
D'aprocher du Miroir, & de s'y regarder.
Le Pére n'en fit rien, & loin de le gronder,
Embraſſe ſes enfans, tous les deux les careſſe,
Et leur partageant ſa tendreſſe,
Mes chers Enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux:
Vous, mon Fils, afin que l'image
De la beauté, dont Dieu prit ſoin de vous parer,
Vous donne horreur du vice & du libertinage,
Qui pourroient la deshonorer:
Et vous, ma Fille, afin qu'en cette glace
Apercevant vôtre diſgrace,
Et que vous n'avez pas ces atraits enchanteurs,
Dont brille ſouvent la jeuneſſe,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs.
Rien n'eſt ſi beau que la ſageſſe.

LE RENARD, LE LOUP ET L'ASNE.

FABLE XV.

LE Renard & le Loup, couple de bons amis,
Etoient tentez d'entrer dans un logis
Par un trou fait au mur. Les gens de cette ſorte
Frapent rarement à la porte.
Le Loup avoit deſſein de haper un Baudet.
Le Renard en vouloit à la Gent volatile :
Mais plus ils ruminoient ſur un pareil projet,
Plus ils trouvoient la choſe dificile.
Deux Dogues gardoient le dedans,
Bien armez d'ongles & de dents.
Il ne faiſoit pas bon leur échaufer la bile.
Sire Loup étoit volontiers
Au bout de ſon rolet : mais l'Hôte des terriers,
Beaucoup plus fin & plus habile,
Dit à ſon Compagnon : J'imagine un moïen.
Tenez-vous coi : laiſſez-moi faire.
Alors avec un doux maintien
Il aborde nôtre Ane, & lui dit : Mon Compére,
A me rendre ſervice on ne perd jamais rien :

Car je ſuis d'un bon caractére.
Vous pouvez m'obliger ; & ſi vous voulez braire
Pendant quelques momens, mais tout de vôtre mieux,
Je ſçais un champ délicieux,
Heriſſé de chardons : voilà vôtre ſalaire.
Nôtre pauvre Baudet, ſéduit par ce diſcours,
Et ſe connoiſſant mal en phiſionomie,
Se mit à faire un bruit à rendre les gens ſourds.
On étoit fait à cette mélodie.
Les Valets & les chiens étoient dans la maiſon :
On laiſſa braire le Griſon.
Pendant cela, Dieu ſçait la vie
Que fit Maître Renard. Il croqua maint chapon,
Mainte poule avec maint dindon.
Les pauvres Gens, en telle alarme,
Demandoient du ſecours, & crioient au Larron :
Mais on n'entendoit rien, à cauſe du vacarme
Que faiſoit Maître Aliboron,
Qui, ſans ſe douter de l'afaire,
Ainſi qu'un ſot, prêtoit ſon miniſtére.
L'Eſcroc en profita, fit un friand repas,
Puis décampa de toute ſa viteſſe.
A bien crier vous entendez fineſſe.
C'eſt un fort beau talent ; & j'en veux faire cas.

Oui, vôtre complaiſance
Mérite aſſurément une reconnoiſſance.
Suivez-moi : je vais à l'inſtant
Vous enſeigner ce que vous aimez tant.
Le crédule Baudet le ſuit ſans défiance :
Mais tandis qu'avec joie il penſe
A ſes chardons, l'autre Eſcroc l'étrangla.

Il faut être âne & par de-là,
Pour attendre d'un fourbe une autre récompenſe

LE LION ET LE CHIEN.

FABLE XVI.

ON ne voit rien de parfait ſous les cieux.
L'Homme mal à propos ſe targue de ſageſſe.
Ce n'eſt qu'une orgueilleuſe yvreſſe.
Le plus ſage de tous, c'eſt le moins vicieux.
Chacun pour ſes défauts a beſoin d'indulgence.
C'eſt un trop dangereux abus
De ne rien pardonner ; & l'équité compenſe
Les foibleſſes par les vertus.

UN Lion, grand chaſſeur, laiſſoit en ſon abſence
Dans ſa demeure un maître Chien :
De ſes proviſions c'étoit le gardien.
Le Roi des animaux lui tailloit ſa pitance.
Quoique Mouflar, de ſon tempérament,
Fût animal aſſez gourmand,
La crainte lui faiſoit garder la tempérance.
Il ſe bornoit à ſon lopin :
Mais un beau jour, voïant un marcaſſin,
Pâture tendre & délicate,
Nôtre Chien fut tenté. D'abord il flaire autour,
Puis il ſucombe enfin à l'apas qui le flate.
Il en mange un morceau. Le Lion, de retour,
S'en aperçoit, & ſe met en furie.
Maraud, s'écria-t-il, gardois-je ce gibier
Pour aſſouvir ton apétit groſſier?
Sire, répond le Chien, que vôtre Seigneurie
Me pardonne pour cette fois.
Oui, je ſuis un gourmand : j'en fais l'aveu ſincere.
Mon maudit apétit m'a rendu téméraire.
Je jure à l'avenir d'obſerver mieux vos loix.
Vous ſçavez que toujours Mouflar vous fut fidéle;
Et l'on ne me peut rien ſur ce point reprocher.
De vôtre antre les loups n'oſeroient aprocher,

Tant je fais bonne ſentinelle.
Un autre Maître eût fait atention
A tout cela : mais un maître Lion
Pardonne rarement. Sors, dit-il, ſans replique,
Ou crains que ſur ta peau ma grife ne s'aplique.
Le pauvre Chien, tremblant & demi mort,
S'enfuit ſans demander ſes gages.
Sire Lion ſans doute avoit grand tort.
Il le connut bien-tôt. Des animaux ſauvages,
Le voïant hors de ſa maiſon,
Vinrent piller toute ſa venaiſon.

Ne ſoïons pas ſi dificiles.
Si nous voulons vivre en ſociété,
Paſſons quelques défauts à ceux qui ſont utiles.
Ce précepte ne peut être trop répété.

LA PIE ET LE PINÇON.

FABLE XVII.

MArgot la pie étoit dans une cage,
A côté d'un jeune Pinçon.
Celui-cy tous les jours répétoit ſa chanſon :
On ſe plaiſoit à ſon ramage.
Margot de ſon maudit jargon
Etourdiſſoit les gens de la maiſon.
Dès le matin la Peronelle
Commençoit ſon ſabat, crioit : A déjeûner,
Et ne ceſſoit d'importuner.
Pour avoir la paix avec elle,
Il falloit la ſoûler. Nôtre Muſicien
Chantoit, & ne demandoit rien.
Chacun diſoit : Vraiment il chante bien :
Mais ce Chantre agréable
Dans ſon petit garde-manger
N'avoit ſouvent rien à gruger.
On oublioit l'Oiſillon miſérable.
Pas un ſeul grain de mil : ſi bien qu'un beau matin
Le Maître négligent le trouva mort de faim.

Sans ceſſe l'Importun demande, ſollicite :
On le trouve par-tout, & l'on n'entend que lui.
C'eſt ainſi qu'on obtient les faveurs aujourd'hui ;
Et l'on va rarement au devant du mérite.

LE ROSSIGNOL, LE CORBEAU ET LE HIBOU.

FABLE XVIII.

DAns le mois des Amours, pendant une nuit claire,
Diane, à l'envi de ſon Frére,
Parcourant l'Univers ſur ſon char argenté,
Faiſoit admirer ſa beauté.
Un doux calme régnoit dans toute la Nature.
On n'entendoit que le murmure
De l'onde & des zéphirs,
Qui, careſſant les fleurs que Phœbus fait éclorre,
Répandoient les parfums qu'ils enlevoient à Flore,
Embaumant l'air de leurs ſoupirs :
Quand tout à coup dans le bocage
D'un Roſſignol on entendit le chant.
De tout ce qui reſpire il obtint le ſufrage.

Ce ſilence profond le rendoit plus touchant:
Mais un Corbeau mélancolique,
Qui révoit près de là, caché dans un cyprès,
Grand ennemi de la muſique,
Gronda le Chantre des forêts.
Qui t'a rendu, dit-il, ſi téméraire
De troubler mon repos?
Tu chantes fort mal à propos.
Pren mieux ton temps: la nuit on doit ſe taire.
Le Chanſonnier eut le bec clos.
De ce ſiniſtre Oiſeau le couroux l'inquiète.
L'Aurore aloit ouvrir la barriére du jour.
Sans en atendre le retour,
Le Roſſignol déloge ſans trompette.
Il choiſit pour azile un valon écarté.
Là remis de ſa peur, il crut qu'en liberté
Il pouvoit y chanter: & déja l'Oeil du Monde,
Plus brillant que jamais ſortant du ſein de l'onde,
A tout ce qu'il voïoit inſpiroit la gaîté.
Sur l'aubépin fleuri nôtre petit Orphée
Recommence ſes airs. Il réveille un Hibou,
Niché tout auprès dans un trou.
Du triſte Oiſeau la bile eſt échaufée.
Il s'écria dans ſa mauvaiſe humeur:

Chantre maudit, importun fredonneur,
Va répéter ailleurs tes chanſonnettes,
Ou pour mieux dire, tes ſornettes.
Ennemi du ſommeil, penſes-tu dans ces lieux
Fixer malgré moi ta demeure?
Si le ſoleil ne me fermoit les yeux,
Je t'en chaſſerois tout à l'heure.

Vous raſſemblez en vain les talens les plus beaux:
Vous trouverez toujours des Hiboux, des Corbeaux.

LE CHEVAL ET LE COCHON.

FABLE XIX.

UN Cochon gras, dans la fange couché,
Vit paſſer un Cheval fier & de belle taille,
Superbement enharnaché,
Et qui partoit pour la bataille.
De quoi te ſert, lui cria Dom Pourceau,
D'être ſi bien fait & ſi beau,
Pour t'expoſer aux périls de la guerre?
Ami, j'ai pitié de ton ſort.

Croi-moi, tu ferois mieux de labourer la terre
Que d'aler là chercher la mort;
Et qui périt a toujours tort.
Vil animal, lui dit le Bucéphale,
Un auſſi lâche ſentiment
Eſt bien digne de toi, qui dans un bourbier ſale
Paſſes tes jours honteuſement.
Manger, dormir, & te veautrer en ſomme
Juſqu'au moment que l'on t'aſſomme,
Voilà ce que tu fais. Tu ne vis qu'à moitié;
Et c'eſt ton ſort qui fait pitié.
Pour moi, je partage avec l'Homme
Et ſes travaux, & ſes lauriers:
Car c'eſt par mon ſecours que les plus grands guerriers
Remportent ſouvent la victoire.
Adieu, l'on ne meurt point, quand on meurt avec gloire.

LA LUNETTE.

FABLE XX.

UN Aſtrologue en un ſixiéme étage
Etoit logé ſuivant l'uſage.
Un Rat gîtoit auprès, deux ſortes d'animaux
Souvent voiſins & même commenſaux.
Un matin celui-cy ſortant de ſa taniére,
Trouve dans la goutiére,
Où la nuit l'Aſtrologue aloit prendre le frais,
Une Lunette claire & belle.
Il en veut faire eſſai, choſe aſſez naturelle:
Un Rat eſt curieux comme un Homme, à peu près.
Il lorgne donc; & la prémiére image
Qui s'offrit à ſes yeux, ce fut celle d'un Chat.
Il le crut à deux pas. A l'inſtant nôtre Rat
Fuit dans un trou du voiſinage.
Y reſter étoit le plus ſûr:
Mais s'ennuïant bien-tôt dans ſon manoir obſcur,
Il met la tête à la fenêtre,
Et ne voïant aucun Matou paroître,
S'enhardit, fait cinq ou ſix pas,
Retrouve la Lunette; & tranſporté de joïe,

Oui, dit-il, le Ciel me l'envoïe :
C'eſt un préſent des Dieux. Je fais la nique aux Chats
Avec cette machine ; & je veux tout à l'heure
La tranſporter en ma demeure.
Mais par précaution il faut avoir le ſoin
De regarder encor, ſi nul Chat ne nous guête.
Alors imprudemment aïant pris la Lunette
Par l'autre bout, il voit, mais de fort loin,
Son ennemi. Le Rat ſe crut en aſſurance,
Et s'en moqua, bien loin d'en avoir peur.
Voïez-vous, diſoit-il, cette humble contenance?
Ah que je plains les Rats ſans connoiſſance,
Qui n'ont pas obſervé comme moi l'Impoſteur!
Le Matou cependant, plus proche qu'il ne penſe,
Lui prouva qu'il étoit lui-même ſans prudence,
Et de plus un mauvais railleur.

Souvent ce qui peut être utile,
S'il tombe entre les mains d'un homme malhabile,
Ne ſert qu'à hâter ſon malheur.

LIVRE TROISIE'ME.

L'ABEILLE ET LA FAUVETTE.

FABLE I.

LA République, à mon ſens, eſt ſemblable
A ces parterres, dont les fleurs
De diverſes couleurs
Forment un émail agréable.
Les uns ſont d'illuſtres Guerriers.
D'autres ſçavent chanter les Héros, la victoire.
D'Oby* dans le Barreau cueilloit d'autres lauriers:
Par des ſentiers divers chacun court à la gloire.
Ici l'humble Artiſan dans ſon obſcurité,
Mais pourtant néceſſaire, à ſon travail s'aplique.
C'eſt dans cette variété
De Sciences & d'Arts que toute République

* *Feu M. d'Oby, Avocat General au Grand Conſeil.*

Trouve ſon agrément & ſon utilité.

UNE Abeille du mont Hymette,
Rendant viſite aux fleurs, rencontre en ſon chemin
Sous des ombrages verds une jeune Fauvette,
Qui joïeuſe chantoit ſans ſoin du lendemain.
En paſſant nôtre Ménagére,
Sans ſe laiſſer toucher par des accens ſi doux,
Lui dit : Vraiment le Monde a bien afaire
De fainéantes comme vous.
Tous les jours de vos chants vous laſſez nos oreilles:
Beau talent, pour mourir de faim !
Atendez-vous à ce deſtin,
Trop ordinaire à vos pareilles.
Mais ſoïez déſormais plus ſage, croïez-moi,
Travaillez, & laiſſez un inutile emploi.
Eſt-ce donc pour toi que je chante,
Dit la Fauvette mécontente
De ſes pédanteſques leçons?
Je te connois trop ignorante.
Va, paſſe ton chemin : car je hais les ſermons.
Mon enjoûment vaut mieux que ta ſombre ſageſſe.
En vain tu veux le conteſter.
Mes chanſons en tous lieux répandent l'alégreſſe.

On acourt pour les écouter.
Mais de grace di-moi, ma mie,
Qu'eſt-ce que ton travail & ton œconomie,
Pour oſer tant nous les vanter ?
Une inquiétude ennemie
De ce délicieux repos,
Que tu blâmes mal à propos.
Pour moi je chante au lever de l'Aurore
Depuis pluſieurs Printemps, ſans aucun embaras;
Et cependant je vis encore.
La terre, quand j'ai faim, fournit à mes repas.
On ſçait que de tout temps cette mére féconde
Fait vivre ſans ſouci tous les oiſeaux du monde.
L'Abeille avoit replique encor à tout cela.
Quelqu'un vint mettre le hola.
Tout beau, dit-il, mes Demoiſelles.
C'eſt pouſſer trop loin vos querelles
Sçachez que vos talens ſont des préſens des cieux.
Mépriſer de tels biens, c'eſt outrager les Dieux.
Ne vous échaufez plus la bile.
Vivez en ſœurs. Vous plaiſez toutes deux,
L'une agréable & l'autre utile.

Aucun n'eſt digne de mépris,

S'il

S'il eſt utile, ou s'il eſt agréable.
Chacun dans ſa ſphére a ſon prix.
C'eſt ce que j'ai voulu prouver par cette Fable.

LES ECOLIERS ET LE PEDANT.

FABLE II.

DE jeunes Ecoliers, petit peuple friпon,
Eſpiégle, friand & glouton
Suivoient leur Précepteur. Ils aloient au Colége.
Un âne traverſa ce fourmillant Eſſain.
Il portoit au marché des figues, du raiſin.
C'eſt du peuple écolier l'antique privilége
De faire un ſemblable larcin.
La Fruitiére obſervoit leurs geſtes, mais en vain.
Argus lui-même, éclairé perſonnage,
Auroit à ces Marmots païé droit de péage.
L'apas étoit puiſſant. Figues ſont à leurs yeux
De tous les mets le plus délicieux.
Ils firent donc cent tours de paſſe-paſſe
A l'entour du baudet. Le Pédant s'aperçut
Qu'un d'eux en tenoit une. Alors Meſſer Pancrace

La lui prit, le tança, puis long-temps discourut,
Cita Grec & Latin, dont il conclut en somme,
Nouveau Stoïcien, que prendre figue ou pomme
Est un crime aussi grand que voler mille écus.
Oui, disoit-il, Enfans, soïez-en convaincus.
Du paradoxe que j'avance
Epictète est garant. Ce cas de conscience
Est ainsi résolu dans son divin Traité.
A ces mots, avec gravité
Il avale la figue aux yeux de l'assistance.

Tartufes, c'est pour vous que l'Apologue est fait.
Ce Pédant est vôtre portrait.
Vous censurez les défauts de vos fréres:
Mais ce n'est qu'en discours que vous êtes austéres.
De Pancrace pourtant vous diférez un peu:
Vous couvrez bien mieux vôtre jeu.

LES DEUX ETOURNEAUX.

FABLE III.

UN Etourneau voïoit dans une cage
Un autre Oiſeau de ſon plumage,
Inquiet, faiſant le Lutin,
Et cherchant ſans ceſſe un paſſage
Par le treillis. D'où provient ton chagrin,
Lui cria-t il? Tu me parois peu ſage.
Rien ne te manque ici. Proviſion de grain,
Et ſureté de plus, en faut-il davantage?
Dans cet aſile heureux tu te ris des vautours;
Et les hivers te ſont peu redoutables;
Lorſque nous autres pauvres diables
Courons cent périls tous les jours.
Auſſi la crainte & la diſette
Font que je ſuis un vrai ſquélette.
Il eſt aiſé de te rendre content,
Lui dit le Priſonnier. Nous pouvons dans l'inſtant
Troquer d'état. Tu n'as qu'à faire en ſorte
Avec ton bec d'ouvrir la porte.
L'autre y conſent; & ſans beaucoup d'efforts

Il ouvre le guichet qu'on fermoit par dehors.
Le Priſonnier s'enfuit. Nôtre Sot le remplace;
Et ſe mettant à déjeûner,
Il ne ſçauroit trop s'étonner
Pourquoi ſon Compagnon a déſerté la place.
Mais quand il raiſonnoit ainſi,
La cage étoit encore ouverte.
Quelcun vint la fermer. Bien-tôt le noir ſouci
Lui deſſilla les yeux; & confus de ſa perte
Il connut, mais trop tard, que ſans la liberté
Il n'eſt point de félicité.

LES ELE'PHANS ET LES FOURMIS.

FABLE IV.

DEs Eléphans dans les déſerts d'Afrique
S'aſſembloient en un lieu qu'habitoient des Fourmis.
Ces Beſtions leur dirent: Mes amis,
Prenez pitié de nôtre République.
Sans nuls égards vous nous foulez aux piez.
Laiſſez-nous du moins un aſile.
Nos Citoïens ſont morts ou bien eſtropiez.

A chaque pas vous en écraſez mille.
Nous ſommes trop petits, vous ne nous voïez pas:
Cependant nous ſommes vos fréres,
Animaux comme vous: mais vous n'y penſez guéres.
Il eſt tant d'autres lieux pour tenir vos Etats.
Meſſieurs les Eléphans, nonobſtant ces priéres,
Ne bougérent du lieu, repliquant en couroux:
Si vous êtes petits, nous n'en ſommes pas cauſe;
Et de tout à ſon gré la Nature diſpoſe.
Subiſſez vôtre ſort, Canaille, taiſez-vous.
Réponſe dure, mais commune.
Ainſi parlent les gens qu'enyvre la fortune.
Il eſt quelquefois dangereux
D'irriter les petits. Une pareille ofenſe
Fit naître à nos Fourmis un déſir de vengeance.
L'ocaſion s'ofrit après une heure ou deux.
Pluſieurs Rinocéros non loin de cette place
Ataquérent les Eléphans.
Nos Inſectes eurent l'audace
De ſe joindre aux prémiers. Ils ſe mettent aux champs.
De leur noir bataillon la campagne eſt couverte.
Des Eléphans ils ont juré la perte.
Ils les harcèlent en tous lieux,
Piquent la trompe ou l'oreille ou les yeux;

Tant que par le ſecours de nôtre Fourmilliére
Les Agreſſeurs enfin victorieux
Aux Eléphans hautains font mordre la pouſſiére.

Je le répète ici : Ne pouſſons point à bout,
Même les plus petits. La vengeance oſe tout.
A de certains égards nous devons nous aſtreindre ;
Et tous ennemis ſont à craindre.

LE CHIEN ET L'ARAIGNE'E.

FABLE V.

UN Chien, voïant un jour filer Dame Araignée
Sous l'eſcalier dans un réduit obſcur,
Tu fais bien de vivre éloignée
Des yeux des gens, dit-il. C'eſt pour toi le plus ſûr.
Gare encor qu'Alizon en faiſant ſa tournée
N'interrompe l'ouvrage. On ſçait que le matin
C'eſt ſa premiére afaire ; & c'eſt un vrai Lutin.
Quelle eſt ta triſte deſtinée !
On te pourſuit par-tout. L'Homme te hait à mort.
S'il arrive que la ſervante

A rompre tes filets ſoit un peu négligente,
Madame à ſon lever la grondera bien fort.
Tu me parois avoir le cœur trop pitoïable,
Dit l'Araignée, Ami, plains toi-même ton ſort.
Il eſt encor plus miſérable.
Combien t'en coute-t-il pour te rendre agréable!
Il faut flater le Maître & toute la Maiſon
Juſques à Madame Alizon.
Ramper toujours ſous l'Homme, & ſuivre ſon caprice,
Selon moi c'eſt un dur ſuplice.
J'aimerois mieux dans un beſoin
Aler filer dans le grenier au foin.
Mais, di-moi, quel eſt ton ſalaire?
Je le ſçais entre nous,
Et j'en ſuis témoin oculaire.
Au Fantaſque ſouvent lorſque tu penſes plaire,
Tu parois importun. Il ſe met en couroux.
Joüet de ſon caprice & de ſon inconſtance,
Eſclave ſous le nom d'ami,
Tu te vantes en vain d'avoir ſa bienveillance.
Pour ne point ſur cela m'expliquer à demi,
Je préfére ſa haine. Elle eſt moins redoutable
Qu'une fauſſe amitié dont le joug vous acable.

LA FEMME ET LA MORT.

FABLE VI.

UN Mari ſeptuagénaire
Étoit prêt à païer le tribut ordinaire
Que doivent à Pluton les Bergers & les Rois,
Et qu'aucun n'a païé deux fois.
Sa jeune Femme étoit dans la triſteſſe.
Elle perdoit l'élite des époux.
Quoique vieux, il n'étoit avare ni jaloux.
C'étoit l'unique en ſon eſpèce.
Ce penſer affligeoit ſi fort
Son Epouſe tendre & fidéle
Qu'enfin elle pria la Mort
De la prendre. Sa faux ſeroit bien moins cruelle
De moiſſonner ſes jours que ceux de ſon mari.
Pourroit-elle ſurvivre à cet Epoux chéri?
O Mort! prenez-moi donc, crioit nôtre Artemiſe.
La Mort au même inſtant ſe préſente à ſes yeux,
Et dit: Qui m'appelle en ces lieux?
Ce n'eſt pas moi, dit l'Epouſe ſurpriſe.

Sans doute vous cherchez un Vieillard caterreux,
Qui languit dans ce lit depuis un an ou deux.

Une femme au ſiècle héroïque
Aima tant ſon époux qu'elle mourut pour lui :
Mais l'époux étoit jeune ; & l'exemple eſt antique.
Ce n'eſt plus la mode aujourd'hui.

LA TORTUE, LE SCORPION ET LE CANARD.

FABLE VII.

IL n'eſt rien de plus agréable
Que d'avoir un ami, quand il eſt véritable.
Senſible à nos malheurs ainſi qu'à nos plaiſirs,
Il prévient nos beſoins. C'eſt un autre nous-même.
L'intérêt de celui qu'il aime
Eſt la règle de ſes déſirs.
Généreux, diſcret & ſincére,
Rempli d'égards, de candeur, d'équité :
Voilà quel eſt ſon caractére.
Le définir eſt choſe aiſée à faire.
Où le trouver ? c'eſt la dificulté.

Un tel ami ne ſe rencontre guére.
Cependant tous les jours combien de gens ſans mœurs
Uſurpent ce beau nom! Mais en cela ſemblables
Aux ſerpens cachez ſous les fleurs.
Ils n'en ſont que plus redoutables.
Ces perfides ſont toujours prêts,
Quand l'ocaſion s'ofre, à vous lancer leurs traits.

XCV.

Dame Tortuë eut jadis l'imprudence
De faire une étroite union
Avec un inconnu. C'étoit un Scorpion,
Très-dangereuſe connoiſſance.
Enſemble du matin au ſoir,
Si l'un d'eux s'abſentoit, l'autre en étoit malade.
Amis comme Oreſte & Pylade,
Ilsne pouvoient plus vivre un moment ſans ſe voir.
Aïant entrepris un voïage,
Ils rencontrérent un ruiſſeau,
Qui s'opoſoit à leur paſſage.
Le malin Scorpion ſur le bord de cette eau
Paroiſſoit interdit. Las! je ne puis vous ſuivre.
Un obſtacle fatal me retient en ce lieu.
Je ne ſçai point nager. Il faut vous dire adieu.

A ma douleur je ne pourrai ſurvivre.
Je ne vous abandonne pas,
Repart la crédule Tortuë,
Que la feinte douleur du Traître avoit émuë.
Je peux vous tirer d'embaras.
Mettez-vous ſur mon dos. Vous traverſerez l'onde:
Car je nage le mieux du monde.
C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Le voilà ſur le dos
De la Tortuë, au beau milieu des flots.
Mais tandis qu'à nager elle étoit ocupée,
D'un murmure importun ſon oreille eſt frapée;
Et le Galant n'étoit pas en repos.
Que faites-vous là-haut, mon Frére,
Lui cria ſa Compagne? Il ne répondit rien:
Mais un Canard aperçut le Vaurien,
Et découvrit tout le miſtére.
Vous portez, dit-il, ma Commére,
Un fort dangereux Pèlerin.
Ce perfide animal de ſon dard aſſaſſin
Tâche de percer vôtre écaille.
Tout de ſon mieux le Compére y travaille.
Vous alez périr par ſes coups.
Malheureux! s'écria la Tortuë en couroux,
C'eſt donc ainſi que l'on me remercie

Des égards que j'avois pour toi ?
Ami déloïal & ſans foi !
Reçoi le châtiment de tant de perfidie.
Va porter ton poiſon là-bas.
Que ne puis-je avec toi noïer tous les ingrats !

LE CYGNE, LE PINÇON ET LE HE'RON.

FABLE VIII.

OUi l'on doit être las d'entendre
Des airs chantez jadis aux rives du Méandre.
Quoi depuis trois mille ans toujours même chanſon,
Diſoit un Cygne ! il faut changer de ton.
La nouveauté ſeule réveille.
Ce n'eſt qu'en inventant de ſurprenans acords
Que je peux enchanter l'oreille
Des oiſeaux de ces bords.
Alors il fredonna force chanſons nouvelles :
Mais qui n'en étoient pas plus belles.
Quel eſt donc cet Oiſeau, dit un jeune Pinçon ?
Je n'en oüis jamais un tel ſur ce rivage.
Eſt-ce un Canard ? Eſt-ce un Oiſon ?

Vous perdez le reſpect, repartit un Héron.
Sçachez que c'eſt un Cygne. Il en a le plumage.
Je l'ai vû barboter dans les eaux d'Hélicon.
Je me rens à ce témoignage,
Dit le Pinçon ſurpris. A ſon ton nazillard
Je le croïois Oiſon ou bien Canard.

Le bon ſens ne s'acorde guéres
Avec tous les rafinemens.
Le naturel ſufit. Il tient lieu d'ornemens;
Et pour plaire parlons comme ont parlé nos Péres.

L'ARAIGNE'E ET LES FRESLONS.

FABLE IX.

JE ſuis ſurpriſe que ma Mére
Se paſſe à ſi mince ordinaire.
Tendre ſes rets aux Moucherons!
Pauvre gibier! Sans ceſſe elle travaille
Pour atraper quoi? Rien qui vaille.
Je ſuis moins ſobre qu'elle, & j'ai vû des Frêlons,
Qui ſont d'une aſſez belle taille:

Où je ſçai mal filer, ou j'en ferai ripaille.
J'entens d'ici bourdonner leur eſſain.
Exécutons nôtre deſſein.
C'eſt ainſi que parloit une jeune Araignée,
Et s'étant de ſa Mére en ſecret éloignée,
Elle travailla tant qu'avant le point du jour
Voilà ſa beſogne parfaite,
Et l'arbre, qui ſervoit aux Frêlons de retraite,
Couvert de panneaux tout au tour.
Mais les Frélons peu s'en embaraſſérent.
Quand l'Aurore eut chaſſé la Nuit,
A l'inſtant de leur trou ſortant avec grand bruit,
Sans beaucoup d'effort ils paſſérent
Au travers des foibles rézeaux.
Nôtre Aragne préſomptueuſe,
Voïant ſa toile & ſes rets en lambeaux,
S'enfuit en hâte & bien honteuſe.
Elle fut alors trop heureuſe
De s'en retourner au logis
Vivre des Moucherons que ſa Mére avoit pris.

La jeuneſſe pour l'ordinaire
Préſomptueuſe & téméraire
Ne conſulte perſonne, encor moins la raiſon.

Avec de beaux projets tel ſort de ſa maiſon
Qui le plus ſouvent ſe mécompte ;
Et qu'on y voit rentrer avec ſa courte honte.

LE LARRON ET L'AVARE.

FABLE X.

UN jeune Enfant dont Siſyphe fut pére,
Et de qui la malice étoit héréditaire,
Au bord d'un puits ſe lamentoit un jour.
Certain Paſſant, ſans ſe douter du tour,
Atiré par ſa voix traitreſſe,
Lui dit : Mon Fils, pourquoi cette triſteſſe?
Et quel ſujet vous fait verſer des pleurs?
Hélas! répondit-il, le plus grand des malheurs
M'eſt arrivé. J'en ſuis inconſolable.
J'avois un vaſe d'or, ouvrage le plus beau
Qui fut jamais, il eſt tombé dans l'eau.
Au nom de ce métal, le Paſſant charitable
Dépoüille ſes habits, deſcend pour le chercher
Au fond du puits. Cet Homme étoit avare.
Telles gens pour un ſou deſcendroient au Ténare.
Il avoit bien deſſein de l'empocher :

Mais ſon eſpérance fut vaine.
Il perdit ſon temps & ſa peine,
Contraint de remonter ſans avoir rien trouvé.
Voicy bien pis encor. Nôtre Avare, arrivé
Au haut du puits, trouve la place nette.
Le jeune Eſcroc a plié la toilette.

Combien de gens ſont dans le même cas
Artiſans de leur infortune!
Ils perdent ce qu'ils ont, cherchant ce qu'ils n'ont pas:
Faute qui n'eſt que trop commune.

LE COCHON, LES ETOURNEAUX ET LE RENARD.

FABLE XI.

UN Porc, foüillant une vieille maſure,
Déterroit quelques vermiſſeaux.
Il ſurvint à l'inſtant grand nombre d'Etourneaux.
Ces vers les atiroient. C'étoit-là leur pâture.
De ces Oiſeaux le Cochon entouré

Crut

Crut qu'il en étoit révéré ;
Et dans une ſi folle yvreſſe
Il auroit volontiers oublié ſon eſpèce.
Cette vapeur ſouvent eſt montée au cerveau
A bien d'autres que mon Pourceau.
Un Renard vit l'erreur, & lui dit : Je t'admire.
Tu crois donc que de toi ces Oiſeaux font grand cas ?
J'ai pitié d'un pareil délire.
Mon Ami, s'ils ſuivent tes pas,
Tu leur aprêtes leur repas ;
Et s'ils ne trouvoient plus en ce lieu de quoi frire,
Tu les verrois tous s'envoler.

L'avertiſſement étoit ſage.
Je n'en dirai pas davantage.
On voit aſſez de qui je veux parler.

LES PERROQUETS.

FABLE XII.

A MONSIEUR DU RUISSEAU, Avocat au Parlement.

CHer Du Ruiſſeau, qui fais un bon uſage
Des doctes leçons de maint Sage,
Qui ſçais unir par un acord charmant
A l'étude des Loix un aimable enjoûment,
Et qui de nôtre Poëſie
Connois ſi bien les graces, l'harmonie,
Dérobe quelque inſtant à Thémis, Li ces vers.
J'y peins des eſprits de travers,
Antipodes du tien, & de qui la ſcience
N'eſt qu'un mauvais butin, pire que l'ignorance.
A les railler voi ſi j'ai réüſſi.
C'eſt ce j'entreprens ici.

Au Cap Verd, une Perrique
Sçut de quelques Voïageurs
Qu'en France Perroquets devenoient Orateurs.
Sur ce récit Cathos quite l'Afrique,

Curieuſe d'aprendre auſſi la Rhétorique.
Sur ces bords arrivée, à ces nouveaux Docteurs
Elle va rendre ſes homages :
Mais nos Sçavans, orgueilleux babillards,
Se croïant de grands Perſonnages,
Laiſſoient tomber ſur elle à peine leurs regards.
Aïant ouvert le bec devant leur Compagnie,
Quel jargon ! quelle barbarie !
Dirent-ils d'un ton prétieux.
De quel climat venez-vous, je vous prie ?
En eſt-il un ſi groſſier ſous les cieux ?
Tout beau, Meſſieurs, repliqua-t-elle.
C'eſt vôtre Langue naturelle
Que vous mépriſez tant. Vos Péres, vos Ayeux
Parloient ainſi. Quelle eſt vôtre arrogance !
Je préſumois que la ſcience
Rendoit civils les Perroquets.
J'ai mal tiré ma conſéquence :
Mais puiſque du ſçavoir le fruit eſt ſi mauvais,
Je m'en tiens à mon ignorance,
Et repaſſe en Afrique en toute diligence.

Le ſçavoir ſe corrompt dans un cerveau malfait,
Tel que celui d'un Perroquet.

L'ASNE, LE CERF ET LA TAUPE.

FABLE XIII.

DAns le criſtal d'un clair ruiſſeau
Un Ane voïant ſa figure,
Il ſe plaignoit que la Nature
Ne l'eût pas fait cornu comme un Taureau.
Il en étoit inconſolable.
Suivant ſon jugement,
Cornes étoient un ornement
Qui l'auroient rendu vénérable.
Quoi donc ſi l'on n'a pas deux cornes ſur le front,
Faut-il que l'on ſe deſeſpére,
Lui dit un Cerf? Maints Animaux en ont
Qui ſouhaiteroient s'en défaire.
Manquer de queuë eſt bien une autre afaire.
C'eſt-là le plus grand des malheurs;
Et je n'y puis ſonger ſans répandre des pleurs.
Baudets en ſont pourvus. Juſqu'aux Rats en ont une.
Sans queuë un Animal ne peut être acompli.
Admirez donc mon infortune
Que je ſois ſeul mis en oubli.

Je n'oſe me tourner tant je ſuis ridicule.
Oui le ſort m'en vouloit de me priver d'un bien
Sans qui les autres ne ſont rien,
Mais utile ſur-tout pendant la canicule,
Pour écarter d'importuns Moucherons.
Certaine Taupe aux environs
Ecoutoit, & cria ſortant de ſa cellule :
Que ſeroit-ce donc, Compagnons,
Si comme moi vous aliez à tâtons ?
Pouvez-vous me voïant vous plaindre ſans ſcrupule ?

Ces Animaux chagrins avec l'Homme ont raport.
Il eſt preſque toujours mécontent de ſon ſort.

LE CERF, LE CHEVREUIL, LE SANGLIER ET LA PIE.

FABLE XIV.

LE Cerf & le Chevreuil, bons amis & confréres,
Parloient un jour de leurs afaires
Devant un Sanglier qu'ils ne connoiſſoient pas.
Il gardoit un grave ſilence :

On ne ſçait quelquefois trop juger en ce cas,
Si c'eſt bêtiſe ou bien prudence.
Demandant tour à tour l'avis du Compagnon,
Le Porc répondoit toujours hon,
Et par un branlement de tête
Paroiſſoit aprouver, & n'être pas ſi bête.
Que d'Ignorans en cas pareil
Font encor pis, & donnent leur conſeil!
Tout Homme interrogé ſent trop de répugnance
A convenir de ſon inſufiſance.
Le Porc donc aſſez à propos
Ménageoit à la fois ſon ſilence & ſes mots;
Quand Mademoiſelle la Pie
Survint, & voulut être auſſi de la partie.
Sans qu'on l'interrogeât, cet Oiſeau babillard
Se mit à jaſer au hazard.
Ce gros Cochon, dit-elle, me fait rire.
Qui ne croiroit, voïant ſa gravité,
Son hochement de tête & ſon hon afecté,
Qu'il en a beaucoup plus à dire?
Meſſieurs, détrompez-vous: il ne ſçait que cela.
Margot auroit pouſſé bien plus loin la ſatire:
Mais le Cerf lui cria: Hola.
Ce Sanglier a du moins l'avantage

Qu'un ſilence prudent l'a fait paſſer pour ſage :
Mais ton babil dès le prémier moment
Nous a prouvé ton peu de jugement.

LE BOEUF ET LE COCHON.

FABLE XV.

LE Bœuf voïoit déjeûner un Cochon,
A qui l'on faiſoit bonne chére.
Il avoit dans ſon auge & de l'orge & du ſon.
Nôtre Bœuf indigné s'en mit preſque en colére.
Il ruminoit en vain dans ſon cerveau
Pourquoi l'on régaloit ſi bien ce vieux Pourceau.
Il n'eſt point, lui dit-il, de Caën juſques à Rome
D'Animal plus heureux. Tu vis ſans embaras.
Tu ne fais rien, ainſi qu'un Gentilhomme.
Il eſt pour toi tous les jours Mardi-Gras.
Moi pendant la journée entiére
Je travaille ; & la nuit à peine a-t-on le ſoin
De me jetter une botte de foin.
Je ſuis réduit ſouvent à ronger ma litiére.
Le Maître de céans n'eſt pas fort entendu

De te donner ſon orge ; & c'eſt du grain perdu.
Un Cochon ſur la terre eſt un poids inutile.
Mon Maître, dit le Porc, n'eſt pas ſi malhabile.
S'il me donne ſon grain, n'en ſois point envieux :
Car ce n'eſt point pour mes beaux yeux ;
Et je ſçais me rendre juſtice.
Je ne lui ſers de rien, j'en demeure d'acord :
Mais je lui ſervirai ſans doute après ma mort.
C'étoit en bien juger. Ce Porc n'étoit novice.
Il ſçavoit que du Genre humain
L'intérêt eſt toujours la fin.

LA CANNE,
L'OISON FT LE CORMORANT.

FABLE XVI.

DAns ces climats où l'Orne* épand ſes eaux,
Tout, juſqu'aux ſimples animaux,
Eſt agité de l'eſprit de chicane.
Si l'un dit oui, l'autre à coup ſur dit non.
Débats ſans fin. L'inſtinct les y condamne.
C'eſt l'amuſement du Canton.

* *Riviere qui paſſe à Caën.*

On raconte donc qu'une Canne
Conteſtoit en ces lieux avec certain Oiſon
A qui mangeroit un Poiſſon.
Ils venoient de trouver un Brochet ſur la rive.
Tous deux ſe houſpilloient de la bonne façon;
Quand Maître Cormorant arrive.
Il regarda le ſujet du diſcord
Avec un œil de convoitiſe;
Et le malin Oiſeau leur dit: Vous avez tort
De vous plumer ainſi. Je vous mettrai d'accord,
Ou vous ne voudrez pas. Nos Gens font la ſotiſe
D'accepter Maître Cormorant
Pour Juge de leur diférent.
Amis, dit le Glouton, la forme nous oblige
De ſequeſtrer d'abord la cauſe du litige:
Car ce Brochet contentieux,
Comme je voi, par ſa préſence
De vos débats aigrit la violence.
Je ne ſçaurois donc faire mieux
Que de l'ôter promptement de vos yeux.
Je ſçais un réſervoir commode,
Et fait exprès pour ce ſujet
Mettons-l'y. Ce diſant il gobe le Brochet.
Pour vuider les procès telle étoit ſa méthode;

Et cet expédient lui tenoit lieu de Code.
A préſent, leur dit-il, que vous ne voïez plus
Ce qui vous échaufoit la bile,
Expliquez vos raiſons. La choſe eſt inutile,
Répondent nos Plaideurs camus.
Vous avez terminé l'afaire.
Il ne reſte rien à gruger.
Tout eſt dans vôtre ſac; & comme on peut juger,
Ce que vous empochez, vous ne le rendez guére.

JUPITER ET LE LIMAÇON

FABLE XVII.

QUand Jupiter, Maître de l'Univers,
Eut tiré du néant les Animaux divers,
Mes Enfans, dit-il, je vous aime
Tous d'un amour égal. Chacun peut demander
Ce qu'il voudra: je jure à l'heure même
Par le Stix de vous l'acorder.
Le Lièvre ſentant ſa foibleſſe,
Et craignant pour ſa peau, demanda la viteſſe.
Le Loir voulut dormir ſix mois,

Dom Pourceau s'empifrer,& manger plus que trois.
Enfin chacun préſenta ſa requête,
Sans excepter le Limaçon.
Celui-cy ſouhaita de porter ſa maiſon.
Les autres Animaux crurent qu'il étoit bête
De ſe charger d'un tel fardeau.
J'en conviens, leur dit-il, la charge eſt incommode,
Et n'eſt point du tout à la mode :
Mais ſi le ſouhait eſt nouveau,
Ne vous en raillez point. Il pourra m'être utile ;
Et vous n'êtes pas les plus fins.
Je prévoi qu'il fait bon m'aſſurer un aſile ;
Si par malheur j'ai de méchans voiſins.

LE LOUP ET L'ANON.

FABLE XVIII.

DAns une grande maladie
Qu'eut un Baudet, le bruit courut dans le Hameau
Que la Parque de ſon ciſeau
Aloit couper le fil de ſa mourante vie.
Quoiqu'il ne lui reſtât que les os & la peau,
Sire Loup s'atendoit d'en faire une curée.

Il n'eſt point pour un Loup de gibier de rebut.
A ce bruit donc il acourut
En diligence & la gorge altérée.
Arrivé qu'il fut en ce lieu,
Il dit d'un ton piteux : Ouvrez, je vous ſuplie.
Une étroite amitié me lie
Avec Martin. Je viens lui dire adieu.
Il penſoit que l'on dût d'abord ouvrir la porte :
Mais d'avanture un jeune Anon,
Regardant par la fente, aperçut le Glouton.
Ne puis-je donc ſçavoir comment Martin ſe porte,
Inſiſta nôtre Loup que dominoit la faim ?
Mieux que tu ne voudrois, Compére,
Lui repliqua l'Anon prudent & fin.

Réponſe juſte, & que l'on pourroit faire
A certains heritiers, remplis d'avidité,
Qui s'informent de la ſanté
D'un oncle qu'ils voudroient avoir mis dans la biére.

L'ECOLE DES OISEAUX.

FABLE XIX.

L'Habitant d'un hermitage
Entreprit, dit-on, un jour
De réformer le ramage
Des Chantres de ſon ſéjour.
Quoi, diſoit-il, la Linote,
Le Pinçon & le Tarin
Ont toujours la même note,
Toujours le même refrein!
L'ennuïeuſe pſalmodie!
Ne pourrai-je pas enfin
Varier leur mélodie?
J'en ai, ſi j'augure bien,
Un infaillible moïen.
J'ai divers Oiſeaux en cage,
Chantant l'Hiver & l'Eté
Airs, dont on eſt enchanté:
Sans diférer davantage,
Mettons-les en liberté.
Diſperſez dans le bocage,
Ils inſtruiront leurs égaux;

Et leurs petits camarades
Aprendront d'eux des Balades
Et des Triolets nouveaux.
Argumentant de la ſorte,
A ſes Priſonniers ailez
L'Oiſeleur ouvre la porte :
Les voilà tous envolez.
Mais, à ce que dit l'Hiſtoire,
Ils perdirent la mémoire
De leurs mélodieux ſons ;
Et ces Maîtres de muſique,
Loin de faire des Leçons
Aux ignorans Oiſillons,
De cette Troupe ruſtique
Répétérent les chanſons.

Concluons que la ſcience
S'aquiert dificilement ;
Et qu'on retourne aiſément
A ſa prémiére ignorance.

L'ETOURNEAU, LE CORMORANT ET LE MERLE.

FABLE XX.

CErtain oiſeau chétif (c'étoit un Etourneau)
Pendant l'Hiver ſur-tout avoit mince ordinaire.
Il trouve un petit vermiſſeau.
Le Malheureux ne croïoit pas mal faire
D'en ſoulager ſa faim : mais un vieux Cormorant
Eſtima qu'il faiſoit encor trop bonne chére,
Et tanſa fort le pauvre haire,
Lui reprocha qu'il étoit un gourmand.
Un Merle oüit le compliment,
Et dit au Cormorant : Beau Sire,
Lorſque vôtre ventre eſt bien plein,
Vous ne préſumez pas que l'on puiſſe avoir faim.
Il vous ſied bien de nous preſcrire
Des Loix ſur la ſobriété,
Vous qui venez de mettre en vôtre gibeciére
Deux poiſſons, les plus beaux de toute la riviére.
C'eſt ſe railler en vérité.
Aprenez que la bienſéance
Veut qu'on ait moins dîné pour prêcher l'abſtinence.

L'OISEAU SOLITAIRE.

FABLE XXI.

CErtain Oiſeau, las d'être ſolitaire,
Voulut vivre en ſociété.
Il ſe formoit d'avance une félicité
De cet état. Ainſi pour l'ordinaire
De tout projet nouveau chacun eſt enchanté.
Pour ſatisfaire ſon envie
Nôtre Oiſeau quite les déſerts,
Où retiré ſous des ombrages verds
Il paſſoit doucement ſa vie.
Il ſe trouva d'abord au milieu des Corbeaux,
En fort mauvaiſe compagnie.
Tous les jours ces cruels Oiſeaux
Se déchiroient : c'étoit-là leur manie.
Une chenille, un limaçon
Etoient un ſujet de querelle :
Et l'humeur noire & l'apétit glouton
Entretenoient chez eux une guerre éternelle :
Même pour l'Etranger aïant peu de reſpect,
Ces Brutaux lui donnoient ſouvent des coups de bec.
Il les laiſſe à la fin ; & le deſtin le guide

Dans

Dans un canton peuplé d'Oiſeaux plus généreux.
Des Aigles l'habitoient, au cœur noble, intrépide.
Il crut qu'il feroit bien de reſter avec eux:
Mais il connoiſſoit mal encor la gent Aiglonne,
Gent fort hautaine, & n'eſtimant perſonne.
Il faloit eſſuïer de ſuperbes mépris.
L'ambition d'ailleurs & l'orgueil fanatique
Troubloient ſouvent leur République.
Du rang, de la valeur tous diſputoient le prix:
Toujours la guerre déclarée.
Nôtre Oiſeau fatigué cherche une autre contrée,
Dont le Peuple eût moins de férocité.
Il voit dans un valon, ſous un charmant ombrage,
Divers Oiſeaux dont le ramage
Inſpiroit la douceur avec la volupté.
Voilà, dit nôtre Oiſeau, voilà l'heureuſe plage
Que je cherche depuis long temps.
Je veux ſur ce charmant rivage
Paſſer mes jours. Meſſieurs les Habitans
Me ſemblent fort honnêtes gens.
On vit ici ſans doute & joïeux & tranquile:
Mais il en fut bien-tôt déſabuſé.
Ces Oiſeaux étoient vifs. Rien n'étoit plus aiſé
Que de leur échaufer la bile.

Jaloux de leurs chanſons, qui les rendoient rivaux,
Ils s'entre-déchiroient ainſi que des Corbeaux.
Quoi par-tout la guerre alumée,
Dit l'Etranger! Ici la vanité
Diviſe les Oiſeaux, là c'eſt l'avidité !
Revoïons cette Terre aimée,
Où loin de tout commerce au milieu des forêts
Je puis paſſer mes jours ſans nulle inquiétude.
Non juſqu'ici la ſolitude
N'eut jamais pour moi tant d'atraits.

Chercher la paix ailleurs que dans ſoi-même
Eſt une erreur extrême :
C'eſt reſſembler à nôtre Oiſeau.
On ne la trouve point à la Cour, au Barreau,
A la campagne ou dans la ville.
Calmons les vains déſirs, tyrans de nôtre cœur :
De là dépend nôtre bonheur.
Qui le cherche dans ſoi le trouve, & vit tranquile.

LIVRE QUATRIE'ME.

LES TROUPEAUX ET LA PRAIRIE.

FABLE I.

A MONSIEUR DANCHET, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

QUE ne peut l'intérêt! C'eſt le tyran du Monde.
Lorſque l'Homme s'y livre, il oſe tout tenter.
Ni les rochers, ni la fureur de l'onde,
Ni ſes monſtres afreux ne peuvent l'arrêter.
Il fait plus: Il pénètre au centre de la Terre;
Et pour en ravir les tréſors
Ne ſembleroit-il pas qu'à l'Empire des Morts
L'audacieux ait déclaré la guerre?
L'inſatiable avidité
Fait taire dans ſon cœur l'honneur & l'équité.

Cher Favori des Filles de Mémoire,
Dont les lauriers éterniſent la gloire,
Qui n'as jamais encenſé les autels
Du vil Plutus, idole des Mortels,
DANCHET, de qui l'ame tranquile,
Préférant l'honnête à l'utile,
Coule dans le ſacré Valon,
Près de Sophocle & de Virgile,
Des jours heureux ſous les loix d'Apollon,
Daigne jetter les yeux ſur ce tableau fidèle,
Dont plus d'un fou m'a donné le modèle.

SUR le panchant d'un mont, terroir non des plus gras,
Mais ſufiſant pour la pâture,
Diférens Animaux trouvoient leur nourriture,
Exemts de crainte & d'embaras.
Jamais le Loup ne leur cauſoit d'alarmes.
Pan l'écartoit. Ils paiſſoient ſous ſes yeux.
Dans cet endroit paiſible & protégé des Dieux
Animaux plus ſenſez auroient trouvé des charmes:
Mais ſuivant leur inſtinct nos Gloutons envieux,
Peu contens d'être bien, déſiroient d'être mieux.
A leurs regards s'ofroit une Prairie,

Dont le ſol verdoïant & dont l'herbe fleurie
Augmentoient leur cupidité.
De loin ce lieu paroiſſoit enchanté.
Il n'en falut pas davantage
Pour les déterminer à ſe mettre en chemin.
Un ſeul reſta, content de ſon deſtin;
Et celui-là fut le plus ſage.
Nos Voïageurs trouvent à leur paſſage
Un bois épais, où preſque tous
Furent dévorez par les Loups.
Le reſte s'échapa dans un triſte équipage;
Et paſſant éfraïez à travers les buiſſons,
Ils y laiſſérent leurs toiſons.
Ce bois étoit ſuivi d'un profond marécage,
Qui leur reſtoit à traverſer.
Pluſieurs ſont rebutez, d'autres avec courage
Dans le limon oſérent s'enfoncer,
Aïant toujours l'ame enyvrée
De l'eſpoir d'aborder la fertile contrée,
Qui de tous leurs travaux doit les récompenſer.
Vain eſpoir! Ce marais devint la ſépulture
De nos Avanturiers. Il n'en reſta que deux,
Qui pleins de fange & fort hideux
Parvinrent à la fin au tapis de verdure.

Ils ſe crurent alors au comble de leurs vœux.
Ombrages, clairs ruiſſeaux, herbe tendre & menuë:
Ils n'y devoient compter que des momens heureux:
Mais cette Terre encor leur étoit peu connuë.
Dans ce funeſte endroit ils virent ſous les fleurs
Des Serpens de toutes couleurs,
Et qui tâchant de leur donner ateinte
Les tenoient toujours dans la crainte,
Leur faiſant bien-tôt regretter
Le champ, qu'un vain déſir leur avoit fait quiter.

Que déſignent mes Vers? L'allégorie eſt claire.
Ce Pré plein de ſerpens, mais cachez ſous les fleurs,
C'eſt la Fortune aux perfides faveurs.
Les Animaux gloutons, c'eſt l'avide Vulgaire,
Qui périt en courant vers le bien ſouhaité,
Et l'ateint quelquefois noirci d'iniquité.
Pour l'Animal tranquile, à qui ſon ſort ſçut plaire,
C'eſt le Sage. Il vit ſeul content du néceſſaire.

LE HIBOU ET LE COQ.

FABLE II.

PEndant la nuit un Chat-huant
Diſoit, en regardant la Lune:
Oüi je ſoutiens, malgré l'erreur commune,
Que le Soleil eſt moins brillant.
Moins brillant, dit un Coq! Avez-vous la berluë?
Prenez mieux vôtre point de vûë.
Un pareil ſentiment eſt plein d'abſurdité.
Ce Coq le raille en vain. Le Hibou n'en tint compte.
Ainſi qu'un Hibernois il étoit entêté.
D'avoüer ſa mépriſe il eut peut-être honte.
Qui ſçait ſi les Hiboux n'ont point de vanité?
Mais pendant la diſpute on vit briller l'Aurore,
Et pâlir l'Aſtre de la nuit.
Il ne ſe dédit point encore.
Le jour augmente: enfin le Soleil luit:
Diane diſparoît. Pour cette fois on penſe
Qu'il va ſe rendre à l'évidence.
Point du tout, l'obſtiné s'enfuit,
Et crie encor, en fermant la paupiére,
Que la Lune a plus de lumiére.

L'Homme contrariant reſſemble à mon Hibou.
Prétendre le convaincre eſt un projet bien fou.
A conteſter il met ſa gloire.
Apelez contre lui la raiſon au ſecours :
S'il a dit que la nége eſt noire,
La raiſon a beau faire : il le dira toujours.

LE CHEVAL, LE CHIEN, LE BOEUF ET L'ELE'PHANT.

FABLE III.

JAdis, quand les Bêtes parloient,
Divers Animaux s'aſſembloient
Pour babiller, & conter des nouvelles.
Quand leur ventre étoit plein, c'étoit leur paſſe-tems.
Quelques-uns de ces Fainéans
En débitoient un jour, comme on dit, des plus belles.
Chacun ſuivant ſon goût & ſelon ſon état.
Un vieux Cheval, de retour de la guerre,
Parloit de maint & maint combat,
Et de maint ennemi qu'il avoit mis par terre,
Détaillant fort au long ſes ruſes, ſes exploits.

Il en auroit eu pour un mois ;
Lorſque le Chien, ne penſant qu'à la chaſſe,
Leur dit : Meſſieurs, le vent eſt bon pour la bécaſſe.
J'en trouvai l'autre jour pluſieurs dans un taillis.
C'eſt un bon mets, ſur-tout quand elle eſt graſſe.
J'arrête auſſi la caille & la perdrix.
Médor aloit donner la liſte
Des lièvres, des lapins qu'il ſuivit à la piſte :
Mais un Bœuf s'ennuïoit. Quoiqu'Animal groſſier,
Il vouloit dire auſſi deux mots de ſon métier.
Ses poumons étoient forts. C'eſt un bel avantage.
Il falut l'écouter. Mes Amis, la ſaiſon,
Leur dit-il en beuglant, eſt propre au labourage ;
Et Cérès nous promet abondante moiſſon.
Vous vous ſouciez peu, vous autres, du ménage ;
Et je puis aſſurer, ſans paroître trop vain,
Que ſans moi vous mourriez de faim.
J'ai défriché plus d'une plage.
Où croiſſoient les chardons j'ai fait naître le grain.
Il en auroit dit davantage.
Un Eléphant l'interrompit ;
Et les regardant tous du haut de ſon eſprit,
Il trancha du Docteur. Son grave verbiage,
Étalé fort mal à propos,

Loin de faire paſſer les autres pour des ſots,
Prouva qu'il étoit le moins ſage.

Comme ces Animaux, l'Homme aime à ſe vanter.
Leur entretien eſt l'image des nôtres.
Prôneurs de nos talens, jaloux de ceux des autres,
Peu de gens veulent écouter.

L'OISON, LA LUNE ET LA CARPE.

FABLE IV.

Pilpai raconte qu'un Oiſon,
Dans les eaux d'un étang apercevant la Lune,
La prit d'abord pour un poiſſon.
Il ſe félicitoit de ſa bonne fortune.
Le mets lui paroiſſoit délicat & nouveau.
Son apétit s'aiguiſe. Il plonge au fond de l'eau
Pour l'attraper. Grande fut la ſurpriſe
De nôtre Oiſon, qui demeura camus.
Aïant réïtéré maints plongeons ſuperflus,
Il connut enfin ſa mépriſe.

Certaine Carpe alors vint s'offrir à ſes yeux.
Il en négligea la capture.
C'eſt ſans doute, dit-il, une Carpe en peinture.
Tenons-nous en repos. Nous ferons beaucoup mieux.
Auſſi bien je ſuis las d'un pareil éxercice.
La Carpe, qui l'oüit, profitant de l'erreur
De cet Oiſon novice,
Diſparut à l'inſtant, n'aïant eu que la peur.

L'Homme fait tous les jours des ſotiſes ſemblables.
Il cherche les faux biens, & fuit les véritables.

LA PIE ET LE GEAI.

FABLE V.

LA Pie avec le Geai, couple d'amis nouveaux,
De la même catégorie,
Tous les deux grands cauſeurs, aimant la raillerie,
Avoient un rendez-vous à l'ombre des ormeaux,
Pour y médire des Oiſeaux.
Leur liaiſon étoit étroite:
Mais elle dura peu: car de pareilles gens
A ſe broüiller ne tardent pas long-temps.

Ne pouvant rien céler, nôtre Pie indiſcrette
Dit au Geai : Vous hantez certain jeune Etourneau.
Sçavez-vous ce qu'il conte aux Oiſeaux du hameau ?
Du plumage d'un paon, dit-il, faiſant rencontre,
Vous oſâtes le prendre, & même en faire montre
Parmi Meſſieurs les Paons : mais par eux reconnu,
Ils vous renvoïérent tout nu.
C'eſt une ridicule hiſtoire.
Si l'on diſoit cela de quelque Oiſon,
Paſſe encor : mais jamais Geai fut-il fanfaron ?
Quant à moi, je ne le peux croire.
Le Geai, piqué de cet avis,
Dit à ſon tour à cette Babillarde :
Je dois, étant de vos amis,
Vous faire part auſſi d'un fait, qui vous regarde.
J'écoutois jaſer l'autre jour
Une Corneille aſſez impertinente.
Si l'on croit cette médiſante,
Vous êtes le fléau des Oiſeaux d'alentour.
Vous mangez leurs petits, c'eſt-là vôtre ordinaire,
Et quelquefois auſſi la mére.
Vous en hapez de toutes les façons,
Petits poulets, petits dindons.
La Baſſe-cour vous craint plus que la peſte.

Vous avez au larcin certain panchant maudit.
Je veux vous épargner le reſte.
Sufit, je n'ai rien crû de tout ce qu'elle a dit.
Chacun ſçait que Margot la pie
Ne fut jamais larronne ni harpie.
Mauvais raports ſont toujours odieux.
La vérité ſur-tout ofenſe.
Après de tels avis, courte fut la ſéance.
Nôtre Couple malicieux
Quita bruſquement la partie,
Et ne s'eſt revû de la vie.

Il faut à l'amitié d'honnêtes fondemens.
D'unir les cœurs le vice eſt incapable.
Les vertus & les ſentimens
Rendent ſeuls l'amitié durable.

MERCURE ET LE SCULPTEUR.

FABLE VI.

LE Dieu, qui porte un caducée,
Se mit un jour dans la penſée
De changer de figure, & de quiter les cieux,
Voulant s'inſtruire par lui-même
De ce que l'on penſoit de lui dans ces bas lieux.
C'étoit une imprudence extrême.
Quelque parfaits que ſoient les Dieux,
Ils riſquent trop d'être ſi curieux.
Après diverſes avantures,
Il vint chez un Sculpteur, où trouvant les figures
De Jupiter & de Momus,
Il voulut ſçavoir quelle ſomme
On les vendoit. Combien, dit-il, à l'Homme,
Ce Jupiter? Deux oboles ſans plus.
Nôtre Galant ſourit de voir Monſieur ſon Pére
Non plus priſé que quelqu'un du vulgaire.
Et ce petit Boufon? Un demi-carolus.
Mercure voit enfin le ſeul objet qu'il aime.

C'eſt dire aſſez qu'il s'aperçoit lui-même.
Par le Stix, diſoit-il tout bas,
On doit plus m'eſtimer que ces Dieux inutiles.
Je préſide au Commerce, & rens les gens habiles.
Le Monde me doit trop pour n'en point faire cas.
Le Fanfaron croïoit que tout l'or du Pactole
Ne pouvoit païer ſon Idole.
Combien, dit-il, celui qu'ici je voi niché?
Pour ce Maître Fripon, repart le Polyclète,
N'aurons débat; & ſi tu fais emplette
De Jupin ou Momus, il ſuivra le marché.

Tout Homme enflé de ſon mérite,
Si de s'en informer il étoit aſſez fou,
Se verroit détrompé bien vite.
Tel s'eſtime un mont d'or, qui ne vaut pas un ſou.

LE BOUC, LE MOUTON ET LE RENARD.

FABLE VII.

COmpére Bouc, voulant faire un voïage
Au prémier jour avec certain Taureau,
S'informoit de ſes mœurs aux Hôtes du hameau.
Ce Bouc faiſoit le prudent perſonnage :
Mais, pour avoir longue barbe au menton,
On n'en eſt pas ſouvent plus ſage.
D'abord il rencontre un Mouton,
Qui lui dit : J'en peux rendre un très-ſûr témoignage.
C'eſt mon voiſin. N'aïez aucun ſoupçon.
Vous ne pouviez choiſir un meilleur compagnon.
Il a des forces, du courage.
A ſes côtez ne craignez rien.
Si le Loup vous ataque, il vous défendra bien.
Un Renard médiſant lui dit tout au contraire :
Gardez-vous bien de ſuivre un pareil animal.
C'eſt un querelleur, un brutal.
Il ſe fait tous les jours quelque mauvaiſe afaire.
C'eſt un gourmand enfin ; & ſi vous rencontrez
Un herbage friand, dont l'apât vous atire,

Vous

Vous n'en tâterez point. Je puis vous le prédire.
Le Taureau le paîtra. Vous le regarderez.
Le mal qu'on dit d'autrui perſuade à merveille.
A ce diſcours malicieux
Le Bouc prête auſſi-tôt l'oreille.
Par le Dieu Pan, dit-il, je ferai mieux
De me paſſer de telle compagnie.
Il part donc ſeul & ſans cérémonie:
Mais rencontrant le Loup, il reconnut trop tard
Qu'on doit croire plutôt un Mouton qu'un Renard.

LE RAT ET LA TAUPE.

FABLE VIII.

CErtain Rat voïageur, Rat des plus étourdis,
Paſſant près d'une Taupinée,
Dit à la Dame du logis,
Qui rentroit dans ſon trou: Je plains ta deſtinée.
Tu paſſes triſtement tes jours
Dans une retraite profonde.
Devrois-tu fuir ainſi le commerce du monde?
Tu ne vis qu'à demi. Je fais mieux: Je parcours
Les environs: Dans mes fréquens voïages
J'aptens les mœurs & les uſages

Des Animaux divers.
J'ai même traverſé les mers.
(C'eſt ainſi qu'il nommoit l'eau de quelque goutiére)
Malheur à qui ne ſort jamais de ſa taniére.
Tout Animal eſt fait pour la ſociété.
La Taupe répondit : Si je ſuis caſaniére,
J'ai mes raiſons ; & mon obſcurité
Aſſure ma tranquilité.
Tu devrois m'imiter, & demeurer ſous terre,
Ainſi que moi : car on dit qu'ici haut
Je ne ſçai quel Gripeminaud
Aux tiens livre ſouvent la guerre.
Adieu : j'entens du bruit : Je rentre dans mon trou.
Elle fit prudemment. C'étoit un gros Matou,
Qui, s'étant mis en embuſcade,
Prit le Voïageur fanfaron.
Le Pauvret ne put fuir les grifes du Larron
Ainſi finit ſa promenade.

Le commerce du monde eſt toujours dangereux ;
Et qui vit ignoré n'eſt pas le moins heureux.

L'ASNE ET LE LE'ZARD.

FABLE IX.

SE ſoumettre à ſon ſort eſt ſans doute le mieux.
Dans des états divers le Ciel nous a fait naître.
Des Animaux l'Homme eſt le Maître.
Il obéït aux Rois, qui ſont ſoumis aux Dieux.
Le Sage s'acommode aux Loix de la Nature,
Et n'imite pas le murmure
De l'Ane, dont mes Vers ſont ici le tableau.

Pourquoi, s'écrioit-il, ne ſuis-je pas oiſeau?
A fendre l'air j'aurois fort bonne grace.
De la terre au ſoleil je franchirois l'eſpace
En un inſtant, plus léger qu'un faucon.
Plus de bât, & ſur-tout plus de coups de bâton.
Du matin juſqu'au ſoir je n'aurois rien à faire:
Quelle félicité! Perché ſur un ormeau,
Mon chant feroit le plaiſir du hameau;
Au lieu qu'on ſe met en colére
Le plus ſouvent; lorſque l'on m'entend braire.
Des Oiſeaux ce Baudet ignoroit la miſére,
Et regardoit leur ſort du côté le plus beau:

Telle eſt des Envieux la mépriſe ordinaire.
Le Griſon volontiers auroit prié les Dieux
De faire en ſa faveur une métamorphoſe ;
Quand tout à coup du haut des cieux
Un Aigle, ateint d'un trait, tombe mort à ſes yeux.
Oh oh ! qu'eſt-ce que je propoſe,
Dit nôtre Ane ſurpris ? Suis-je bien aviſé
De vouloir préſenter aux Dieux cette requête ?
A l'inſtant un Lézard, tout prêt d'être écraſé,
Se mit à crier : Groſſe bête,
Ne regarde point ſur ta tête,
Mais à tes piez, & voi quel eſt mon ſort.
Dans mon état j'ai tout à craindre.
L'Ane, le regardant, convint qu'il avoit tort,
Et porta ſon bât ſans ſe plaindre.

Si parmi nous les rangs ſont inégaux,
Plus ils ſont élevez, & moins ils ſont tranquiles :
Mais ſi nous envions le deſtin des oiſeaux,
Conſolons-nous, en voïant les reptiles.

LE VIEUX COQ ET LA POULE.

FABLE X.

PRès d'une Poule un vieux Coq gris
Nuit & jour faiſoit ſentinelle.
Il en étoit ſi fort épris,
Qu'il ne pouvoit ſoufrir que l'on aprochât d'elle.
Il redoutoit l'enlévement.
Le chant de ſon voiſin lui donnoit de l'ombrage.
Ce Coq étant de ce tempérament,
Sa jeune Poule étoit dans l'eſclavage,
Et n'eût pas même oſé regarder un Chapon.
Lorſqu'il paſſoit un Papillon,
Nôtre Jaloux hériſſoit ſon plumage.
Fatiguée à la fin de vivre ſous ſes loix,
Elle lui dit : Voici tantôt ſix mois
Que vous n'avez dormi. Soufrez que ma tendreſſe
A vôtre ſanté s'interreſſe.
Me ſoupçonneriez-vous d'une infidélité ?
Quitez un tel penſer : Fermez l'œil ſans ſcrupule.
Si l'Amour eſt jaloux, il n'eſt pas moins crédule.

Nôtre vieux Coq s'endort avec ſécurité.
La Poule alors gagne la porte,
Et plante là ſon ſot Epoux.
Mon Voiſin eſt coquet, dit-elle, mais n'importe :
Sauvons-nous près de lui. Rien n'eſt pis qu'un jaloux.

LES DEUX ENFANS.

FABLE XI.

UN jour Perrinet & Colin,
Deux enfans de même âge, entrez dans un jardin,
S'égaïoient à la promenade,
Et ſous des marronniers faiſoient mainte gambade;
Quand ils virent ſur le gazon
Un fruit piquant, comme un chardon.
Colin le ramaſſa : Son petit Camarade
Se mit à le railler. Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour Meſſieurs les Baudets.
Aimes-tu les chardons? C'en eſt un : car il pique;
Et l'on va t'apeler Bourique.
Pour moi, je voi des pommes d'or :
Voïlà mon fait : j'y cours; & la main me demange.
Perrinet, à ces mots, ſe ſaiſit d'une orange,

Et croit poſſéder un tréſor.
La couleur du métal que l'Univers adore
Séduit juſqu'aux enfans. Celui-cy, bien joïeux
D'avoir un fruit ſi beau, le dévoroit des yeux,
Et ſur le champ voulut encore
En goûter, le croïant des plus délicieux.
Il y fut atrapé, nôtre petit Compére:
Car cette orange étoit amére.
Auſſi-tôt qu'il en eut tâté,
Il la jetta honteux, & faiſant la grimace:
Et cependant Colin, de ſon côté,
Ne ſe rebuta point. Aïant donc écarté
Tous les piquans, qui couvroient la ſurface
Du prétendu chardon, qu'il avoit ramaſſé,
Il en fut bien récompenſé.
Un marron fut le prix de ſa perſévérance.

C'eſt ainſi que de la Science
Les commencemens épineux
Cachent d'excellens fruits; tandis que l'Ignorance,
Sous une riante aparence,
N'a que des fruits amers & dangereux.

L'ESTAMPE ET LA FABLE.

FABLE XII.

QUi ne croiroit que du Vulgaire
L'envie eſt le partage, & que ſon noir poiſon
N'infecte pas du moins les Enfans d'Apollon?
Il n'en eſt pas ainſi. Nous voïons au contraire
Qu'elle règne au ſacré Valon
Avec plus de fureur qu'en tout autre canton.

De ſon mérite, un jour, l'Eſtampe prévenuë,
Dit à la Fable inſolemment:
Je fais ton plus bel ornement,
Ma Commére, ſans moi tu ſerois un peu nuë.
Je ſuis la cauſe, à parler franchement,
Qu'au Genre humain tu n'es point inconnuë;
Et tu m'en dois un beau remerciment.
Celle-cy dit: Ma Mie, un pareil compliment
Convient à quelque Fable étique,
Mal tiſſuë & ſans agrément,
Qui peut-être ſans toi garderoit la boutique:
Mais pour moi je te fais la nique;

Car tu n'es près de moi qu'un vain amuſement
Pour les enfans & gens ſans jugement ;
Tandis que l'Homme de mérite
M'aprend par cœur, & me médite.
Apollon les oüit, & leur cria : Tout beau :
Ne vous querellez pas. Vous êtes ſœurs jumelles,
Qu'enfanta jadis mon cerveau.
Vous êtes toutes deux fort belles ;
Quand vous avez vos graces naturelles :
Mais il vous faut la plume & le pinceau
Et des Phédres & des Apelles.

LE HIBOU ET LA CIGALE.

FABLE XIII.

POint de beaux jours pour un Hibou.
Ce triſte oiſeau hait le lumiére.
Les raïons du ſoleil lui ferment la paupiére.
Un de ces Chat-huans ſommeilloit dans ſon trou ;
Quand une Cigale enjoüée
Le réveille en chantant. Elle fut ſupliée
Par le Hibou de ne l'étourdir pas :
Mais l'importune Péronnelle
Continua toujours, & n'en fit point de cas.

Pourquoi le jour eſt-il donc fait, dit-elle,
Si ce n'eſt pour chanter ? C'eſt être déja mort
Que de dormir ; quand Phœbus nous éclaire.
Pardon, Madame, j'ai grand tort,
Dit, en changeant de ton, nôtre ruſé Compére.
On ne ſçauroit ſans doute faire mieux
Que de vous écouter. Apollon vous inſpire.
Il ſemble qu'on entend les doux ſons de ſa lyre.
Vôtre voix charmeroit les Dieux.
Mais chantant à midi pendant la canicule,
Vous devez avoir ſoif. J'ai d'excélent nectar,
Que Pallas m'a donné : je vous en ferai part :
Venez me voir. La Cigale crédule,
Qui s'entendit loüer, Vole au trou de l'Oiſeau.
Elle ne chanta plus. Ce lieu fut ſon tombeau.

Voilà comme nous ſommes.
La raiſon n'obtient rien de la plûpart des hommes :
Mais de tout temps ils ont été
Dupes de l'intérêt & de la vanité.

LE LOUP ET LE MOUTON.

FABLE XIV.

SUr les montagnes d'Arcadie
Un Loup pourſuivoit un Mouton.
C'étoit une action hardie.
Il ſçavoit bien que Pan protégeoit ce canton :
Mais le Glouton n'en avoit cure.
Quand la faim le preſſoit, ſon ventre étoit ſon Dieu.
La moutonniére Créature
Ne ſçavoit donc plus en quel lieu
Se retirer ; quand du Fils de Mercure
Un petit Temple, ouvert près de là d'avanture,
S'ofre au pauvre Animal, aſile révéré.
Le Mouton, hors d'haleine, entre en ce lieu ſacré,
Par inſtinct ou par connoiſſance,
Je ne ſçai pas lequel des deux ;
Et je laiſſe indécis un point auſſi douteux.
Nôtre Loup téméraire eut encor l'inſolence
D'y ſuivre le Mouton : mais il fut bien ſurpris.
Sur ſes talons la porte ſe referme.
Il perdit l'apétit d'abord qu'il ſe vit pris,
Et reſta planté, comme un terme.

Quelques Pasteurs avoient tout vû de loin :
Ils entrent dans le Temple, & trouvent dans un coin
Robin Mouton tapi ; tandis que dans un autre
Compére Loup disoit sa patenôtre.
On rendit graces à Pan ;
Et du Glouton sur le champ
On lui fit un sacrifice.

Quand la passion nous conduit,
On ne voit plus le précipice,
Qui s'ouvre sous nos pas, ni le péril qui suit.

LA COULEUVRE ET LE HE'RISSON.

FABLE XV.

PEndant les rigueurs de l'Hiver
Un Hérisson prioit une Couleuvre
De vouloir bien lui donner le couvert.
Vous ferez, lui dit-il, une œuvre
De charité. Je suis transi de froid.
D'ailleurs, que faites-vous seule sous vôtre toit ?

Vous menez une triſte vie.
Agréez donc ma compagnie.
Je ſuis, n'en doutez point, d'un commerce fort bon.
La Couleuvre l'écoute. Elle ouvre ſa maiſon :
Mais elle reconnut bientôt qu'elle étoit folle
De l'avoir crû ſur ſa parole.
Ce Hériſſon étoit inſolent & brutal.
Quand il fut réchaufé, l'incommode Animal,
Aïant pris ſa figure ronde,
Se roula ſans égard dans tout l'apartement,
Et de ſes dards piqua très-vivement
L'Hôteſſe du logis, qui vainement en gronde.
C'étoit de ce Galant le divertiſſement.
Nôtre Reptile étoit en grande inquiétude,
Ne ſçachant où ſe mettre : elle prie humblement
Son Hôte de quiter cette ſotte habitude,
Ou de ſortir dans le moment.
Il répondit avec une impudence extrême :
Si tu te trouves mal, tu peux ſortir toi-même.

Il vaut bien mieux vivre ſans compagnon,
Que de loger avec un hériſſon.

LA CHEVRE, LE RENARD ET L'OURS.

FABLE XVI.

UNe Chèvre fort ſimple un jour à l'étourdie,
Suivit à la chaſſe un Renard,
C'eſt-à-dire, un fripon : Tous méritent la hart.
Sans conſulter perſonne elle fit ſa partie.
Dans un taillis des environs
L'Eſcroc ſe mit en quête; & ſa Dame ſuivante,
Avec ſa mamelle trainante,
S'amuſoit quelquefois à brouter les buiſſons.
Leur chaſſe ne fut pas heureuſe.
En cherchant un Lapin, le Renard trouve un Ours:
Rencontre embaraſſante, on pourroit dire afreuſe.
En ce péril le Matois eut recours
A toute ſa fineſſe; & d'un air hypocrite,
Il dit à l'Ours : Je m'en alois grand train
A vôtre manoir ſouterrain
Vous rendre les devoirs, dont ici je m'aquite.
Vous ignorez encor, je croi,
Qu'une Chèvre en ce bois, Seigneur, s'eſt fourvoïée.

Par vôtre Pourvoïeur elle ſemble envoïée :
Car c'eſt un vrai morceau de Roi.
Venez en faire une curée.
Elle n'eſt qu'à deux pas. Suivez-moi ſeulement.
Je vous l'aurai bien-tôt montrée.
L'Ours fut ravi de l'avertiſſement.
Il ſuit Maître Renard, aperçoit la Pauvrette,
Qui buvoit au criſtal d'une onde claire & nette,
Sans ſe douter d'un auſſi mauvais tour.
Efraïée, elle voit ſon Compagnon perfide
A l'Ours même ſervir de guide.
Ah, dit-elle, méchant, quoi, pour faire ta cour,
Tu trahis ta pauvre Compagne!
Pour te ſuivre en ce lieu, j'ai quité ma montagne.
Voilà le prix de mon afection!
Sur ſa plainte nôtre Ours fit ſa réfléxion.
Ce Galant-cy, dit-il, a plus d'un ſtratagème.
Il pourroit bien, s'il trouvoit un Lion,
A mon tour me livrer moi-même :
Car il me craint plus qu'il ne m'aime.
C'eſt un flateur. Je doi m'en défier.
Ne lui faiſons point de quartier.
La Chèvre nous eſt hoc ; & la bonne Commére
Ne peut nous échaper. Expédions d'abord

Ce Fripon cy. Je ne ſçaurois mieux faire.
Les traîtres, comme lui, méritent ce ſalaire;
Et qui les épargne a grand tort.

LA FAUVETTE, LES GRENOUILLES ET LE CYGNE.

FABLE XVII.

UNe Fauvette, par mégarde,
Sur le bord d'un marais s'étant miſe à chanter,
Les Hôteſſes du lieu, troupe ſotte & criarde,
Sortirent du limon, non pas pour l'écouter.
Du Peuple babillard ce n'eſt pas là le rôle.
Grondin, leur Roi, grand querelleur,
Interrompt la Chanteuſe, & dit d'un ton railleur:
Ma bonne Amie, êtes-vous folle,
Et croïez-vous beaucoup nous réjoüir?
Vous radotez, ſur ma parole.
Vôtre chant fait pitié. L'on ne peut vous oüir.
Le Cygne ſeul ſçait charmer nos oreilles.
Ses chanſons n'ont point leurs pareilles.

Depuis

Depuis qu'il vint chanter ſur le bord de cette eau,
Nous ne trouvons plus rien de beau.
Grenoüilles d'aplaudir à cette raillerie.
Dieu ſçait quelle criaillerie.
L'air en retentiſſoit. La Fauvette ſe tut,
Confuſe d'une telle injure.
Le Cygne étoit près de là d'avanture
Caché dans des roſeaux : ce mépris lui déplut.
Il avoit l'ame noble & belle.
Loin de mépriſer les Oiſeaux,
Qui le prenoient ſouvent pour leur modèle,
Il inſtruiſoit lui-même ſes Rivaux.
Vôtre délicateſſe eſt extrême ſans doute,
Dit-il au Peuple coaſſant,
De dédaigner un ſi doux chant;
Tandis qu'avec plaiſir moi-même je l'écoute.
Mais, ſi j'ai de juſtes ſoupçons,
Lorſque vous refuſez à de ſi tendres ſons
Un ſufrage trop légitime,
Non ce n'eſt point à cauſe de l'eſtime
Que vous faites de mes chanſons.
Le déſir de blâmer vous tient lieu de raiſons.
Voilà l'eſprit qui vous anime.

Le Cygne, c'eſt Virgile ou maint Chantre vanté
De la ſçavante Antiquité.
A l'égard de nôtre Fauvette,
C'eſt maint illuſtre & moderne Poëte.
Pour les Grenoüilles, on voit bien
Que c'eſt l'obſcure Populace,
Qui n'étant bonne à rien,
Dans le bourbier du Pinde inceſſamment coaſſe.

LES DINDONS.

FABLE XVIII.

UN Dindonneau, perché plus haut que d'ordinaire,
Mépriſoit ſes égaux. Ils lui ſembloient petits.
On n'en doit pas être ſurpris.
L'Homme a la tête auſſi légére;
Et pour peu qu'il s'éléve, il devient fanfaron.
Cette yvreſſe nous eſt commune.
Peu ſçavent ſoutenir une haute fortune.
Revenons à nôtre Dindon.
Ton orgueil eſt fou, lui dit-on,
Si tu nous as perdu de vûë,
Nous n'avons pas comme toi la berluë.

Perche-toi plus haut, ſi tu veux :
Tu ne ſeras jamais qu'un Dindon à nos yeux.
On critique ſouvent : mais on ne fait pas mieux.
Quelcun de ces Cenſeurs volant ſur un arbuſte,
Qui n'avoit pas ſix piez de haut,
Se crut un Aigle, ou peu s'en faut.

Tel, qui dans ſes pareils blâme un orgueil injuſte,
Tombe à ſon tour dans le même défaut.

L'ELE'PHANT ET LE SINGE.

FABLE XIX.

UN Eléphant, rempli de vanité,
Et qui tenoit ſa gravité
En perſonnage d'importance,
Diſoit au Singe un jour : Quel eſt donc ton emploi
Parmi les Animaux ? Tu n'en as point, je penſe.
Le Lion nous gouverne ; & nous l'avons pour Roi.
Les Rinocéros, les Panthéres
Sont Colonels. Le Loup eſt un Soldat.
Nous ſommes l'Ours & moi des Conſeillers d'Etat.
Le Renard eſt Agent d'afaires.

Il eſt peu de Sujets, qui ne ſoient néceſſaires.
Le Lièvre nous ſert de Courier.
L'Ane eſt Juré Crieur. Chacun fait ſon métier.
Toi ſeul es fainéant. Que je plains ta miſére !
C'eſt un péſant fardeau de n'avoir rien à faire.
Sans doute il doit bien t'ennuïer.
Moi m'ennuïer ! Ah ! vous n'y penſez guére,
Dit le Singe, en riant de ſon grave diſcours.
Les chagrins ſont pour vous, pour Noſſeigneurs les Ours,
Qui prétendez régir la République.
Me préſerve le Ciel d'être grand Politique,
Docteur ou Supôt de Plutus !
J'aurois mille ſoucis, & je ne rirois plus.
Foin de cet honneur chimérique,
Qui rend l'eſprit mélancolique.

Il ſe trouve maint fainéant,
Qui tient un ſemblable langage:
Mais ſans doute on fait mieux d'imiter l'Eléphant.
Le plus utile eſt le plus ſage.

LA CHAUVE-SOURIS.

FABLE XX.

L'Aigle, paſſant un jour ſon armée en revûë,
Aperçut parmi ſes Soldats
Une Chauve-ſouris, qu'il ne connoiſſoit pas.
Dieux! quel étrange oiſeau, dit-il, s'ofre à ma vûë,
Sans plumes & ſans bec! Ta figure ambiguë
Doit me donner quelque ſoupçon ;
Et l'on ne ſçait, ſi c'eſt chair ou poiſſon.
J'aime bien mieux t'avoir pour ennemie.
Tu n'es utile à rien : mais tu peux me trahir.
Décampe donc, & ſonge à m'obéïr.
Nôtre Chauve-ſouris, par l'Aigle ainſi bannie,
Va s'ofrir au Lion, Prince des Animaux.
Elle en fut auſſi mépriſée.
Je vous trouve, dit-il, une malaviſée
D'abandonner le parti des Oiſeaux.
Vous êtes volatile. On le voit à vos ailes.
Je hais les Sujets infidèles.
D'ailleurs, dans mon armée une ſouris de plus
Ne la rendra pas plus forte.
Alez, les gens de vôtre ſorte

Ne ſont qu'embaraſſer, & ſont très-ſuperflus.

Il eſt aſſez de gens ſemblables,
Brûlant de s'enrôler : on en fait peu de cas ;
Et ce ſont comme des Goujats,
Aux deux partis à la fois mépriſables.

LIVRE CINQUIE'ME.

LE ROSSIGNOL ET LE SANSONNET.

FABLE I.

AU R. P. D. *** D. L. C. D. J.

CEtte prévention injuſte,
Qui fait porter des jugemens ſi vains,
A régné de tout temps ; & l'Afranchi d'Auguſte
Railla de ce défaut autrefois les humains :
Mais il prit un ſoin inutile.
On ne peut corriger le Vulgaire indocile.
L'orgueilleuſe ignorance ou la malignité
L'aveugleront toujours. C'eſt un mal incurable.
Après Phédre pourtant j'oſe donner ma Fable.
Voi, D***, ſi j'ai bien imité
Et ſa délicateſſe & ſa naïveté.
Qui connoît mieux que toi l'élégant badinage ?

Quand il t'a ſçû plaire, un Ouvrage
Eſt ſûr de l'immortalité.
Tu ſçais diſcerner à merveille
Des Roſſignols les mélodieux ſons.
Ils ſe cachent en vain. Tu connnois leurs chanſons.
On ne peut tromper ton oreille.

Un Roſſignol, trouvant des plumes d'Etourneau,
S'en revêtit; & dans cet équipage
Il continua ſon ramage.
Il vouloit ſe donner un plaiſir tout nouveau,
Et voir ſous cet habit, ſi ſon chant pourroit plaire
Autant qu'il plaiſoit d'ordinaire.
Un Sanſonnet, de cervelle légére,
L'aïant oüi, s'y méprit le prémier.
Que ton chant, dit-il, eſt groſſier!
Quand on chante ſi mal, on fait mieux de ſe taire.
Ecoute-moi plutôt. Tu n'es qu'un écolier.
O le plaiſant Docteur! dit, en faiſant la nique,
Nôtre feint Etourneau. Les Oiſeaux aſſemblez
Décideront, ſi vous voulez,
Qui de nous ſçait mieux la muſique.
Je m'en raporte à leur critique.
De ſon petit ſçavoir le Sanſonnet bouſi

Accepte à l'inſtant le défi.
On choiſit le plus bel ombrage.
Un jeune Oiſon, Trompette des Oiſeaux,
Y convoqua l'Aréopage.
En leur préſence nos Rivaux
Chantent Balades, Ritornelles.
C'eſt à qui trouvera quelques chanſons nouvelles.
Les airs du Sanſonnet étoient peu gracieux,
Et ne chatoüilloient pas l'oreille.
Son Rival enlevoit. C'étoit une merveille.
Il n'avoit jamais chanté mieux.
Les Juges Roſſignols, troupe aimable & ſavante,
Diſoient: cet Etourneau chante auſſi bien que nous:
Mais les Geais, les Oiſons, multitude ignorante,
N'en croïant que leurs yeux, le mépriſérent tous.
La voix du Sanſonnet, ſelon leur fantaiſie,
Avoit bien plus de mélodie.
Le Roſſignol piqué leur dit: Meſſieurs, tout beau:
Juſqu'où va vôtre extravagance?
Alors aïant ôté ſes plumes d'Etourneau,
Il leur fit voir leur ignorance.

Les Hommes prévenus péſent peu les raiſons.
Sous un mauvais habit on méconnoît un Sage.

Dans le Monde combien d'Oiſons
Jugent du chant par le plumage!

LA COLINE, LA MONTAGNE ET LE RAT.

FABLE II.

UN jour une verte coline,
Fiére de voir ſur ſes gazons
Folâtrer les Bergers, & bondir les moutons,
S'aviſa de railler la Montagne voiſine.
Ton terroir, lui dit-elle, eſt ſec & raboteux.
D'aucuns troupeaux tu n'es hantée.
Tu reſſembles au Mont afreux,
Où Mercure autrefois atacha Prométhée.
C'eſt ainſi qu'elle l'inſultoit.
La Montagne aiſément auroit pû la confondre:
Mais négligeant de lui répondre,
Un Rat, qui l'écoutoit,
Le fit pour elle,
Criant: Taiſez-vous, Péronnelle,
Vous raillez qui vaut mieux que vous.
Vôtre éclat eſt trompeur. Si vous êtes fleurie,
Vous n'avez rien de beau que la ſuperficie.

Le tuf n'eſt pas fort loin, pour le dire entre nous.
Je vous connois, moi, qui vous ai creuſée.
Vous n'êtes au dedans que ſable, que cailloux:
Mais celle qui de vous eſt ainſi mépriſée
Enferme de métaux un prétieux tréſor.
Elle paroît ſtérile; & le fond en eſt d'or.

Combien de beaux eſprits, dont le fond eſt ſemblable
A la Coline de ma Fable!
Ils ont bien du brillant, mais ſans ſolidité.
Ne jugeons point par l'aparence.
Des dehors négligez, pleins de ſimplicité,
Recèlent quelquefois le ſçavoir, la prudence.

LE COQ-D'INDE ET LE COQ.

FABLE III.

UN Coq-d'Inde, nouveau venu,
Dans une baſſe-cour répandoit l'épouvante.
Son air ſembloit terrible, & ſa voix menaçante :
Le tout faute d'être connu.
Les Poules, les Canards, peuple ſot & timide,
Prirent la fuite à ſon aſpect.
Un Coq reſta ſeul intrépide.
L'air grave du Dindon lui devenoit ſuſpect.
Il oſa l'ataquer. Tel autrefois Hercule
Alla combatre Antée au rivage Africain.
Le Dindon recula. Le Coq, voïant enfin
Sa foibleſſe & ſon ridicule,
Commença de le mépriſer.
Faquin, dit-il, ta voix & ton énorme taille
Peuvent de loin en impoſer :
Mais de près tu n'es rien qui vaille.

LES DEUX VERMISSEAUX.

FABLE IV.

DEux Vermiſſeaux, logez chez un Libraire,
Grignotoient à l'envi livres & manuſcrits.
Tous deux de bien ronger ſe diſputoient le prix.
Ils n'avoient rien de mieux à faire.
Au milieu d'un gros Cicéron
Se rencontrant un jour, ce fut ſujet de guerre.
Quelle témérité, dit le plus fanfaron,
De venir chaſſer ſur ma terre!
Ce volume eſt pour vous un mets un peu trop fin.
Jamais le ſavoureux Latin
De Cicéron & de Térence
Dut-il ſervir à vous remplir la pance?
Dévorez Apulée ou quelqu'autre Africain:
Voilà vôtre gibier. L'autre lui dit: Mon Frére,
Ne puis-je pas mettre en lambeaux,
Tout auſſi bien que vous, les livres les plus beaux?
Vous avez tort d'être en colére.
Je vous vaux bien, & je ſçai mon métier.
Si le ſtile ferré, fût-il même d'acier,
A mes dents ne réſiſte guére,

Un Latin plus coulant eſt auſſi de mon goût.
J'aime Horace, Virgile & Cicéron ſur-tout.
C'eſt une bonne nourriture.
Bien ſot qui n'en tâteroit pas.
Je ſuis devenu gros & gras
Depuis qu'il me ſert de pâture.

Qui ſont ces Vermiſſeaux? Deux rivaux Traducteurs
Sans goût & ſans délicateſſe,
Défigurant à l'envi les Auteurs
De l'Italie & de la Grèce.

LE FLEURISTE ET LES LE'GUMES.

FABLE V.

UN Homme avoit un parterre de fleurs,
Dont il prenoit un ſoin extrême.
Artiſtement il mêloit les couleurs.
C'étoit-là ſon plaiſir ſuprême.
L'or & l'azur, la nège & le corail
Y formoient le plus bel émail.
Tout à côté nôtre Fleuriſte
Avoit un Potager dans un état fort triſte.
Il y portoit rarement l'arroſoir.
Les Légumes ſéchoient. C'étoit pitié de voir
La Laituë & l'Ozeille
Se faner, & baiſſer l'oreille.
Il arriva qu'un jour
Le Maître du jardin ſe promenant autour,
Un Chou des plus têtus, au nom de l'Aſſiſtance,
Se plaignit de ſa négligence.
Pourquoi nous oublier ainſi?
Ne ſommes-nous pas plus utiles
Que ces belles Plantes ſtériles,

Qui vous cauſent tant de ſouci ?
Lorſque vôtre ſanté ſe trouvoit altérée,
Par quel moïen l'avez-vous recouvrée?
Au Jaſmin, à l'Oeillet avez-vous eu recours ?
Ne fut-ce pas la Chicorée,
Avec mes autres Sœurs, qui vous prêta ſecours?
Vous en eûtes beſoin, & vous l'aurez toujours.
Je ne dis rien de mon uſage.
Vous le connoiſſez trop. Sans doute il ſeroit beau
De voir une Tulipe au milieu d'un potage
Au lieu d'un Chou : cela ſeroit nouveau.
Mais laiſſons là le badinage.
N'ai-je pas eu mainte fois l'avantage,
Avec mon frére le Porreau,
De vous racommoder le timbre du cerveau?
Juſqu'où va vôtre ingratitude?
Vous n'avez cependant aucune inquiétude
De nos beſoins. Vous nous laiſſez périr;
Tandis que nous voïons fleurir
La Jonquille & la Tubéreuſe,
Qui n'ont pourtant qu'un vain éclat,
Et dont l'odeur eſt dangereuſe.
Le Fleuriſte fit peu d'état
Du Supliant & de ſes remontrances.

Vous

Vous avez pour un Chou, dit-il, trop de caquet.
Taiſez-vous : c'eſt mieux vôtre fait.
A ces mots, il retourne admirer les nuances
De la Tulipe & de l'Oeillet.
Qu'arriva-t-il ? Nôtre Chou fut Prophète ;
Et ce caprice enfin à Monſieur fut fatal.
Des diverſes odeurs le mêlange l'entête.
Il hume du ſerein. Monſieur ſe trouve mal.
On court au Potager préſenter ſa requête,
Pour lui compoſer un boüillon :
Mais tout étoit péri, juſques au moindre Ognon.
On cherche donc ailleurs, & l'on ſe met en quête :
Mais Monſieur, pendant ce temps-là,
Droit chez Pluton en poſte s'en alla.

Réglons mieux nos plaiſirs. L'Homme vraîment habile
Sçait cultiver l'agréable & l'utile.

LE RENARD ET LE DRAGON.

FABLE VI.

MAître Renard creuſant la terre,
Et s'aprochant trop près de l'Empire des Morts,
Aperçut un Dragon, gardien des tréſors
Du Dieu, qui lance le tonnerre.
Seigneur, lui dit-il humblement,
Le hazard m'a conduit à vôtre apartement.
Je ne vous cherchois pas. Excuſez l'imprudence.
Je ne viens point, pour vous faire un larcin:
Car tout vôtre or pour moi ne vaut pas un lapin.
Mais puis-je avec vôtre licence,
Seigneur, vous demander quel fruit
Il vous revient de vôtre vigilance,
Et de paſſer vos jours dans un ſi noir réduit?
Aucun, dit le Dragon. Jupiter me l'ordonne.
A l'or que vous gardez vous ne touchez donc pas,
Et vous n'en donnez à perſonne?
Cela m'eſt défendu. Je vous plains en ce cas,
Reprit Maître Renard, & je ne puis m'en taire,

Même au péril de vous mettre en couroux.
Jamais le Ciel dans ſa colére,
N'a créé d'Animal plus malheureux que vous.

L'Avare de ſon or n'eſt que dépoſitaire.
Il ne s'en ſert non plus que mon Dragon.
Tous deux veillent ſans ceſſe & ſans aucun ſalaire:
Mais malgré ma comparaiſon,
L'Avare a bien moins de raiſon.
L'un malgré lui prête ſon miniſtére:
L'autre eſt de ſon tréſor eſclave volontaire.

LE HIBOU, L'ALOUETTE ET LE PAON.

FABLE VII.

LE Chat-huant diſoit un jour aux Oiſillons :
Que vous me paroiſſez avoir la tête folle !
Vous tournez à tout vent. Venez à mon école.
Je puis vous donner des leçons.
Pallas m'enſeigna la ſageſſe.
Je ſuis ſon oiſeau favori.
Je veux vous faire part de ce préſent chéri.
A vôtre ſort la pitié m'interreſſe.
Vôtre légéreté vous cauſe bien des maux :
Mais pour vôtre bonheur aquérez la prudence.
Une Aloüette oïoit avec impatience
Ce Pédagogue des Oiſeaux.
Vous ferez mieux de m'écouter, dit-elle.
Je ſçais une chanſon nouvelle,
Dont l'harmonie & la douceur
Vaudront bien les leçons de Monſieur le Docteur.
Je donne tous les biens, en inſpirant la joïe ;
Et pour vous rendre heureux, c'eſt la plus courte voïe.

Alors un Paon s'écrie : Oiſeaux, ne croïez pas
Ce Hibou ni cette Chanteuſe.
Chanſons, moralitez ſont de la viande creuſe.
Voulez-vous vivre heureux ? Suivez plutôt mes pas.
Je vous invite à prendre un bon repas
Dans une baſſe-cour, qui n'eſt pas écartée.
Le blé, l'orge, le mil, tous grains y ſont à tas.
Cette harangue fut goûtée.
Il ne reſta pas un ſeul Oiſillon,
Pour oüir le Hibou ni la jeune Aloüette.
On ſuivit l'Oiſeau de Junon.

Le Philoſophe & le Poëte
Penſent-ils arrêter le Vulgaire glouton ?
Abus : l'un chante en vain : l'autre en vain moraliſe.
Le Vulgaire toujours court où la nape eſt miſe.

LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE VIII.

DE tout temps les Chiens & les Chats
Eurent enſemble des débats.
Qui pourroit les unir ! L'envie eſt le partage
De ces canailles d'Animaux.
Ils ſont flateurs, gloutons, comme maints commenſaux.
Pour les broüiller en faut-il davantage ?
Si l'on flate le Chat, le Chien en eſt jaloux.
Un rien excite leur couroux.
Il faut qu'à tout moment le Maître les acorde.
Un os eſt pour ces Gens la pomme de diſcorde.

UN Epagneul aſſez mignon,
Les délices de ſa Maîtreſſe,
Lui dit : Soufrirez-vous plus long-temps le Larron
A qui Monſieur prodigue ſa tendreſſe ?
Il hape tout dans la maiſon.
On ne ſçait où ſerrer le lard & le fromage.
Le friand avant vous goûte de tous les plats ;
Et lui ſeul fait plus de ravage

Que ne feroit un Régiment de Rats.
Quand vous voïez cet Hypocrite
Baiſſer les yeux, ne vous y fiez pas.
C'eſt un tour nouveau qu'il médite.
Il ne dort que d'un œil ; & l'autre fait le guet.
Qui ne connoît pas le Compére !
Oüi, s'il prend des Souris, c'eſt qu'il penſe mal faire.
J'ignore donc pour quel ſujet
La Bête ſcélérate
A mérité qu'on l'aime, & qu'on la flate.
Si l'on en croit Monſieur, c'eſt le Roi des Matous.
C'eſt tout ſon paſſe-temps. Il l'aime plus que vous.
Tandis que l'Epagneul rend ce beau témoignage.
Des mœurs & geſtes de Raton,
Le Chat lui rend le change ; & le fin perſonnage
Peignoit auſſi le petit Compagnon.
Je ne ſuis pas, diſoit le bon Apôtre,
Envieux du bonheur d'un autre:
Mais je ne ſçaurois voir ſans indignation
Que Madame ſans ceſſe
Tienne ſur ſes genoux Marquis, & le careſſe.
Voïez, la belle afection !
Pour un petit Maraut, meuble aſſez inutile.
Cela devroit, Monſieur, vous échaufer la bile.

Il tient ſa place à table ; & ſi l'on ſert un plat,
Madame prend pour lui le morceau délicat.
Auſſi de cette complaiſance
Le Friand n'eſt-il pas ingrat ;
Et s'il vient un Galant, Marquis a la prudence
De garder un profond ſilence.
C'eſt ainſi que nos Envieux
Se déchiroient à qui mieux mieux.
Ils n'y trouvérent pas leur compte.
On les crut tous les deux. La vengeance fut prompte.
Monſieur tua le Chien. La Dame du logis
Aſſomma le Maître Mitis.

L'Envieux tous les jours périt de cette ſorte
Du coup ſecret, que ſon Rival lui porte.

LE RAT ET LE SOURICEAU.

FABLE IX.

JE rens graces au Sort de n'être pas Souris,
Diſoit au Souriceau le Rat, fier de ſa taille.
Vous n'êtes que frétin, Malheureuſe racaille.
Quand on eſt ſi petit, on a mille ennemis.
Vous ne ſçauriez trouver d'aſile ſur la terre.
La Buſe vous épie, & vous prend dans les champs.
La Choüette, les Chat-huans
Dans les gréniers vous font la guerre.
Je ſuis éxempt d'un tel ſouci,
Et ne redoute point ces gens-là, Dieu merci.
Je combats même la Belette.
Nos combats ont ſouvent été dans la Gazette.
Je ne crains que le Chat. C'étoit trop. Il parut.
Le Souriceau tout auſſi-tôt courut,
Et ſe cacha dans ſa retraite.
Le Rat n'y put entrer. Nôtre Galant fut pris.
Alors, ſous la grife ennemie,
Il chanta la palinodie,
Et ſe plaignit au Sort de n'être pas Souris.

LE SAPIN ET LE MYRTE.

FABLE X.

L'Arbriſſeau de Vénus croïoit être bien ſage
De ſe mettre à l'ombrage
D'un Sapin ſourcilleux.
Le ſoleil, diſoit-il, deſſèche mon écorce;
Et je manque de force
Pour repouſſer des vents l'effort impétueux.
Je ferai prudemment de choiſir cet aſile.
Le voilà donc ſous le Sapin.
Nôtre Myrte étoit malhabile.
Il n'avoit pas prévû quel ſeroit ſon deſtin.
Si de Borée & des Autans rapides
Il y bravoit le ſouffle rigoureux,
Les doux Zéphirs, aux ſoupirs amoureux,
Ne le careſſoient plus de leurs baiſers humides.
Phœbus n'eut contre lui que des traits impuiſſans
A ſon midi, lorſqu'il brûle le Monde:
Mais il ne ſentit point ſes raïons bienfaiſans;
Lorſqu'il ſe lève, ou qu'il rentre dans l'onde.
Le Myrte infortuné ne tiroit aucun fruit
Des larmes de l'Aurore & du frais de la Nuit.

Finalement, à tous les vents en butte,
Le Sapin tombe, écraſant ſous ſa chute
L'Arbriſſeau malheureux.

Les plus grands Protecteurs ſouvent ſont dangereux.

LE HIBOU ET LA COLOMBE.

FABLE XI.

TOut Amoureux, fut-il auſſi laid que Therſite,
Auſſi vieux que Tithon, bref ſans aucun mérite,
Croit encor avoir des attraits.
Si-tôt qu'Amour nous bleſſe de ſes traits,
Il nous faſcine la prunelle.
C'eſt alors que l'on ne voit plus
Aucun de ſes défauts. Ecoutez là-deſſus
Une Fable nouvelle.

ON raconte qu'un vieux Hibou
Aimoit une Colombe, & prétendoit lui plaire.
Vieux & Hibou de plus, il faloit être fou :
Mais ce ſont-là les jeux de l'Enfant de Cithére.

Le triſte Oiſeau quite ſon trou,
Sur le minuit va trouver ſa Pigeonne,
Et lui dit : Ma mignonne,
J'ai pitié de vôtre deſtin.
A préſent que l'Hiver déſole les campagnes,
Vous êtes tous les jours, ainſi que vos Compagnes,
En danger de mourir de faim.
Vous pourriez cependant vivre plus à vôtre aiſe;
Si vous vouliez, ne vous déplaiſe,
Devenir ma moitié. J'ai des amas de grain
Dont je vous rendrai la maîtreſſe:
Car j'ai pour vous une tendreſſe,
Que je ne ſçaurois exprimer;
Et l'on ne vit jamais une plus belle flame.
Voilà de beaux diſcours, lui répondit la Dame:
Mais, ſans vous avoir vû, je ne puis vous aimer.
Paroiſſez au grand jour, & faites-moi connoître
Vôtre plumage, & qui vous pouvez être.
Vos magazins de blé n'ont point d'attraits pour moi.
Je reſſemble à la Tourterelle.
Je veux chérir, mais d'un amour fidèle,
Celui qui recevra ma foi.
Nôtre Galant accepta cette loi.
Au lever de l'Aurore il revient voir ſa Belle.

L'aſpect d'un tel Mari
Fit fuïr la Colombe effraïée.
Tous les Oiſeaux alors firent une huée.
Ce fut un vrai charivari.
Le Chat-huant, ainſi honni,
S'alla cacher honteux dans ſa retraite,
Trop heureux d'épouſer une vieille Choüette,
Qui le trouva, dit-on, joli.

Si par malice ou par mépriſe
Amour vous brûle de ſes feux,
Amans, qui portez barbe griſe,
A de jeunes Beautez n'adreſſez pas vos vœux.
Tendrons ne ſont point vôtre afaire.
Quitez le deſſein de leur plaire;
Ou bien de mon Hibou craignez d'avoir le ſort,
Eh que ſçait-on? peut-être pis encor.

LES SINGES ARCHITECTES.

FABLE XII.

EN certain canton de l'Afrique,
Des Singes regardoient conſtruire une maiſon.
Dans ces climats Singes ſont à foiſon.
Ils forment une République.
Leur eſpèce fut de tout tems,
Comme l'on ſçait, plus qu'aucune autre,
Emulatrice de la nôtre.
Aïant donc vû les travaux diférens,
Les Ouvriers, le plan, l'architecture,
Au même inſtant il leur vint dans l'eſprit
De bâtir un Palais de pareille ſtructure.
Tout le Peuple ſinge y ſouſcrit,
Déterminé par l'éloquence
Du plus grave de ces Magots.
Meſſieurs, dit-il, près de l'humaine Engeance
Nous alons paſſer pour des ſots;
Si nous cédons en induſtrie
A nos Rivaux altiers. Sus donc, ſans diférer,

Elevons un Palais, dont on puiſſe admirer
La richeſſe & la ſymmétrie,
Et qui nous pare auſſi de la fureur des vents,
De la pluïe & des ouragans.
L'invention m'en paroît belle.
Certes elle auroit dû naître en nôtre cervelle.
Plus je rumine là-deſſus,
Plus je ſuis étonné qu'on nous ait prévenus.
Mais ſurpaſſons nôtre modèle.
Je ne voi rien de plus aiſé.
Tout ici bas nous cède en artifice.
Nos Rivaux, ſur ce point, nous rendent bien juſtice.
Si quelcun d'entr'eux eſt ruſé,
Et fait quelque tour de ſoupleſſe,
D'un Singe il a, dit-on, l'adreſſe.
L'Univers eſt rempli du nom de nos Aïeux.
Feüilletez la Fable & l'Hiſtoire.
De Gilé, de Bertrand les tours prodigieux
Y ſont gravez au Temple de Mémoire.
Héritiers de leur Nom, ſoutenons en la gloire.
Excitez par cet Orateur,
Ils ſuivent ſon avis avec beaucoup d'ardeur.
Chacun veut avoir part à ce fameux Ouvrage.
Les uns ſont Charpentiers, les autres ſont Maſſons.

Artiſans de toutes façons
Signalent leur aprentiſſage ;
Et tel eſt leur empreſſement,
Qu'en môins d'un jour ils ont un logement
Logement, Dieu ſçait quel ! conſtruit à faire rire,
Petit taudis d'argile & de roſeaux,
Digne de pareils Animaux :
Cependant ce Peuple l'admire.

Combien d'Imitateurs ont le même délire !

L'ANE ET LE CHIEN.

FABLE XIII.

UN Ane, des plus lourds, ſe plaiſoit à prêcher.
Ce ſtupide animal n'eſt pas la ſeule bête,
Qui ſe ſoit mis cette manie en tête.
Un Ane, en cette humeur, oſa donc reprocher
A Mouflar, gros mâtin, aimant fort la cuiſine,
Qu'il étoit friand & glouton.
C'eſt un vice, dit-il, Ami, qui vous domine.
Il vous atire auſſi force coups de bâton.
Ce n'eſt pas tout. Vous êtes colérique;
Et ſouvent on ne ſçait quelle mouche vous pique.
Pour un rien vous grincez les dents,
Et faites contre vous jurer tous les Paſſans.
Voilà deux grands défauts, gourmandiſe & colére,
Dont vous devriez vous défaire.
Le Siécle eſt corrompu. Meſſieurs les Animaux
N'ont que leurs paſſions pour guide.
Ils ſont eſcrocs, flateurs, farouches & brutaux.
La plûpart ont le cœur perfide.
Je veux les corriger: mais j'y perds mon Latin.
A mes Sermons tous font la ſourde oreille.

Tu prêches pourtant à merveille,
Répondit le Dogue malin.
J'admire ta rare ſageſſe.
De tous les Animaux tu connois la foibleſſe.
Sans un point ton Sermon ſeroit fort acompli ;
Et je ne ſçai pourquoi tu l'as mis en oubli.
Tu n'as rien dit de la pareſſe !

LA BELETTE ET L'HOMME.

FABLE XIV.

DAns le piége attrapée, une jeune Belette
Suplioit un Homme irrité
De lui donner la vie avec la liberté.
Epargnez-moi, lui diſoit la Pauvrette,
Et voïez mon utilité.
Je fais la chaſſe au Rats : J'évente leurs cachettes :
J'en purge une maiſon ; & du faîte au célier,
Je les pourſuis au fond de leurs retraites ;
Et Rominagrobis n'eſt que mon écolier.
Ne me traitez donc pas comme vôtre ennemie.
L'Homme lui répondit : Ma mie,

Si tu pourſuis les Souris & les Rats,
Ce n'eſt pas à deſſein de me rendre ſervice,
Mais pour ton ſeul profit : car tu prens tes repas
A leurs dépens. Je connois ta malice.
Quand tu les as croquez, mon lard y paſſe auſſi ;
Et quand tu peux entrer dans la dépenſe,
On ſçait comment tu te remplis la pance.
Or je te tiens à la fin, Dieu merci.
Tu n'échaperas point à ma juſte vengeance.

Combien de gens pourroient ſe reconnoître ici !
Tel vante ſes bienfaits avec un faſte extrême,
Qui n'a rien fait que pour lui-même.

LE LIERRE ET LE CHESNE.

FABLE XV.

L'Amour du Peuple eſt le plus ferme apui
D'une Couronne. Eh quelle joïe extrême
Pour un bon Roi de voir autour de lui
S'empreſſer un Peuple, qu'il aime!
Il n'écarte que les flateurs.
Quoique leur troupe lui conſeille,
A tous leurs diſcours ſéducteurs
Il ferme prudemment l'oreille.

Un Lierre, qui faiſoit ſa cour
Au Chêne, Roi des bois, & qui rampoit autour,
Lui dit : Seigneur, qu'avez-vous donc afaire
De ces Frênes, de ces Ormeaux?
Ils vont vous étoufer. L'Aſtre qui nous éclaire
Ne luira plus pour vous, même aux jours les plus beaux.
Prévenez ce malheur: faites tomber ſur l'herbe
Ces Arbres importuns, dont la tête ſuperbe
Oſe vous ombrager. Je voi qu'à vos côtez
Tous ces Meſſieurs veulent être plantez.

Soufrirez-vous leur inſolence?
Il n'eſt pas juſqu'au Houx, qui prend cette licence.
Quel conſeil, dit le Chêne, oſes-tu me donner?
Quoi j'abatrois ces Ormeaux & ces Frênes,
Par qui j'ai repouſſé les bruïantes halènes
Des vents, qui font effort pour me déraciner!
Grands Dieux! je ſerois bien injuſte.
Va, tai-toi, malheureux Arbuſte!
Plus j'éxamine, & plus je m'aperçoi
Qu'il n'eſt point d'Arbre ici plus importun que toi.

MOMUS FABULISTE.

FABLE XVI.

CErtain jour de fête, Jupin
Faiſoit là haut un grand feſtin;
Et Ganimède, à pleine coupe,
Y verſoit le nectar aux Dieux.
Sur la fin du repas, les voïant tous joïeux,
Momus dit à la Troupe:
Voudriez-vous oüir des vers de ma façon?
Ce mets, après dîner, n'eſt pas hors de ſaiſon.
J'ai compoſé certaines Fables,
Qui pourroient vous être agréables.

Volontiers, dirent-ils, bien des gens juſqu'icy
Ont dans ce genre aſſez mal réüſſi.
Ne les imitez pas. Momus commence ainſi.
UNE Autruche fort vieille autrefois fut charmée
Des graces d'un jeune Cochet,
Et prétendoit en être aimée :
Mais le folet,
Sans ſe ſoucier du plumage
De cette vieille folle, & de ſon haut parage,
Suivoit ſon panchant amoureux.
Une Poulette atiroit tous ſes vœux.
Cette Fable eſt impertinente,
Interrompit Cybèle mécontente.
Si vous n'avez rien de meilleur,
Vous pouvez garder le ſilence.
Ah honni ſoit qui mal y penſe,
Lui répondit le Dieu railleur !
Point d'aigreur, ma bonne Grand-mére :
Je change de ſujet, ſur le champ, pour vous plaire.
JADIS d'un monceau de froment
Une Taupe aux Oiſeaux devoit faire partage :
Alors avec empreſſement
Ils vinrent tous lui rendre homage.
Cet aveugle Animal donnoit tout au hazard.

Les plus forts & les plus avides,
D'un coup d'aile écartant les Oiſillons timides,
En eurent la meilleure part.
La Taupe n'entend point à faire des largeſſes.
L'Apologue eſt mal inventé,
S'écria le Dieu des richeſſes,
Et pourroit être mieux conté.
Ne vous échaufez pas la bile,
Dit le Fabuliſte madré :
Pour plaire à tous, je trouve un moïen très-facile.
Vous m'allez aplaudir : j'en ſuis bien aſſuré.
HÉRONS & Cormorans déclarérent la guerre
Aux Oiſeaux du Dieu du tonnerre :
Mais les Aigles, du haut des cieux,
Fondant ſur ces Audacieux,
Précipitérent ſur la terre
Ces hôtes des marais, Hérons & Cormorans :
Tels autrefois les Dieux vainquirent les Titans.
Tout l'Olympe aplaudit à la Fable nouvelle.
Continuez, dit la Troupe immortelle.
Bien dit qui le pourroit, repliqua le Boufon.
Je n'en ai qu'une ſur ce ton.
Vos loüanges, Meſſieurs, ſont un champ peu fertile ;
Et je demeure court ; quand je veux les chanter.

A peindre vos défauts je ſuis bien plus habile.
J'ai là-deſſus des Fables plus de mille;
Si vous les vouliez écouter.

LE SINGE ET LE SAVETIER.

FABLE XVII.

BErtrand, animal domeſtique,
Etoit voiſin d'un Savetier.
Un beau jour, qu'il ne vit perſonne à la Boutique,
Nôtre Singe voulut, pour ſe déſennuïer,
Se mêler auſſi du métier.
Cet Animal, ſoit inſtinct, ſoit malice,
En toute occaſion fait niche au Genre humain.
Le voilà donc en éxercice,
Aſſis ſur la ſélette & le tranchet en main,
Qui d'une façon délicate
Découpe tout le cuir, qu'il trouve ſous ſa patte,
Puis s'enfuit, bien content d'avoir joüé ſon tour.
D'un Vaurien la joïe eſt complette;
Quand il nuit en ſecret; & George de retour

N'avoit pas crû trouver tant de beſogne faite.
A l'œuvre on connoît l'Ouvrier ;
Et Bertrand ſeul dans le quartier
Eſt capable du fait : Telle eſt ſa conjecture.
Beſoin n'eſt, diſoit-il, de courir au Devin.
C'eſt toi, Singe maudit, eh de par Saint Crêpin
Tu le païeras, & dans peu, je le jure,
Ou bien j'y perdrai mon Latin !
L'ocaſion fut peu de temps à naître.
Une heure après, aïant vû reparoître
Ce Magot, dont les yeux étoient ſur lui fixez,
Nôtre Compére George
Se paſſa pluſieurs fois le tranchet ſur la gorge,
Par le dos ſeulement, cela s'entend aſſez,
Puis s'abſente à deſſein. Le Singe le remplace
Au même inſtant, coupe, briſe, tracaſſe.
Onc on ne vit un tel Lutin.
Mais voici ſon chef-d'œuvre ; & le Magot enfin,
Eut encor la manie
De répéter, ainſi qu'il avoit vû,
La derniére cérémonie.
Qu'arriva-t-il ? un cas qu'il n'avoit point prévû.
Nous alons voir finir la comédie.
D'un autre ſens que George il tourna le tranchet,

Et fort ſubtilement ſe coupa le ſifflet.

D'un Vaurien tôt ou tard la malice eſt punie;
Et lui-même ſouvent ſe prend au trébuchet.

LE PAPILLON ET L'AMARANTE.

FABLE XVIII.

UN Papillon, des plus charmans,
Soupiroit pour une Amarante.
C'étoit le Phœnix des Amans.
Sa flame étoit tendre & conſtante.

Sans ceſſe voltigeant autour
De la belle Fleur qu'il adore,
Souvent, pour lui faire ſa cour,
Il s'éveilloit avant l'Aurore.

Les Fleurs, du plus beau coloris,
Vouloient atirer ſon hommage.
D'aucune autre il ne fut épris.
Papillon n'étoit point volage.

Mais jalouſe de ſon Amant,
De peur d'en être abandonnée,
Nôtre Amarante imprudemment
S'unit à lui par l'hymenée.

Bien-tôt elle ſe repentit.
Il ne la trouva plus ſi belle;
Et la chaîne, qui les unit,
Rendit Papillon infidelle.

Il ſentit naître des tranſports
Pour la Fleur, la prémiére écloſe.
Une Jonquille obtint alors
Ce qu'il refuſoit à la Roſe.

Hommes, vous reconnoiſſez-vous
Dans une ſi naïve image?
J'ai peint un Papillon époux:
Mais l'Homme époux eſt-il plus ſage?

LE RENARD:

FABLE XIX.

AUx environs du Mans, dans une baſſe-cour
Logeoient Poules, Dindons & telle autre volaille.
Maître Renard rodoit ſouvent autour,
Soigneux de voir, ſi la muraille
Etoit en bon état. Tout bien conſidéré,
Un trou s'ofre à ſes yeux, mais non pas à ſon gré.
Il lui parut étroit, & ſuplia Mercure
D'élargir un peu l'ouverture.
Vœux imprudens que faiſoit le Larron.
Nous l'allons voir dans peu changer de ton.
Aïant mis le croc, d'avanture,
Sur un Chapon, le Manceau par ſes cris
Réveilla Barillaud, gardien du logis.
Ce chien étoit un vrai Cerbére.
Le Renard pourſuivi, près d'être échec & mat,
Repaſſe par ſon trou. Nôtre petit Compére,
Pour ſe tirer d'une pareille afaire,
Eût paſſé par un trou de rat.
Le pertuis n'étoit plus trop étroit: au contraire

Il lui ſembla trop grand de la moitié,
Et ſuplia les Dieux de l'étrécir d'un pié;
Afin d'arrêter l'incartade
Du Chien, dont il fuïoit la terrible acolade.

Tour à tour la crainte & l'eſpoir
Exercent ſur le cœur un tyrannique empire.
L'Homme aveugle ſouvent ne ſçait ce qu'il déſire;
Et des vœux du matin il ſe repent le ſoir.

LA TRUYE ET LE LOUP.

FABLE XX.

PRès de ſon terme une Truïe
Eut viſite d'un Loup, qui lui dit: Mon amie,
Ou je m'y connois mal, ou dans fort peu de jours
Vous aurez beſoin de ſecours.
Servez-vous de mon miniſtére.
Vous ne ſçauriez jamais mieux faire.
Je ſuis Acoucheur de renom,
Et le plus expert du canton.
Vous aurez par mes ſoins Lucine favorable;
Et d'ailleurs, je ferai cet ofice gratis.

La Coche répondit à ce Loup charitable :
Je connois ton ſçavoir, Compére; & mes Petits,
Si tu me rendois ce ſervice,
N'auroient pas beſoin de nourriſſe.
Cherche pratique ailleurs. Tu prens trop de ſouci.
Je ne veux de toi qu'une choſe.
C'eſt que promptement, & pour cauſe,
Tu t'en ailles bien loin d'ici.

De telles gens l'abſence eſt ſalutaire.
Les méchans peuvent-ils mieux obliger les bons
Que de leur montrer les talons?
C'eſt l'unique plaiſir qu'un fripon puiſſe faire.

LE HE'RON ET L'ECREVISSE.

FABLE XXI.

CErtain Héron faiſoit la ronde
A l'entour d'un étang. Il aperçut dans l'onde
Tanches, Brochets, qui prenoient leurs ébats.
C'étoit l'heure de ſon repas.
Son apétit étoit extrême :
Mais tous fuïoient le bord. Ils ſe doutoient du cas;
Et l'Oiſeau, d'atendre étant las,
S'aviſe enfin d'un ſtratagème.
La faim ſubtiliſe l'eſprit.
Voici comment nôtre Héron s'y prit.
Mes bons amis, dit-il, je crois en conſcience
Devoir vous faire confidence
D'un ſecret important. Hier j'oüis un Pêcheur,
Qui tenoit ce diſcours à ſes autres Confréres
(Je le répète avec douleur.)
La pêche, diſoit-il, aujourd'hui ne vaut guéres,
Compagnons, je connois un étang clair & beau,
Où nous ferions beaucoup mieux nos afaires.

Il eſt derriére la coline,
Qui vers le Midi ſe fait voir.
Alons, que dès ce ſoir
Chacun de nous vers ce lieu s'achemine.
Tout auſſi-tôt que j'entendis
Prononcer contre vous la ſentence mortelle,
Je volai vers ces bords, pour vous donner avis
De cette fâcheuſe nouvelle :
Mais n'en aïez aucun effroi.
Si vous voulez vous confier à moi,
Foi de Héron, je vous porte à cette heure
Dans un vivier voiſin, agréable demeure,
Où les Poiſſons vivent en paix,
Et dont jamais
Aucun Pêcheur ne peut épuiſer l'onde,
Pure comme un criſtal, & ſur-tout très-profonde.
Voilà l'expédient le plus heureux du monde,
Repartit à l'Oiſon glouton
Une groſſe Ecreviſſe.
Grand-merci, Monſieur le Héron.
Puiſque vous voulez bien nous rendre ce ſervice
(Car enfin je vous croi
Charitable & ſans artifice)
Vite, tranſportez-nous, & commencez par moi.

A ces propos, le Héron, plein de joïe,
Ouvre le bec, pour atraper ſa proïe :
Mais il fut bien ſurpris :
Car penſant prendre, il fut lui-même pris.
Cette Ecreviſſe étoit une fine commére.
De ſa ſerre elle prit la langue menſongére
De cet Eſcroc, & la lui coupa net.
Il décampa, ſans demander ſon reſte.

C'eſt ainſi que ſouvent un perfide projet
A ſon auteur devient funeſte.

LE HE'RISSON ET LE LION.

FABLE XXII.

PEndant la ſaiſon de l'Autonne,
Un Hériſſon, chargé des préſens de Pomone,
Qu'il portoit à ſon magazin,
Trouve un Lion en ſon chemin.
Sire, dit-il, donnez-moi la licence
De vous faire une remontrance.
Quand vous faites quelque butin,

Vous diſſipez tout ſans prudence,
Et ſans pourvoir au lendemain.
Je vous ai vû ſouvent au retour de la chaſſe
Prendre vôtre repas, & laiſſer ſur la place
Maints Sangliers & maints Cerfs étalez,
Dont les Loups, les Renards, & telle autre canaille
Après vous ſe ſont régalez.
Avec tout ce gibier vous euſſiez fait ripaille
Pendant huit jours. Ce qu'on ne peut gruger,
Il faut le mettre en ſon garde-manger.
La diſette ſouvent ſuit de près l'abondance.
Le Lion impoſa ſilence
A ce Moraliſeur. Mon ami, ta leçon
Eſt bonne pour un Hériſſon.
Je ne connois point l'indigence;
Et cette avare prévoïance
Me paroît indigne de moi.
A mes Sujets je veux laiſſer des marques
De libéralité. C'eſt la vertu d'un Roi.

Ce Lion reſſembloit à beaucoup de Monarques,
Qui donnent à leurs Favoris
Des biens, qu'aux malheureux leur violence a pris.

LE CHARBONNIER ET LE FOULON.

FABLE XXIII.

UN Charbonnier, auſſi noir qu'un Démon,
Suplioit jadis un Foulon
De paſſer enſemble leur vie,
Et d'habiter dans la même maiſon.
Ne plaiſe aux Dieux de m'en donner l'envie,
Répondit le Foulon ! Comment vous aviſer,
L'ami, de me le propoſer ?
Nos métiers ne s'acordent guére.
Il ne faut que des yeux pour s'en apercevoir.
Mon travail ſeroit vain : tenez, j'aurois beau faire :
Ce que je rendrois blanc, vous le rendriez noir.

Eſope ici nous donne un avis ſalutaire.
Aſpirons-nous à la tranquilité ?
Evitons la ſociété
Des gens, qui ne ſont pas de nôtre caractére.

LE CHAT ET LES BELETTES.

FABLE XXIV.

GRipeminaud ne voïoit qu'à regret
Des Belettes chaſſer tous les jours ſur ſa Terre.
Pourquoi, leur dit le Chat, en faiſant le doucet,
Au Peuple Souriquois déclarez-vous la guerre?
Quel crime a-t-il commis, & que vous a-t-il fait?
Ce ſont de bonnes gens. Je les croi ſans malice;
Et c'eſt une grande injuſtice
De troubler leur repos juſqu'au fond de leurs trous.
Le Ciel les vengera. Redoutez ſon couroux.
Je vous le dis en ami, mes Commères.
Humez des œufs: paſſe encor pour cela:
Mais croquer des ſouris! Hola.
Vous vous atirerez de mauvaiſes afaires.
Voilà de fort belles leçons,
Reprit une Belette; & cette remontrance
Pourroit nous convertir: mais nous te connoiſſons.
Hier un Rat imploroit ta clémence:
Ne l'as-tu pas croqué? Diſons
Que l'éxemple ſur nous peut plus que les raiſons.

LE LION ET LE LEVRAUT.

FABLE XXV.

DÈs le matin un Lion à la chaſſe
Surprit à ſon gîte un Levraut,
Qui, ſe réveillant en ſurſaut,
Se trouva ſous ſa grife, & lui demanda grace.
Sire Lion eſt, dit-on, généreux:
Mais ce n'eſt pas à jeun. Le Lièvre malheureux,
En cette extrémité mettant tout en uſage,
Remontre au Roi des Animaux
Qu'il apartient au Seigneur du Vilage.
Tout en ces lieux, dit-il, lui rend homage.
Voudriez-vous, pour le peu que je vaux,
Avec lui vous faire une afaire?
Maraud, lui repliqua le Lion en colére,
L'Homme eſt maître céans, dis-tu! Par quelle Loi
Prend-il ce titre? Il n'apartient qu'à moi.
Un chimérique orgueil le flate:
Je le ſçai bien: mais j'en fais un ſerment,
S'il tombe jamais ſous ma patte,
Je le ferai dédire, aſſurément.

Pour toi, ta bêtiſe eſt étrange,
Quand je te tiens, de croire m'échaper.
L'Homme t'épargne-t-il; lorſqu'il peut t'atraper?
Eh que t'importe qui te mange?

LE LAURIER DE TEMPE'.

FABLE XXVI.

DAns ces valons délicieux,
Où du fleuve Pénée on voit ſerpenter l'onde,
Lieux chéris d'Apollon & les plus beaux du monde,
Un Laurier verd charmoit les yeux.
Les Roſſignols & les Fauvettes
Se donnoient rendez-vous ſous ſon feüillage épais.
Aucun profane Oiſeau ne s'y perchoit jamais.
On n'eût oſé troubler leurs chanſonnettes.
Trop heureux d'avoir place aux arbres d'alentour,
Pour oüir des concerts, qui duroient nuit & jour.
Un Paon ſuperbe & plein d'extravagance
Sur cet Arbre divin le prémier prit ſéance.
Sa péſanteur en rompit un rameau,
Trop délicat pour porter cet oiſeau.

Bien-tôt ſes pareils le ſuivirent.
Tout, juſqu'aux Geais, s'alla percher deſſus.
Les Roſſignols, les Fauvettes s'enfuirent.
Depuis ce temps on n'oüit plus
Que mille cris enroüez & confus.
Nos Paons eux-mêmes regrettérent
Les Chantres qu'ils avoient chaſſez:
Mais vainement ils rapelérent
Ces aimables Oiſeaux, en cent lieux diſperſez.
Vous avez très-mauvaiſe grace,
Dit à ces Paons une Bécaſſe.
Si vous voulez entendre les acords
Des Muſiciens de ces bords,
Il ne faut pas prendre leur place.

CONSEIL TENU PAR LES ANIMAUX.

FABLE XXVII.

Différens Animaux tinrent conſeil entr'eux,
Pour s'afranchir du pouvoir tyrannique,
Qu'injuſtement l'Homme uſurpoit ſur eux.
Dans les ſables brûlans d'Afrique
Je porte ce Tyran & toute ſa maiſon,
Dit un Chameau. Point de trève à ma peine.
Du matin juſqu'au ſoir je cours la pretantaine;
Et ſi je bronche encor, j'ai des coups de bâton.
Suis-je né pour cela? Non, de par les Dieux, non.
Ni moi, reprit le Bœuf, pour labourer la plaine,
Et ſoufrir les coups d'aiguillon.
Je ſuis las d'obéïr aux caprices de l'Homme.
Il a moins de raiſon que nous.
Servez l'ingrat, il vous aſſomme.
Voilà comme il nous traite. Or ſus, aviſons tous
A rendre nôtre ſort plus doux.
L'Ane à ſon tour déplora ſa miſére;
Puis il ſe mit ſi fort à braire,

Qu'aucun des Conſeillers ne put être entendu.
On lui cria : Paix là : mais ce fut temps perdu.
On ſe ſépara ſans rien faire.

Le moins ſenſé ſouvent eſt le plus grand criard ;
Et dans une aſſemblée il ne faut qu'un bavard,
Pour empêcher de conclure une afaire.

L'ASNE ET LE COCHON.

FABLE XXVIII.

OUi, plus je m'éxamine, & plus je ſuis ſurpris
Qu'on ait pour moi tant de mépris.
L'Homme ne me rend pas juſtice,
Diſoit certain Baudet. Je lui rends bon ſervice.
Laborieux, je n'ai point de repos.
Toujours la charge ſur le dos.
Je ſuis d'un naturel patient & tranquile.
Si l'on veut faire un pas, il faut bâter Martin.
Je porte Margot à la ville,
La proviſion au moulin.
A peu de frais on me régale ;
Et de retour à la maiſon,
Je me contente d'un chardon.

Non, ma ſobriété, je croi, n'a point d'égale.
Les Hommes n'ont donc pas raiſon
De m'eſtimer ſi peu. Je ſçai que la Nature
Ne m'a pas fait préſent d'une aimable figure;
Et je ne chante pas auſſi bien qu'un Pinçon.
Un ſeul défaut ſufit, lui replique un Cochon.
De l'Homme à nôtre égard l'injuſtice eſt étrange.
Pour m'avoir vû veautrer quelquefois dans la fange,
Tu ſçais bien quel opprobre il atache à mon nom:
Et cependant l'ingrat me mange:
Mais telle eſt ſa malignité:
Il regarde les gens par le mauvais côté.

L'AIGLE ET LE HOBREAU.

FABLE XXIX.

SOû de Moutons & de Levrauts,
Un Aigle s'amuſoit à chaſſer aux Moineaux.
Il en dépeuploit la contrée :
Le tout pour ſe deſennuïer.
Un malheureux Hobreau, fâché que ſon gibier
A l'Aigle ſervît de curée,
Lui dit : Seigneur, eh vous n'y penſez pas !
Vous vous donnez une peine inutile.
Quand vous en prendriez dix mille,
Vous n'en ferez jamais un bon repas.
Abandonnez cette racaille.
Tel gibier ne convient qu'aux Oiſeaux de ma taille.
Nous en vivons. Nôtre Aigle fut honteux
D'une pareille remontrance.
Il laiſſa les Moineaux. L'Homme eſt moins généreux.
Vous lui prêchez en vain la tempérance.
Eſt-il comblé de biens & d'honneurs entaſſez ?
Il ne dit jamais : c'eſt aſſez.

LE CHIEN ET LE CROCODILE.

FABLE XXX.

UN Chien buvoit de l'eau du Nil,
En courant le long du rivage.
Ce n'étoit ſans ſujet ; & ce Chien étoit ſage.
Il avoit ſous les eaux un ennemi ſubtil
A redouter. C'étoit un Crocodile,
Qui, le voïant paſſer avec rapidité,
Lui dit : Que n'es-tu plus tranquile ?
Boire en courant altére la ſanté ;
Et l'habitude en eſt mauvaiſe.
J'ai mes raiſons, pour en uſer ainſi,
Répond le Chien. Ne t'en déplaiſe,
De ma ſanté tu prens trop de ſouci.
Sans toi je laperois ici plus à mon aiſe.

Le Fourbe croit en vain piper l'Homme prudent.
Celui-cy rit des piéges qu'on lui tend.

LE SANGLIER ET LE DAIM.

FABLE XXXI.

CONtre un vieux pin, par les ans endurci,
Un Sanglier aiguiſoit ſes défenſes.
Je ne voi pas à quoi tu penſes,
Lui dit un Daim, de t'eſcrimer ainſi.
Aucun péril ne te menace.
Il faut certes que tu ſois fou.
Si tu voïois paroître un Ours ou bien un Loup,
Ce que tu fais ſeroit mieux en ſa place.
Tai-toi. Tu n'es qu'un ſot. Je fai ce que je doi,
Repart le Porc prudent. Je préviens les alarmes.
Seroit-il temps de préparer mes armes;
Si le Loup paroiſſoit, prêt à fondre ſur moi?

Le Sage en uſe de la ſorte;
Et prêt à tout événement,
Il n'atend pas imprudemment
Que l'ennemi ſoit à ſa porte.

LES BERGERS.

FABLE XXXII.

GUillot crioit au Loup un jour par paſſe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les Bergers du voiſinage
Coururent au ſecours. Guillot ſe moqua d'eux.
Ils s'en retournérent honteux,
Peſtant contre Guillot & ſon vain badinage.
Mais rira bien, dit-on, qui rira le dernier.
Deux jours après, un Loup, avide de carnage,
Un véritable Loup cervier,
Malgré Guillot & ſon Chien faiſoit rage,
Et ſe ruoit ſur le Troupeau.
Au Loup, s'écria-t-il, au Loup. Tout le Hameau
Rit à ſon tour. A d'autres, je vous prie,
Repliqua-t-on, l'on ne nous y prend plus.
Guillot le goguenard fit des cris ſuperflus.
On crut que c'étoit fourberie;
Et le Loup déſola toute la Bergerie.

Il eſt dangereux de mentir,
Même en riant, & pour ſe divertir.

L'OURS PRE'DICATEUR.

FABLE XXXIII. & derniere.

DAns ſa demeure ſouterraine,
A force de réver, un Ours devint Docteur.
Il prenoit l'air quelquefois dans la plaine;
Et là, vigoureux Orateur,
Il déclamoit contre le vice.
Dans un ſi pieux éxercice
Il eut bien-tôt auditeurs à foiſon.
Le Lion voulut même entendre ſon Sermon.
Il atira par ſa préſence
Meſſieurs les Courtiſans, Tigres, Rinocéros,
Panthéres, Léopards, tous gens fort peu dévots:
Mais qu'amenoit la complaiſance.
Lorſque chacun eut pris ſéance,
Le Prêcheur élève ſa voix,
Puis invective à toute outrance
Contre ſes Auditeurs. Sa farouche éloquence
Fait retentir les rochers & les bois.
Il reproche au Renard la fourbe & l'artifice,
Au Chat l'hypocriſie, au Loup la cruauté.

Le Singe eſt un flateur en tous lieux déteſté.
Bref, ce n'eſt par-tout qu'injuſtice.
On voit, ajoûta-t-il, s'adreſſant aux Héros
De l'aſſemblée, on voit avec ſcandale
Une inimitié capitale
Entre Milord Rhinocéros
Et Milord Eléphant, haine à tous deux fatale.
Nôtre Ours n'avoit aucuns égards.
Quand ſa bile étoit échaufée,
Chacun avoit ſon trait. Il en faiſoit trophée.
A leur tour il dauba Tigres & Léopards.
Même au péril de lui déplaire,
Il oſa du Lion cenſurer la colére.
Le Prince, qui l'eût crû! loin d'en être fâché,
Loüa ſon zèle; & tout ſon Auditoire
Diſoit: O qu'il a bien prêché!
Jamais Pére Ours n'avoit eu tant de gloire.
En devint-on meilleur? C'eſt toute une autre hiſtoire.
Maître Renard, au ſortir du Sermon,
Contrit en aparence, aperçut un Chapon.
Il ne s'en put tenir; & le galant agile
Joüa d'un tour au pauvre Volatile.
Le Loup, qui retournoit avec Robin Mouton
En bonne intelligence,
S'ennuïant

S'ennuïant de faire abſtinence,
A quelques pas de là mangea ſon Compagnon.
Le Chat, rentrant dans la maiſon,
Voit un fromage, qu'il eſcroque.
De l'Ours Prédicateur le Singe enfin ſe moque;
Et pour divertir le Lion,
Il en fait un portrait groteſque.
L'étrange déclamation!
Dit-il, a-t-on oüi rien qui ſoit plus burleſque?
Son geſte embaraſſé, ſes cris à faire peur,
Loin de toucher ſon Auditeur,
Devoient le faire rire. Ajoûtez la figure
Qu'en ſon couroux, je croi, lui donna la Nature.
C'eſt un Ours mal léché. Lui ſied-il de monter
Sur la Tribune, & de nous régenter?
Quoi même avoir l'extravagance
De blâmer Vôtre Majeſté,
Dont chacun connoît l'équité,
La modération & ſur-tout la clémence!
Tel Patelin eſt bien mieux écouté
Qu'un ſage Moniteur, qui dit la vérité.
Sire Lion goûte la flaterie,
S'aigrit de plus en plus, entre enfin en furie.
Oui, dit-il, ce Bourru meſure mal ſon ton.

J'en dois réprimer l'inſolence.
Ses pareils tous les jours prendroient cette licence.
L'Ours fut diſgracié ; puis, ſans autre raiſon,
Le Prince l'envoïa ſermonner chez Pluton.

L'Ours de ma Fable, c'eſt Eſope.
Il donnoit de belles leçons.
Quel fut le fruit de ſes Sermons ?
Il paſſa pour un Miſantrope. *

* *Les Delphiens irritez contre Eſope, qui les comparoit aux bêtes ſtotans ſur l'onde, le précipitérent du haut de leur rocher.*

Fautes à corriger.

PAge	20, *vers* 22,	encore,	*liſ.* encor.
Page	29, *vers* 15,	main,	*liſ.* maint.
Page	37, *vers* 14,	point,	*liſ.* pas.
Page	114, *vers* 12,	c'eſt ce,	*liſ.* c'eſt ce que.
Page	120, *vers* 15,	ſur,	*liſ.* ſûr.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.